

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, OCTOBRE 1926

N° 2

Une leçon



THE CASKET, journal catholique, publié à Antigonish, Nouvelle-Écosse, peut être compté parmi nos amis les plus sympathiques. Il est de ceux qui nous connaissent bien et savent dire au besoin ce que nous sommes.

Ce journal écrivait, il y a quelque temps, un fort intéressant article sur le besoin qu'il y a de créer de l'unité chez les catholiques canadiens.

Il s'adresse à ses compatriotes pour leur dire ce qu'ils doivent faire pour travailler à cette unité recherchée. Les catholiques des provinces anglaises, dit-il, ont grandement besoin de mieux connaître la belle catholicité de la vieille province catholique de Québec. Le Canadien français possède à un degré très élevé l'esprit catholique le meilleur et le plus pur.

L'auteur montre ensuite combien sans raison on traite un compatriote d'étranger, il se demande ensuite pourquoi le Québec catholique est bien moins connu du catholique Ontario, que l'est la Colombie Anglaise.

Pourquoi la plus vieille et la plus catholique province du Canada est-elle considérée comme un pays étranger par la plupart des Catholiques de langue anglaise ? Pourquoi un catholique néo-écossais croit rencontrer un étranger s'il rencontre un catholique français de la province de Québec ; cependant qu'il éprouve l'impression de rencontrer quelqu'un de chez lui s'il se trouve avec un protestant de la Colombie Anglaise !

Voilà autant de questions qu'il se pose.

Pourquoi cela ?

Il faut cesser de dire, explique-t-il, que c'est à cause de la langue parlée par les uns et les autres. Il tâche ensuite de le prouver par des exemples cueillis dans sa province.

Il existe, dit-il, dans la Nouvelle-Écosse des endroits où personne ne réclame que l'on parle la langue française ; où cette langue n'est pas enseignée dans les écoles, très rarement parlée ; où les descendants français sont en nombre très petit. Cependant, dans ces endroits on a remarqué qu'en dépit de ce qui se passe, et après des générations, les quelques survivants français sont encore considérés comme des étrangers par leurs compatriotes de langue anglaise.

Lorsqu'un catholique de la Nouvelle-Écosse rencontre un catholique du Québec, le Français est toujours considéré comme étranger par l'Anglais, malgré l'anglais très pur et très élégant qu'il puisse parler.

*

* *

De cet article nous devons tirer quelques conclusions pratiques.

D'abord, acceptons le compliment sincère que nous fait le *Casket* sur la catholicité de notre province. On trouvera, en effet, rarement dans le monde un pays où la foi est plus vive, et où on est plus pénétré d'esprit catholique. Nous avons, dans cette province, si jalousement défendu et conservé l'esprit catholique en même temps que l'esprit français, qu'en pratique nous ne pouvons pas en perdre un sans être très exposés à perdre en même temps l'autre.

Le compliment fait à la province de Québec est aussi applicable aux groupes français des provinces anglaises, groupes qui défendent avec une énergie trois fois admirable le précieux héritage apporté du Québec.

Il y a ensuite que l'on nous regarde comme des étrangers, quoique nous fassions. Nous aurons donc toujours beaucoup de difficultés à nous comprendre avec nos compatriotes de langue anglaise, puisque ces derniers tiennent tant à nous regarder comme des étrangers. On nous parlera donc longtemps de la bonne entente, mais en réalité, il n'en sera guère question.

On nous dit même que le catholique anglais se considère en face d'un étranger s'il cause avec son voisin catholique français ; mais qu'il a l'impression d'être en compagnie de connaissance s'il rencontre un anglo-protestant habitant l'autre bout du pays.

*

* *

Il reste une autre conclusion à tirer et qui ne manque pas d'importance.

A quoi nous servirait de nous dénationaliser, si même ne parlant plus français, ayant tout laissé si ce n'est le sang toujours français qui coule dans nos veines, on nous regarde encore comme étranger ?

Pourquoi tant de sacrifices pour si peu de résultats ?

Restons donc ce que nous sommes, nous ne serons pas plus considérés comme étranger dans un pays qui est pourtant le nôtre que si nous avons voulu tout abandonner à la cause de l'assimilation.

Aux yeux de certains, nous avons une tache ineffaçable, la tache française. Que ce titre soit notre gloire, il le mérite bien.

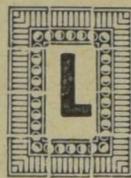
Demeurons entiers et on finira bien par nous accepter tels que nous sommes. Nous ne gagnerions rien à nous déguiser, d'autant que ce ne serait pas très fier.

Thomas POULIN.

— Parfaitement, je suis bolcheviste !..

— Vous avez bien raison, peut-être que lorsqu'on partagera les idées... vous en aurez une !..

Deux loups de mer



L'UN s'appelait Jean, l'autre Baptiste, et leur bateau : le *Saint-Jean-Baptiste*.

Plus de cinquante ans ils avaient navigué de concert, dans le calme et dans la tempête, sous l'ardent soleil des tropiques, dans les brumes glacées du pôle. Ensemble ils avaient servi sur la flotte ; ensemble ils avaient jeté leurs filets ; toujours inséparables sous le feu de l'ennemi ou la colère des éléments, la hache d'abordage au poing, ou maintenant énergiquement la barre, devant les bordées de mitraille et les paquets d'embruns et le même sourire illuminait leurs traits rudes lorsque, le combat terminé ou la tourmente apaisée, sur le pont encombré de cadavres ou d'agrès, brisés comme des fétus de paille, à l'appel de son nom chacun d'eux répondait :

— Présent !

Ils s'aimaient de cette sainte et fraternelle amitié, née de devoirs communs et de communs dangers.

Ils ne s'étaient jamais quittés, s'étaient mariés la même année, avaient eu deux fils à leur mariage, qu'ils avaient dénommés comme eux, et en qui ils se voyaient revivre.

Et c'était leur joie, accoudés sur la jetée du Tréport, en fumant leur "brûlegueule" d'assister au départ ou au retour d'un *Saint-Jean-Baptiste* tout battant neuf, où deux robustes marins, au front hâlé, levaient leurs chapeaux en les saluant d'un même :

— Bonjour, père !

C'était leur jeunesse qui passait, leur laissant le cœur en fête.

— Ils ont bonne mine, nos fieux ! disait l'un.

— Ils nous ressemblent, ajoutait naïvement l'autre, et nos petits-fils seront ainsi.

Hélas !

Cet événement impatiemment attendu, la venue de deux petits-fils, devait avoir de funestes conséquences pour le repos des deux familles, et les enfantelets si mignons et si frères allaient, de leurs menottes roses, dénouer un lien d'amitié que rien jusqu'alors n'avait pu briser, en déchaînant une tempête sous l'un de ces crânes chauves.

Le jour même où, se conformant à la tradition, Mme Baptiste donnait naissance à un petit Baptiste, troisième du nom, Mme Jean présenta au grand-père atterré... une petite Jeanne !

Jean la regarda à peine, l'embrassa du bout des lèvres et se réfugia dans un coin, ruminant sa disgrâce, jetant des regards courroucés à son fils qui faisait joyeusement sauter le poupon dans ses bras, et se bouchant les oreilles pour ne pas entendre la voix triomphante de l'autre grand-père, résonnant dans la maison voisine.

A ses yeux comme à celui des Arabes, les filles étaient quantité négligeable et ne comptaient pas dans les ménages ; il n'en avait jamais eu et ne se souciait pas d'en avoir. La pauvre, de toute façon, eût donc été assez mal accueillie ; mais une fille chez lui, un fils chez son voisin, c'était une criante injustice !

Il ne dit rien, trop fier pour récriminer ; mais le jour du double baptême, on remarqua que le grand-père Baptiste porta seul la santé des deux filleuls, et que le grand-père Jean reposa son verre sur la table, sans l'avoir vidé.

Il ne se borna pas à cette démonstration hostile ; ses manières changèrent, ses habitudes si régulières se modifièrent sensiblement. Il s'écarta peu à peu de son inséparable. Plus de longues flâneries sur le port, en devisant sur le temps probable ; plus de bonnes causeries sur le seuil, en raccommodant les filets. Renfrogné et maussade, il se tenait maintenant derrière sa fenêtre close, détournant les yeux pour ne pas voir les deux marmots s'ébattre sur le sable.

La fillette essayait ses premiers pas ; elle venait en trébuchant se jeter dans ses jambes ; elle commençait à bégayer son nom ; rien ne le déridait.

— Cela passera ! avaient dit les jeunes gens lorsqu'ils avaient enfin compris le motif de ce brusque changement.

Mais les années seules passaient et le vieux demeurait muré dans sa rancune et dans son obstination.

Cependant Jeanne devenait grandelette, c'était une charmante enfant aux joues vermeilles appelant les baisers, au regard caressant illuminant la maison, au radieux sourire captivant tous les cœurs... sauf un. Toute joliette, toute brave, elle avait une finesse de petite femme, contrastant avec la timidité et la gaucherie du pauvre Baptiste, bon garçon s'il en fût, mais pas dégourdi pour deux sous. Aussi, tandis qu'il commençait à peine à épeler, elle lisait couramment, et il en était encore aux bâtons qu'elle copiait déjà à miracle les exemples moulés du maître d'école.

Ce résultat flatteur pour son amour-propre eût dû désarmer le grand-père, d'autant que c'était toujours à lui que Jeannette venait d'abord apporter ses bons points et sa croix ; mais il ne voulait rien voir, rien entendre.

Heureusement, elle ne se décourageait pas ; comme si elle se fût juré de gagner son affection à force de gentillesse, elle se montrait de plus en plus "amiteuse", prévenante, s'ingéniant à deviner ses goûts, à satisfaire ses moindres désirs, lui tenant compagnie lorsqu'il demeurait au logis, lui tricotant des gants bien chauds et bourrant elle-même sa pipe.

Lui, se laissait faire, tout en gardant sa mine rechignée, et il ne répondait que lorsque

l'autre (l'ami si cher était devenue "l'autre") lui disait avec un bon sourire :

— Tu as de la chance d'avoir une belle "tote" fille pour te mignotter comme ça. Ce n'est pas notre gros pataud qui songerait seulement à mon tabac.

Jeanne venait d'atteindre ses dix ans, elle allait faire sa première communion. Un matin, elle ne vint pas comme à l'ordinaire présenter son front pur aux lèvres de l'aïeul, et comme le père rentrait de la pêche, la mère dit :

— Il faut quérir le médecin, mon homme ; la petite est malade.

D'abord, le vieux ne sourcilla pas ; les femmes s'effrayent si facilement ! Mais quand il vit l'air soucieux du docteur, qu'il entendit ses phrases évasives :

— Une mauvaise fièvre... je ne sais pas encore... je reviendrai dans la soirée...

Il ressentit un certain trouble.

Le soir, la maladie était déclarée : c'était une fièvre typhoïde !

Une sourde inquiétude gagna le grand-père.

Ce jour-là et les jours suivants, assis au coin de l'âtre, il regardait les allants et venants, cherchant à lire sur leurs visages n'osant les interroger.

Un soir cependant (le médecin était sorti en hochant la tête), il demanda tout bas à son ancien ami, morne et désolé comme lui :

— Baptiste... crois-tu... crois-tu qu'elle pourrait mourir ?

— Le docteur a dit qu'il faudrait un miracle, répondit le brave homme navré. Quel malheur ! bon Dieu ! une si belle tote fille !...

Ainsi c'était vrai, c'était possible !

L'enfant repoussée si longtemps de son cœur allait s'envoler loin, bien loin dans le ciel immense, comme ces oiseaux de mer effleurant un instant la crête des vagues pour remonter dans l'infini.

Il ne verrait plus son joli sourire, il n'entendrait plus ce tendre : "Bon-papa" qui caressait si doucement son oreille, malgré sa mine grondeuse. Hélas ! il ne mesurait la place qu'elle avait prise dans sa vie qu'en la trouvant vide.

Était-elle donc si mal !

Et, sans bruit, avec ses chaussons, il s'approchait de la porte entr'ouverte, contemplait la pauvre petite figure aux traits décolorés, enfouie dans le grand oreiller, tandis que la mère, assise au pied du lit, succombant de fatigue, s'était endormie d'un lourd sommeil entrecoupé de sanglots...

Alors il s'approcha sur la pointe du pied.

Soudain, une voix faible, faible comme un souffle, l'appela doucement :

— Bon-papa !

Bien vite, il essuya ses yeux et, essayant de raffermir son accent :

— Veux-tu à boire, petite ? demanda-t-il.

— Non... chut ! bon-papa, ne réveillez pas maman ! Je voudrais... je voudrais vous demander quelque chose.

— Quoi donc ?

— Bon-papa, est-ce que je vais bientôt mourir ?

— Quelle idée !

— Je n'ose pas le demander à papa ni à maman ; ça leur ferait trop de peine, mais à vous...

— Eh bien ! à moi ? dit le vieux bouleversé par cet innocent reproche ; tu crois donc que je ne t'aime pas ?

— Je crois que vous m'aimez... moins... bon-papa. Alors si vous vouliez me répondre, ça me ferait bien plaisir... parce que je voudrais faire ma première Communion tout de même dans mon lit... avant...

Mais, devant l'angoisse de ce pauvre vieux visage, elle se tut, le regardant avec un naïf étonnement...

De grosses larmes roulaient sur ses joues ridées, dans sa barbe grise, sans qu'il songeât à les essuyer, et il bégayait à travers ses sanglots !

— Ah ! tu crois que je ne t'aime pas ! Ah ! tu crois que je pourrais supporter l'idée de ta perte ! moi, ton grand-père ! Eh bien ! tu verras, ma petite-fille ! C'est moi qui te guérirai ! S'il faut un miracle, je l'obtiens, et tu feras ta première Communion avec toutes les autres !

Le lendemain, avant que personne ne fut levé, il monta le raidillon conduisant à l'église, et lorsqu'il rentra au logis, il portait un paquet soigneusement enveloppé avec lequel il s'enferma dans sa chambre, où toute la journée on l'entendit scier, limer, clouer, tellement absorbé par ce mystérieux travail qu'à peine s'il s'informa de l'état de sa petite-fille.

Cet état demeurait stationnaire : le médecin reprenait un peu d'espoir et attribuait ce léger mieux à sa nouvelle médication ; le vieux haussait irrévérencieusement les épaules.

— Les médecins veulent toujours expliquer ! disait-il d'un air de pitié.

Lui, montrait une tranquillité que l'on pouvait taxer d'indifférence, ne faisant que de brèves apparitions dans la chambre de la petite malade, qui eût pu croire avoir rêvé, sans le sourire finaud du grand-père, lorsqu'il l'em brassait en marmottant :

— As pas peur, et laisse dire, fillette, c'est moi qui t'aurai "guérite" ! Ça avance.

De fait, au bout d'une semaine, le danger avait à peu près disparu, la convalescence s'annonçait, et au jour béni, si impatientement attendu, pas une petite communiant ne manquait à l'appel.

Seulement, comme la mère ravie étalait le voile blanc, la couronne de roses et le ruban de moire, elle s'aperçut qu'un carré de tulle avait

été coupé, qu'une rose avait été détachée et qu'un des pans de la ceinture était moins long que l'autre.

Pourtant tout cela était soigneusement serré dans la grande armoire normande...

Les cloches sonnaient à toute volée ; les deux familles étaient prêtes à partir, couvrant leurs enfants d'un regard d'orgueil ; le petit Baptiste, frisé comme un caniche, gauche et embarrassé dans ses habits trop larges et ses souliers trop étroits, portant son cierge comme une hallebarde ; Jeannette un peu pâle encore, son délicat profil ne s'harmonisant que mieux avec sa toilette et son voile transparent.

On n'attendait plus que le grand-père Jean.

Il paraît enfin avec ses habits de fête, son col empesé et ses boucles d'or, mais il est pieds nus et dans ses bras porte avec précaution un objet qui arrache un cri d'admiration aux assistants.

C'est un de ces petits navires, taillés au couteau, ouvrage patient des matelots des ports, mais si délicieusement travaillé qu'on ne le croirait jamais l'œuvre de ces mains calleuses.

La voile est faite d'un morceau de tulle, un bout de ruban flotte en haut du mât, une rose orne la proue, et sur la coque bleue on lit en lettres blanches : *La Petite-Jeanne*.

— Il fallait un miracle, explique gravement le vieux marin, je l'ai demandé à Notre-Dame des Flots.

On l'embrasse, on le félicite ; puis processionnellement on se rend à l'église, les deux grands-pères donnant la main à leurs petits-enfants, et le père Jean ne se redresse pas le moins fièrement, malgré les cailloux qui lui écorchent les orteils et le poids de son *ex voto*.

Chacun admire son joli navire ; lui, n'a d'yeux que pour sa petite-fille. Où donc avait-il la tête ? Elle vaut cent fois ce lourdeau de Baptiste et il n'en veut plus du tout à son vieux camarade... Pour un peu il le plaindrait !

Et tandis que l'on place solennement la *Petite-Jeanne* près du vaisseau d'argent massif, don de la pieuse reine Marie-Amélie, il sourit à la mignonne, et son regard triomphant semble dire avec un naïf orgueil :

— Hein ! crois-tu encore que je t'aime moins que les autres ? Ils n'ont pas pensé à cela, eux !

Arthur DOUBLIAC.

Un mauvais payeur passa une obligation payable à volonté. Assigné devant le juge, il dit : Ma volonté n'est pas encore venue.

— Qu'on le mette en prison jusqu'à ce que sa volonté vienne, dit le juge.

LES BÊTES À MADAGASCAR

EN première ligne, le fameux *Æpiornis*, le Sur-oiseau, comme on dirait aujourd'hui.

Cet aimable oiseau, digne antipode de l'oiseau-mouche et véritable roi de la gent ailée, malheureusement n'existe plus qu'à l'état fossile. Nous n'en possédons plus que les os... et les... œufs. Sa disparition serait assez récente, puisqu'elle ne daterait que de quelques milliers d'années. Les premiers hommes l'auraient connu. Hélas ! pourquoi nous l'ont-ils enlevé ?

L'*Æpiornis* mesurait environ 4 mètres de haut. Ses pattes, comparables à celles d'un éléphant, divisées en trois doigts de 5, 4 et 3 phalanges, avaient un fémur gros comme un bras. Ses œufs avaient une contenance de huit litres et demi et équivalaient à 150 œufs de poule. Un seul de ces œufs aurait fourni une omelette de collège.

Le nom, formé de deux mots grecs, signifie : Oiseau immense. Voilà une dénomination qui n'a pas demandé grand effort d'imagination, mais qui a le mérite de la plus entière vérité.

L'aye-aye, lui, est vivant et bien vivant, et nos naturalistes ont pu l'étudier d'après ses faits et gestes. Voici ce que nous en apprend un de nos académiciens qui s'est intéressé d'une façon plus particulière à ce curieux petit animal.

Son nom ne vient pas de son cri, comme l'ont pensé certains auteurs, mais bien de ce qu'un Européen ayant, en 1780, présenté l'animal à des Betsimisaraka, ces indigènes se seraient écrié : aye ! aye ! Jusqu'en 1855, on n'en connaissait dans les collections savantes qu'un seul exemplaire.

L'aye-aye est un lémurien de la grosseur d'un chat, ayant l'aspect d'un écureuil. Il a de longues pattes grêles munies d'ongles, dont l'un surtout est de taille démesurée. Cet ongle est destiné à l'aider dans ses recherches, lorsqu'il va cueillir sous les écorces des arbres les larves et les insectes. Chose curieuse, ce citoyen chasseur est noctambule. Ses yeux sont bâtis pour recueillir les plus faibles rayons de lumière. Il est d'ailleurs aidé dans ses fouilles par un odorat subtil et une ouïe merveilleuse qui lui permet de percevoir le moindre mouvement des insectes. N'est-il qu'insectivore ? On se le demande. Des aye-aye capturés ont accepté des fruits, des noix de coco, du sirop, des œufs. Pour les œufs, sa méthode est élégante. Il perce un trou dans la coquille sans l'écraser et enfle son long doigt qu'il suce

ensuite avec délices. Il va si vite et si adroitement qu'il a fini l'opération en quelques minutes.

Maître aye-aye est de plus un magnifique dormeur. On peut battre la caisse à ses côtés sans le troubler dans son somme. Il a, en effet, à sa disposition, un tragus (petite saillie de l'oreille) très développé qu'il peut rabattre sur le conduit auditif pour le fermer hermétiquement. On ne le réveille alors qu'en le jetant, comme les paresseux, en bas du lit. Il vous regarde alors avec les yeux égarés de la plus profonde surprise.

L'aye-aye, est sacré aux yeux des indigènes. Certains lui attribuent une origine humaine. "Ça, disait un jour un Malgache à son maître européen, ça, monsieur, c'est grand du monde devenu petit." Aussi les Betsimisaraka qui rencontrent un cadavre d'aye-aye ont-ils soin de l'enterrer avec toutes les cérémonies dues à leurs chefs. Attraper un aye-aye, c'est s'exposer à mourir dans l'année. Lorsqu'un voyageur s'endort dans la forêt, disent aussi les anciens, un aye-aye vient lui apporter un oreiller. S'il le place sous la tête, le voyageur sera riche ; s'il le met au contraire sous les pieds, le voyageur sera ensorcelé !

*

* *

Je citerai avec l'aye-aye quelques autres curiosités animales sur lesquelles il y a moins à dire :

Une grosse *tortue*, habitant les petites îles voisines de Madagascar, d'un diamètre énorme et d'une force prodigieuse. On la dit capable de soulever 2,000 kilos. Malheureusement, notre siècle a trop besoin de vitesse pour qu'on puisse utiliser notre tortue dans la crise des transports.

Un singe qui n'est pas un singe, mais un prosimien, le célèbre *maki* de Madagascar, presque inconnu partout ailleurs, ayant du singe les allures, l'agilité, les mouvements humains, les goûts espiègles et farceurs.

Il en existe de toutes tailles, depuis le type ordinaire d'un mètre jusqu'aux individus microscopiques qui peuvent se cacher dans des nœuds de bambous. Leur fourrure est jolie, grise le plus souvent, avec une queue panachée de noir et de blanc, et quelquefois aussi un charmant bonnet de nuance sombre. Quand on en a chez soi, il ne fait pas bon les lâcher en liberté : on ne sait plus comment les rattraper et mettre fin à leurs escapades. Tel ce maki qui,

échappé d'une maison voisine, fut trouvé un jour par la Sœur sacristine du pensionnat de Fianarantsoa planté au milieu des candélabres et des bougies préparés pour un salut solennel. Ce fut une chasse épique à travers les lustres. Les attacher, d'autre part, a ses inconvénients; ils se roulent et se tortillent si bien qu'on les retrouve à moitié étranglés par la corde qui les retient.

Madagascar est encore le pays de grandes araignées vertes, brunes et rouges qui ont eu leur heure de célébrité, grâce à une idée ingénieuse d'un vénérable missionnaire.

Le R. P. Camboué, arachnéologue distingué, séduit par la belle couleur d'or et la solidité remarquable du fil de ces araignées que l'on peut voir suspendues un peu partout dans les taillis de la brousse, imagina de recueillir ce fil et de le faire tisser.

Il captura d'abord un nombre respectable de beaux individus. A l'aide de petites fourches en bois de son invention, dont il leur enserrait la taille, il les maintenait en place, puis, de leur abdomen devenu forcément complaisant, il extrayait tout le fil qu'il contenait. Sur des parcs en ficelles ingénieusement préparées, et grâce à une nourriture substantielle, l'opérateur regonflait ses victimes. L'animal regonflé repassait sous les fourches caudines et livrait à nouveau ses réserves. Il y revenait jusqu'à épuisement. Quelques sujets fournirent ainsi plus de 4,000 mètres de soie. Du fil recueilli sur des bobines, on tissa un splendide lamba d'or qui eut les honneurs de l'Exposition universelle de Paris et provoqua un émerveillement non moins universel. On entrevoyait déjà pour Madagascar une source de richesse aussi inépuisable qu'originale. Malheureusement, le beau tissu ne justifia point ses espérances : le temps, le lavage lui furent néfastes. Actuellement (ô revirement de la science !), l'inventeur lui-même préconise la conservation des araignées comme nécessaires destructeurs des moustiques porteurs de fièvres.

D'autres bêtes, curieuses sans doute pour des habitants de la vieille Europe, ne sont plus, à proprement parler, de vraies curiosités malgaches, ainsi : caméléons, aigrettes, oiseaux de proie et d'espèces inconnues à nos régions, mais que l'on rencontre en d'autres parties du monde.

*

* *

Qu'il y ait peu de bêtes dangereuses à Madagascar, personne ne s'en plaindra. Se réveiller, comme à Ceylan, avec, en vis-à-vis, la tête d'un cobra qui se balance sous votre nez, n'a rien de bien attrayant. Je n'ai trouvé qu'une fois un serpent dans ma chambre, et il ne m'a pas beaucoup ému, car j'étais sûr qu'il était inoffensif.

En somme, l'animal le plus à craindre dans la grande île, c'est le crocodile. Si on ne l'a pas toujours entre ses jambes, on risque souvent de le rencontrer en traversant les rivières, et la rencontre peut avoir de très vilaines conséquences. On compte par an une centaine de victimes de la voracité de ces méchants animaux.

Ne confondons pas caïman et crocodile. Le propre du crocodile, c'est d'avoir en face de ses dents antérieures et inférieures, à la mâchoire du haut, des fossettes où ces dents viennent s'emboîter gentiment.

Ce sont des crocodiles à Madagascar, eux aussi d'une espèce toute spéciale à l'île. Il y aurait même deux espèces, celle des hauts et celle des côtes. Toutefois, un observateur de grande compétence déclare n'avoir pas encore bien vu la différence entre les deux.

Jeune encore, seigneur crocodile a un teint jaune ou gris encore passable. Plus tard, il perd tous ses attraits et revêt cette affreuse toilette sale qui n'a de nom dans aucune langue. Il habite tous les cours d'eau, de simples ruisseaux, pourvu qu'il y trouve un mètre de profondeur ici ou là.

Il choisit pour son séjour habituel un tournant, un endroit à tourbillon plus creux, plus poissonneux, et où la berge offre quelque retrait naturelle. Il bâtit sa caverne : un couloir de quelques mètres aboutissant à un espace circulaire, où il se couche tête à queue. Le couloir s'ouvre sous l'eau, mais la caverne elle-même est disposée de façon à être simplement baignée. Messire crocodile y trouve ainsi, à la fois, un lit toujours bien frais et l'air nécessaire pour reprendre haleine après les plonges prolongés. Il se moque ainsi des chasseurs naïfs qui, après l'avoir pourchassé, attendent indéfiniment qu'il revienne à la surface pour respirer.

Cette disposition des retraites de crocodiles pourrait peut-être donner la solution naturelle de certains faits merveilleux rapportés comme indiscutables par les indigènes au sujet de leurs sorciers. Au moment de son initiation, le sorcier, dit-on, disparaît parfois sous l'eau pendant plusieurs jours et y vit en compagnie des poissons. Qui sait si quelque malin n'a pas connu par découverte fortuite ou par tradition gardée secrète dans la corporation, l'existence de quelque caverne de crocodile abandonnée et n'en a pas profité pour jouer la comédie ?

Le crocodile n'habite pas toujours seul. Les tortues, du moins celles que leur taille protège contre un escamotage, se réfugient volontiers dans sa retraite, et le crocodile en est quitte pour s'allonger sur un lit de carapaces qui n'ajoutent rien à l'élasticité de sa couchette.

Dame crocodile pond de 12 à 30 œufs. Elle les enfouit dans le sable à environ un mètre de profondeur. Le trou creusé, les œufs dépo-

sés, elle ramène le sable et le tasse soigneusement en pesant sur lui de tout son poids, quinze jours après, les petits sortent de leur tombeau. Les jeunes crocodiles ont soin, jusque vers l'âge de trois ans, de se tenir à distance de la famille ; les père et mère ne feraient qu'une bouchée de leur progéniture. Effet d'une affection croquante ! On a la solution de ce singulier problème : " Plus on tue de crocodiles et plus il y en a." On ne tue guère, en effet, que les gros, et ce sont les gros qui se chargent surtout de faire disparaître les petits.

Le crocodile ne mange pas beaucoup en saison froide. Il distrait son estomac en avalant n'importe quoi, voire des cailloux. En temps ordinaire, il chasse tous les gibiers : des oiseaux aquatiques qu'il surprend en faisant la planche dans les marais, des poissons qu'il attire dans sa gueule rouge ouverte et qu'il prend en flagrant délit de curiosité en refermant subitement la mâchoire, des volailles qu'il va saisir aux environs, au prix parfois de prodiges d'acrobatie surprenants de la part de si lourde et si grosse bête, des hommes à l'occasion. Pour les grosses pièces, il les happe lorsqu'elles passent à sa portée, au passage des rivières, puis il les fait périr d'asphyxie et les laisse mariner, non par goût de faisandé, mais parce que ses dents se prêtent mal au dépeçage de la viande fraîche.

Le chien, à ce qu'on raconte, sait user de ruse pour traverser sans danger les rivières. Il s'en vient japper sur le bord en quelque endroit. Le crocodile, naïf, de s'y porter pour guetter la proie qui s'annonce bruyamment, mais Médor le rusé s'en va passer un peu plus loin.

Un Malgache, saisi un jour par la jambe, fut sauvé, dit-on, par la présence d'esprit d'un camarade. Celui-ci s'en alla chatouiller doucement la bête sous la gorge. Pris d'une envie folle de rire, le crocodile aurait lâché sa proie. *Se non è vero, è bene trovato.*

La taille des crocodiles peut atteindre six mètres.

Leur âge extrême est un mystère.

*

* *

— Un événement !

— Je puis fouler aux pieds toutes les gloires de ce bas monde. Je n'ai plus rien à envier aux célébrités de la terre !... J'ai tué ! Devinez qui ?

— Un léopard ?

— Nous n'avons pas cet article-là à Madagascar.

— Le grand python, le serpent à sonnettes ou à lunettes ?

— C'est à Ceylan qu'on rencontre ces curiosités malsaines.

— Un éléphant ?

— Ça ne se tue pas, ça se domestique.

— Le minotaure ressuscité ? L'hydre de Lerne reconstituée d'après les documents authentiques ? Le dragon de saint Georges ?

— Vous approchez ! Mais vous n'y êtes point encore. Mieux que ça. J'ai tué le Crocodile d'Ambohimalaza, le Crocodile de nos conversations émues, de nos pensées inquiètes, presque de nos affections...

Ce fut un événement sensationnel, tragique et comique, dont le théâtre fut Ambohimalaza, nom qui signifie " Village célèbre ", donné évidemment au pays en prévision de ce haut fait. Le crocodile en question est ce Crocodile auquel personne ne croyait, quoique tout le monde l'eût entrevu ; il a déjà comme états de service d'avoir été glorieusement et inefficacement fusillé par le P. C., bombardé aimablement à coups de pierres par le P. G., tandis qu'il (?) méditait sur les dangers de ce monde. Ce crocodile, sournoisement et audacieusement campé dans un ruisseau de 3 mètres de largeur, avait depuis trois ans l'insigne et inconcevable toupet de grignoter les oies du Frère et de narguer tous les habitants de la propriété.

Et c'est ce crocodile-là (à moins que ce ne soit un de ses enfants) que j'ai vu, puisque je l'ai tué, et que j'ai tué parce que je l'ai vu.

La bataille eut lieu exactement le samedi 8 janvier 1910, entre 1 h. 15 et 1 h. 30 de l'après-midi. On ne saurait trop préciser, pour Austerlitz comme pour Waterloo.

Mais vous vous demandez comment, étant ordinairement rivé à mon pupitre de professeur, je me trouve transporté comme miraculeusement à Ambohimalaza pour mener à bien cette brillante opération. Pour éviter tout embarras à la critique historique des âges futurs, je vous expliquerai le mystère. La préparation des examens, les émotions vives quoique lointaines des résultats, la fatigue de fin d'année, le temps extraordinairement sec et déprimant, m'avaient amené à un état de ramollissement prononcé. On m'encouragea à aller me recuire au grand soleil de la campagne et de la liberté. J'emmenai avec moi mes deux lauréats, que le poids des honneurs officiels avait accablés, et nous voilà bientôt tous les trois sur les chemins interminables, arpentant les rizières au détriment des hérons, les vignes au détriment des grappes mûres, les basses-cours au détriment des petits veaux qui voyaient d'un œil humide et mélancolique décroître leur provision de lait.

La poésie, depuis longtemps tarie, se reprenait à sourdre au fond des cavités rocheuses de ma vieille cervelle : les libellules m'entraînaient au bord de l'eau dans leur vol capricieux ; les gyrins tournoyaient follement sur le ruisseau ; les moineaux piaillaient dans les buissons ; les chèvres sautaient gaminement dans les sentiers ; les jeunes veaux folâtraient dans l'herbe tondue et consentaient parfois à passer

familièrement leur museau roux sous mon bras caressant ; le soir, c'était l'immense troupeau des bœufs regagnant son logis, tandis que les mères erraient, çà et là, poussant de longs mugissements graves et inquiets, pour appeler leurs petits ; dans les grands figuiers aux troncs tordus par la vieillesse, sur les branches étrangement contournées, au milieu des longues feuilles luisantes, les hérons gris venaient se planter gravement droits comme des bougies sur des lustres, pour passer la nuit.

Que de jolis tableautins, tout encadrés d'or, dans le soleil pourpre du soir, ou rosé du matin ! Au milieu de toutes ces merveilles, à ce régime-là, je me sentais revivre. Mes compagnons, dans le prosaïsme du *farniente*, regonflaient leurs joues, aplaties par la gloire.

Un seul point faisait tache au tableau ! Une seule ombre à notre bonheur !... A-t-on vu le crocodile ? Où est le crocodile ? Y a-t-il un crocodile ? Ou bien ce crocodile tant vanté n'est-il qu'un mythe, une chimère, un songe ?

Le fait est que je commençais à m'enliser dans un scepticisme dangereux, lorsque le samedi 8 janvier, vers 1 heure, alors que la chaleur flambait de ses rayons brûlants la campagne desséchée, et que de mon côté, je songeais... la maison engourdie est réveillée soudain par ce ci :

— *Il* est là !

— *Qui ? Il ?*

— *Il*, c'est *Lui*, et *Lui*, ce n'est pas un autre.

Je bondis sur mon petit fusil, j'enfile quelques cartouches dans mon gousset et je rejoins la bande tapageuse des enfants. A deux minutes de la maison, du haut du monticule, j'aperçois, paresseusement allongée sur le sable, une longue bande sombre en forme de fuseau. Plus de doute possible ! C'est *Lui*, tout à fait *Lui* !!...

Et devant mon imagination éblouie, repassèrent en une seconde tous les exploits connus des grands chasseurs, depuis Nemrod jusqu'à Tartarin.

Et sans trembler j'épaule et je vise, et je tire : La scène qui suivit, je ne puis la décrire.

Blessé à l'œil, ou aux oreilles, ou aux narines, que sais-je ? notre bonhomme de caïman se livre pendant quelques secondes à des manifestations très justifiées, mais invraisemblables. Ses pattes sont trop courtes pour qu'il puisse se gratter efficacement le bout du nez où ça le démange. Il secoue la tête, comme pour se débarrasser d'une morsure importune. Il se roule par terre, et son ventre blanc se tortille ; enfin, d'un bond, il disparaît au fond de l'eau.

Régulièrement, nous ne pouvions espérer le revoir de sitôt remonter à la surface. Tout honnête caïman ainsi outragé se calfeutre dans se retraite pendant un jour. Pas du tout. L'eau

bientôt s'agite et les mâchoires du citoyen se dressent tout à coup au milieu de la petite rivière.

Vue de la rive, cette double rangée, circulant de droite et de gauche avec une allure désordonnée, avait quelque chose de diabolique.

Impossible de résister à la tentation devant ce râtelier superbe ; je lui lâche mon plomb à l'intention des molaires creuses ou des canines endommagées. Nouveau plongeon, nouvelles bulles, nouveau remous, puis nouvelle apparition.

Sur la berge, les enfants trépignent et crient de tout leur cœur. Malgré le tapage infernal, la sinistre physionomie du brigand aquatique émerge de notre côté, et, bêtement, le saurien épiléptique vient s'affaler, épuisé, sur le bord du ruisseau, à quelques mètres de nous. Les herbes le cachent. Je m'approche à trois pas. Mon fusil est armé. J'appuie sur la gâchette, et, comme il arrive généralement dans les grandes circonstances, le coup rate. L'ennemi reste paisible. Une nouvelle cartouche décharge tous ses plombs dans le ventre de la victime.

Je puis dire maintenant : victime, car l'œil s'est fermé et un simple soubresaut a témoigné de l'impression éprouvée au dernier coup. "Vite, vite, des bûches ! Des cordes ! Nous le tenons." Mais le public danse sur place et veut rester pour voir. Faut-il perdre une si belle prise ? Hélas ! Oui. Presque aussitôt le corps glisse et disparaît.

Ce fut seulement deux jours après que le cadavre, étant remonté à la surface, put être arrimé à un grand bambou et transporté.

*

* *

Nos Malgaches qui ont de bons yeux voient *Valada* ! s'écrient-ils, et ils montrent à l'horizon une traînée grise qui descend vers la vallée, en contournant les pentes de la montagne. On dirait une petite nuée rasant la terre. Bientôt l'avant-garde débouche. Peu à peu, le nuage s'épaissit, les sauterelles s'abattent de tous côtés avec un petit bruit sec. Cela ressemble à la chute de la neige, mais d'une neige tantôt noirâtre, tantôt brillante, suivant que l'animal réfléchit ou non, sur ses ailes argentées, les rayons du soleil. Ces singulières bestioles ont absolument les allures du flocon blanc, montant, descendant, tourbillonnant au caprice du vent et finissant par se poser brusquement sur le sol. La terre en est couverte, les herbes sont chargées de grappes brunes ; sur les rochers, ce sont des files entières orientées toutes dans la même direction et qui s'avancent lentement, d'un mouvement parallèle et régulier, comme le glissement d'innombrables petites barques à la surface des eaux. Ces curieux "flocons", vus sous un autre angle, prennent les teintes

d'argent qu'a le revers des feuilles de nos bouleaux d'Europe.

Le nuage continue à passer d'une allure uniforme. Quelques étourdiés viennent se heurter au visage, au chapeau des passants, d'aucunes s'accrochent à ma barbe, d'où elles ont fort à faire pour se dépêtrer. Mais le pittoresque du tableau se déplace : la chasse commence. C'est un des plus jolis coups d'œil qu'on puisse contempler. Grands et petits, hommes et femmes, armés de leurs corbeilles cousues en forme de sac, se lancent à la poursuite des envahisseurs. Ici, contre un mur, les mains s'abattent avec une rapidité merveilleuse sur les pauvres insectes qui s'y sont reposés ; là, deux grands diables tiennent, étendu entre eux deux, leur *lamba*, et se précipitent comme des fous dans n'importe quelle direction, enjambant les fleurs, les arbustes, les trous, les briques, les obstacles de toute nature. A leur approche, des milliers de sauterelles effarouchées se lèvent de terre et cherchent à s'enfuir, mais le *lamba* perfide les rattrape dans sa course furibonde : bousculées, déséquilibrées dans leur vol, elles roulent au creux de l'étoffe gonflée par l'air ; en un tour de main le rapprochement des bords du *lamba*, quelques petits coups secs donnés sur les parois flottantes, et voilà des centaines de victimes accumulées au fond de la prison, où des mains avides s'empressent de les cueillir.

Deux grands bêtes de dindons se mettent de la partie. Ils sont attachés l'un à l'autre par une patte, mais tout en les modérant dans leur allure cahoteuse, ce lien ne les empêche pas d'allonger le cou dans la direction de quelque sauterelle paresseuse et de l'agripper victorieusement par l'extrémité de ses gigots. Les poules, elles aussi, sont de la fête.

Commencée à 11 heures, la chasse battait son plein à midi, j'aurais été mauvais prince à l'interrompre sous n'importe quel prétexte. Carte blanche fut donnée à tous pour l'extermination.

Une provision de sauterelles est, en effet une aubaine de première grandeur. La sauterelle constitue pour les repas un extra.

La chasse est finie, les corbeilles sont gonflées d'une masse grouillante. Il s'agit d'utiliser les précieuses captures.

Les pauvres bêtes sont d'abord épluchées vivantes. On leur enlève ailes et gigots et on les précipite dans une grande marmite où l'on a préalablement versé un peu d'eau. La cuisson se fait ensuite, lentement, à l'étuvée. Les bestioles ainsi bouillies sont séchées soigneusement par une longue exposition au soleil, sur des nattes, tout comme le riz que l'on va piler.

La préparation lointaine est terminée. Il ne reste plus qu'à prendre dans la provision pour les repas et à servir en grillade ou en friture.

Nos Malgaches ont d'autres friandises. Toutes les pousses encore tendres de plantes

nouvelles se transforment facilement en légumes ou en salades : telles les pousses de manico. Une foule d'herbes à goût parfois piquant sont fort appréciées, tout comme chez nous les doucettes et les pissenlits. Un vieux missionnaire avait des préférences pour les nénuphars cuits. C'est grâce à lui que j'ai pu expérimenter d'autres douceurs. A un certain festin de sa façon, il ne put nous offrir des araignées, mais par contre nous servit, outre des sauterelles, des larves de hannetons et un plat de chenilles frites, avec je ne sais quel beurre végétal dont le goût était aussi extraordinaire que les origines.

A qui se scandaliserait devant un Malgache de pareils menus, celui-ci rétorquerait, non sans raison, en s'étonnant de nos cuisses de grenouilles et de nos fromages odorants. Affaire d'habitude, de goût, d'imagination.

Ces menus sortent d'ailleurs de l'ordinaire. L'essentiel du repas malgache, je l'ai dit, c'est le riz cuit à l'eau. L'indigène qui peut plus, se met à la viande, aux légumes, au vin, au café, suivant l'ampleur de ses moyens. Ce n'est pas un mal, car, il n'est que trop facile de le constater, la faiblesse du tempérament malgache vient en partie de l'insuffisance de sa nourriture, de même qu'une foule de maladies lui viennent de l'insuffisance de son hygiène ou de son vêtement.

R. P. DUBOIS.

(Extrait du beau livre *Aquarelles Malgaches* que l'auteur vient de publier à Paris, aux Editions Spes, 17, rue Soufflot. Prix franco : 18 francs.)

DU CALCUL

- Prête-moi quinze piastres.
- Je n'en ai que dix.
- Eh bien, donnez-les-moi ; tu m'en devras cinq !



\$3.95 Pour ce violon, une valeur de \$7.50, vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

Allen Nouveautés

St-ZACHARIE, P. Q.

La merveilleuse histoire de Pao-Sse⁽¹⁾

CONTE CHINOIS

CECI est un conte que j'ai recueilli sur les lèvres d'un bon vieux Chinois dans une tournée de mission. Je vais vous la narrer en essayant de lui conserver la saveur spéciale, simple et poétique, des légendes que l'on répète à la veillée assis sur le "K'ang" et entouré d'un nuage de fumée.

En ce temps-là, le sort des armes était contraire aux Tcheou. De la puissante armée que le Fils du Ciel, Siuen Wang, avait opposée aux barbares il ne restait plus rien que des monceaux d'ossements dans les plaines de Tien Meou.

Le peuple était plongé dans le deuil et le prince régnant inquiet, croyait entendre à tout moment le galop furieux des hordes barbares.

Soucieux de rendre la paix à son peuple, Siuen Wang parcourait son royaume pour voir ses ressources en hommes, en vivres, en chevaux et en chars afin de pouvoir attaquer de nouveau et vaincre ses ennemis. Sa besogne accomplie, il reprit le chemin de sa Capitale.

Or un beau soir qu'il approchait des hauts murs de Hao K'ing il entendit de jeunes enfants qui chantaient ce refrain.

"Bientôt, bientôt va s'élever la lune
Le soleil est à son déclin
Hélas ! Hélas ! les arcs et les carquois
Pourraient bien ruiner le doux pays de Tcheou".

Interdit, l'Empereur arrêta son char et sur son ordre, deux des petits enfants furent amenés auprès de lui. Siuen Wang leur demanda : "Qui vous a appris ce chant". — "Maître, c'est un enfant tout de rouge vêtu qui nous l'enseigna ?" — Où se tient-il caché, dit l'Empereur en colère ? — Maître, il est reparti aussitôt, et nul ne sait où."

Siuen Wang renvoya les enfants, fit défendre par toute la contrée de chanter ces paroles et, tout songeur, rentra dans sa ville Impériale.

(1) La belle Sse de Pao, une des femmes de l'Empereur You-Wang (781-771) avant Jésus-Christ, fut à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire Chinoise. L'Empereur, dit-on, payait mille taëls d'or un de ses sourires.

Le lendemain l'Empereur fit réunir tous ses ministres et tous ses savants. Il leur rapporta le chant qui le troublait et les pria d'en expliquer le sens.

Dodelinant son chef chenu Chao Hou, son Ministre des Rites, prit la parole et dit :

"Votre Ministre, ô Maître, n'est pas un grand lettré et cependant il comprend que ce chant vous inquiète. Il craint que les plus grandes calamités ne fondent sur votre royaume, déchaînées par les arcs et des flèches."

Un autre reprit : "Des arcs et des flèches sont des engins de guerre ; ne font-ils pas allusion aux guerres que vous préparez et qui seront peut-être la ruine du pays ! !

Siuen Wang restait songeur... "L'enfant qui composa ce chant, qui est-il ? ajouta-t-il après quelques instants de morne silence.

Pao Yang Fou, son grand Astrologue, porta lentement la main à sa barbe de fleuve et répondit : "Maître, souvent le ciel se sert de jeunes enfants pour prévenir du Destin qu'il réserve aux Empires. Son arrêt redoutable est en voie de se réaliser, et c'est une femme qui sera la cause de tous ces désordres. Ainsi le chant dit que la lune va bientôt paraître et que le soleil est à son déclin. Le soleil radieux est l'image du prince, la lune est celle d'un Etre impur. Pour moi il apparaît clairement qu'une femme sera maîtresse ici. On verra ensuite grandir et s'affirmer sa tyrannie et disparaître peu à peu l'autorité du souverain."

Siuen Wang tout perplexe s'écria : "L'Impératrice Kiang ma fidèle épouse est exemplaire en tout point et mes femmes de second rang choisies avec une prudence extrême. D'où viendraient ces malheurs prédits par le Ciel ?"

Mais Pao Yang Fou conclut : "La rumeur dit : — va se lever." Ces malheurs pourraient bien n'arriver qu'après Vous, et enfin on peut aussi conjurer le mauvais destin...

L'Empereur peu convaincu par ces explications quitta la salle du Trône et prit le chemin de son cabinet de travail.

L'Impératrice Kiang vint le rejoindre. Elle semblait se hâter plus qu'à son ordinaire et Siuen Wang fut surpris de la voir à cette heure. Arrivée devant lui, elle masqua ses beaux yeux de sa main comme si elle n'avait pu soutenir l'éclat de sa présence.

Puis elle dit : "Oh ! maître ! un fait inouï tient vos gens en émoi. Après bien des années

d'un mal inexplicable une de mes suivantes, âgée et décrépite, a donné dans la nuit naissance à une fille."

Siuen Wang pâlit. Elle ajouta.

"Pensant que cette naissance était l'œuvre d'esprits malins, j'ai fait rouler l'enfant dans une natte et je l'ai fait jeter dans la rivière Claire à quelques lieues d'ici.— Maître ai-je bien fait?..."

Sans lui répondre, frappant sur un gong il appela ses gardes et leur ordonna d'aller en hâte retrouver l'enfant. Le soir les officiers revinrent tout penauds ; ils avaient battu les joncs et les roseaux et ne ramenaient rien.

Siuen Wang en entendant leur récit, tout heureux et content, car il ne doutait plus de la mort de l'enfant, fit venir son Astrologue.

"Puits de science ! le ciel ne nous veut plus de mal, la fille qui devait nous causer tant de ruines a péri dans les eaux. Interroge les sorts. Tu verras j'en suis sûr qu'ils sont plus favorables."

L'Astrologue disposa lentement ces diagrammes. Hochant la tête, il en tira ces vers :

Pleurs et rires

Rires et pleurs

Un diable avale le bélier

Et le cheval est forcé par un Chien

Veillez ! Prenez bien garde aux arcs des muriers et aux carquois d'osier.

L'Empereur ne comprit rien à ce verbiage.— Voilà la clef du message divin, dit l'Astrologue : Ris et pleurs font présager la joie et le chagrin : le bélier correspond, à la lettre "ouei" et le cheval à la lettre "ou". Donc je vois peu de joie, mais bien des pleurs en l'année. "Ou-ouei". Qu'il en soit fait selon les dieux."

Siuen Wang en entendant ces mots se mit en fureur. Il promit trois cents pièces de soie, trois cents de brocart d'or à qui lui ramènerait cet enfant mystérieux ; et il promit la mort dans d'atroces souffrances à celui qui l'élèverait. Il défendit dans tout son royaume la fabrication d'arcs et de carquois.

Les Mandarins exécutèrent ses ordres dans leurs villes respectives, mais dans la campagne on ignorait les arrêts de l'Empereur. La semaine suivante, parmi la foule besogneuse et suante des maraîchers qui se pressaient aux portes de Hao K'ing dès les premiers rayons du jour, l'Officier de service avisa soudain une femme et

un homme apportant sans méfiance des ballots d'arcs et de carquois. Il lança un appel et ses gardes d'accourir.—Emparez-vous de ces gens leur dit-il ! — Mais l'homme avait vu le geste, il s'enfuit, la femme seule fut prise, chargée de chaînes, conduite devant l'empereur et décapitée. L'homme passa la nuit non loin de la ville et dès le lendemain apprit la mise à mort de sa femme. Tout épouvanté et tout chagrin il se retira dans un lieu désert et arriva auprès d'une rivière. Là il aperçut près de la berge un nuage d'oiseaux. Il s'approcha et vit que ces oiseaux soulevaient de leur bec une épave qui dérivait et qu'ils tentaient de l'approcher du bord. Les ayant mis en fuite il retira de l'eau limpide un paquet de paille tressée et l'ouvrit sur le gazon.— Oh ! surprise ! au milieu de cette natte un enfant nouveau-né, une fille, gîsait transi de froid et poussant des cris plaintifs.

Et notre homme se dit.

"Je ne sais vraiment pas d'où vient cette fille. Cependant si les oiseaux du ciel cherchent à la sauver c'est sans doute que les dieux lui réservent une brillante destinée. Adoptons-là et nous verrons après. Aussitôt prenant son manteau il y roula l'enfant et avec ce léger fardeau il alla se réfugier dans la ville de Pao.

*

* *

Après la mort de la pauvre femme, l'Empereur se crut rassuré. Il renonça à la guerre et le peuple aux "Longs cheveux noirs" connut enfin la paix et la félicité.

Pendant 18 ans de son règne, aucun événement ne mérita l'attention des historiens. Un jour, pourtant, la veille du sacrifice au ciel, Siuen Wang s'enferma seul dans le Palais du Jeûne. Et là vêtu de robes où l'or étincelait, il attendit dans la pénombre que l'heure fut venue d'appeler sur son peuple la faveur divine. La nuit se fit splendide, et la lune bientôt répandit sur la terre l'apaisement de ses rayons d'argent. Tout murmure cessa dans la Capitale endormie.

Soudain comme les vibrations de la deuxième veille s'éteignaient doucement dans l'air tranquille la porte de la salle où se trouvait l'Empereur s'ouvrit et une jeune femme d'une éblouissante beauté fit son entrée.

Sans remarquer Siuen Wang, elle marcha vers l'autel et là par trois fois fit retentir la salle de joyeux rires et de longs sanglots. Puis d'une main assurée elle lia ensemble les tablettes sacrées et les emportant d'un pas vif, elle disparut par la porte.

L'empereur courroucé de ce sans-gêne allait se mettre à sa poursuite lorsqu'il s'éveilla — la vision n'était qu'un rêve.

Dès l'aube il s'empressa d'accomplir les rites, enleva ses riches habits de cérémonie et fit mander son Astrologue.

Pao Yang Fou après avoir écouté le rêve s'écria : Sire, avez-vous oublié la chanson des enfants ? J'ai dit et je maintiens qu'une femme est à craindre. L'influence mauvaise est aussi forte. Bien plus, ma prophétie dernière parlait de rires et de pleurs. Votre songe la confirme.

— Ainsi, reprit l'Empereur, la mort de la vieille femme n'a pu conjurer les sorts.

— Non, car les desseins du Ciel sont mystérieux et lents à se manifester. — Et l'enfant jeté dans la rivière, a-t-il été retrouvé ?

L'Empereur, à ces mots, fit venir Tou Pouo son Grand Préfet et lui demanda des nouvelles sur les recherches de l'enfant.

— D'abord nos recherches n'ont abouti à rien, puis après la mort de la femme coupable j'ai pensé que tout péril était écarté et je ne me suis plus occupé de cette affaire.

Siuen Wang entra dans une violente colère.

— “ Serviteur déloyal, s'écria-t-il, tu as méprisé mes ordres, tu vas mourir ”. Et appelant ses gardes “ Conduisez cet homme en dehors du palais et décapitez-le ”. Les autres mandarins témoins de cette scène se regardèrent tout tremblants. L'un d'eux, plus hardi, nommé Tsouo Jou et ami de Tou Pouo se mettant devant les gardes : “ Attendez ! leur dit-il, et se prosternant devant l'Empereur, il frappa la terre de son front et prononça ces mots.

“ Sire, pourquoi ajouter foi à des étrangetés ? Jusqu'à présent la paix et la tranquillité ont régné chez votre peuple, tous célèbrent vos louanges. A quoi bon craindre des présages ? Tou Pouo n'a rien fait qui mérite la mort. Son châtement ternira votre gloire. Sire, soyez clément.”

Le courroux de Siuen Wang s'accrut davantage ; bientôt ses yeux s'injectèrent de sang et comme une bête fauve il rugit ces mots : “ Ma

décision est prise et j'abattraï Tou Pouo comme on brise un fêtu. A quoi bon fatiguer mes lèvres et ma langue. Qu'on l'exécute et vite.”

Les gardes poussèrent Pouo hors du palais et le décapitèrent.

Tsouo Jou rentra chez lui et se trancha la gorge. Lorsque l'Empereur sut cette triste nouvelle il en eut un réel chagrin. Le remords s'empara de son âme, la vision de ces deux morts empoisonna ces nuits, le sommeil le quitta, les affaires de son royaume furent délaissées et sa cour devint déserte.

*

* *

L'Empereur avait un fils du nom de Kong Niê et le peuple était fier de ce jeune homme, âgé de vingt ans à peine. Pendant que son père était accablé par le chagrin et ne recevait plus personne, le prince parcourait la campagne, tantôt à pied, tantôt à cheval. Un matin il s'arrêta auprès d'une maison isolée, bâtie dans un ravin ; il heurta à la porte pour demander l'hospitalité. Ne recevant pas de réponse, il entra. Un chaudron, des ustensiles, des restes de nourriture attestaient que le logis n'était pas abandonné. Il attendit le retour des propriétaires. Bientôt une charmante vision vint enchanter sa vue. Une gracieuse jeune fille, de seize à dix-huit ans, apparut sur le seuil de la porte ; en voyant l'inconnu elle n'osait entrer lorsqu'une grosse voix se fit entendre derrière elle : “ Mais avance donc ! qu'as-tu ? ” et un vieillard, petit, maigre et voûté se rangea à ses côtés et jetant un coup d'œil dans sa cabane, il y vit le jeune inconnu. “ Qui êtes-vous ? ” lui demanda-t-il. — “ Je suis le Fils de l'Empereur, me promenant dans la campagne et étant fatigué, je suis entré dans ta maison pour me reposer. Mais dis-moi donc, quelle est cette personne à la mine si distinguée qui habite sous ton toit ? ” Le vieillard tout craintif fit aussitôt le récit merveilleux de sa rencontre avec le jeune enfant trouvé au bord de l'eau et sauvé de l'onde par une nuée d'oiseaux. En entendant cette histoire, le Prince ne put réprimer un geste d'étonnement : “ C'est la jeune fille que fait rechercher mon père, avec tant de soin. Que dois-je faire ? Si je la livre, c'est sa mort ” et la regardant de nouveau, il ajouta “ Comme elle est belle ; elle est de naissance illustre et

digne de s'asseoir sur un trône, je la sauverai.”

Et s'adressant au vieillard il lui dit : Demain tu la conduiras à la Porte du Palais d'été. Et en effet, à l'heure dite, la jeune fille fut conduite au Prince qui la fit adopter séance tenante par I Ki Fou, grand dignitaire de l'Empire.

Quelques mois après cet événement, l'Auguste malade se trouva mieux et manifesta le désir d'aller chasser pour récréer un peu son esprit chagrin.

Aussitôt le Ministre des Travaux Publics prépara le cortège, le Grand Maréchal pourvut aux chars et aux escortes et l'Astrologue fixa un jour favorable selon les Rites. A la date choisie, après les sacrifices aux génies protecteurs, l'Empereur monta sur un cheval attelé de quatre chevaux robustes et rapides. Le cortège sortit de la ville et s'enfonça bientôt dans les plaines sauvages de l'Est. Après quelques heures de marche, on fit dresser le camp en pleine solitude et alors la chasse commença. Devant eux, dans l'immense étendue le gibier s'enfuit éperdu, mais les bras nerveux des archers tendent leurs arcs à les briser et partout où portent les flèches ce n'est qu'un amas confus de chairs pantelantes et de plumes maculées de sang.

L'Empereur ravi de ce spectacle, ne donna qu'au soir l'ordre de desserrer le cercle des rabatteurs et sur un chant joyeux son cortège se reforma.

A peine s'était-il mis en marche vers la ville que Siuen Wang eut un éblouissement. Sur le fond embrasé du couchant, il vit poindre soudain un petit char rapide. Deux hommes s'y tenaient debout brandissant des arcs de couleur rouge et des traits acérés. Terribles, ils s'écrièrent. “ Quand nous t'avons quitté tu n'étais pas malade ! ” Siuen Wang dévisagea ces revenants et il reconnut Tou Pouo et Tsouo Jou et sursauta d'effroi. Tandis qu'il se frottait les yeux, le char s'évanouit pour reparaître quelques instants après. De nouveau les spectres lui dirent : “ Souverain dément, toi qui gouvernes sans vertu, tu fis périr des innocents, mais tes méfaits sont aujourd'hui comptés et nous venons pour nous venger. Rends-nous la lumière du jour.”

Comme ils disaient ces mots, il les vit ajuster leurs traits, bander leurs arcs, couleur de sang et les détendre avec force. Il poussa un grand cri et tomba inanimé sur son char. On le ranima

avec du jus de gingembre et il fallut le porter jusque dans son Palais.

Siuen Wang sentit dès lors que sa mort était proche et refusa tout soin. Il fit convoquer ses ministres fidèles et aidé de ses eunuques, il se dressa avec effort sur les coussins brodés qui ornaient sa couche et dit péniblement : “ Grâce à vous, mes Nobles, j'ai pu régner longtemps, après avoir guerroyé j'ai pu assurer la paix à mon royaume, je meurs, c'est à vous maintenant de continuer ma tâche. Mon héritier Kong Niè n'est pas préparé à prendre le pouvoir. Aidez-le, unissez vos efforts. Veillez à conserver intact le patrimoine que je lui transmets.”

Les Ministres l'écoutaient prosternés, et comme ils quittaient le Palais ils rencontrèrent Pao Yang Fou. “ Le chant des enfants, ne m'avait pas trompé, leur dit-il ; les calamités sont venues fondre sur le royaume. Depuis que notre Maître a vu des revenants le percer de leurs traits, il est en proie à un mal étrange — et pendant la nuit, j'ai découvert une étoile néfaste — Le Ciel est contre nous ! ! ”

Trois jours après Siuen Wang mourut et Kong Noè fut intronisé devant le cercueil de son père sous le nom de You Wang et décréta que l'année suivante serait la première de son règne.

Puis il élit la fille adoptive de I Ki Fou (l'enfant sauvée des eaux) à la dignité d'impératrice.

Ainsi les fameux présages contenus dans le chant des enfants commençaient à se réaliser.

Dans la suite, le jeune Empereur suivant les inspirations de sa femme mit à feu et à sang tout son royaume, indisposa tout son peuple et finit misérablement.

La première victime de la belle Pao-Sse fut l'Impératrice Mère qui sachant enfin l'origine de la femme de son fils fut à l'instant prise d'un tremblement nerveux. La crainte, la frayeur et sans doute les malélices de sa belle-fille la conduisirent rapidement aux portes du tombeau.

P. VENANCE GUICHARD, *o.f.m.*

Mis. Ap.

(*L'Echo du Vicariat de Chefoo*).

Je n'ai pour épancher mon âme que ma mère et le bon Dieu... mais ces deux-là en valent bien d'autres !

OZANAM.

Daniel de Foë

I

ROBINSON CRUSOE exerça, exerce encore sur d'innombrables lecteurs une influence extraordinaire. Il donne aux enfants et aux jeunes gens, ignorant l'existence, le goût de lointains voyages et d'aventures surprenantes. Il fait rêver les hommes mûrs, déjà éprouvés par la vie, d'îles désertes où ils goûteraient le repos loin des rivalités, violentes ou sournoises, des villes. Nul livre enfin ne suscita plus de vocations d'explorateurs et n'évoqua plus puissamment l'attrait de l'inconnu, le charme des mystérieuses solitudes.

Combien d'admirateurs du célèbre roman crurent à une autobiographie et se représentèrent l'auteur, vêtu de peaux de bêtes, assis sur la grève et contemplant l'océan infini avec la joie sereine de n'y voir aucune voile...

Or, dans une étude fort bien documentée, amusante, étonnamment évocatrice et vivante, M. Paul Dottin nous prouve irréfutablement que Daniel de Foë ne fut aucunement "l'homme de son livre".

II

Daniel était le fils d'un épicier, fabricant de chandelles. Il avait, tout petit, été fort impressionné par la peste de Londres, suivie, en 1666, d'un effroyable incendie. Le gamin en demeurait craintif et superstitieux. Le soir, au clair de lune, êtres et choses prenaient à ses yeux des apparences fantastiques. Aussi, dès le crépuscule, refusait-il de quitter le foyer familial. Quand venait l'heure d'aller se coucher seul dans sa chambrette, Daniel tremblait de frayeur et son sommeil était troublé de cauchemars.

L'épicier, fabricant de chandelles, gagnait assez d'argent pour faire instruire son fils. Maigre et de taille moyenne, le jeune Foë, à vingt ans, avait le teint foncé, les cheveux bruns, le nez crochu, le menton pointu et une grosse verrue près de la bouche. Il se piquait d'être homme de lettres, bel esprit et brillant orateur.

Mais, rien moins que sentimental, égoïste, utilitaire, pratique avant tout, ne dédaignant aucun profit et voulant gagner beaucoup d'argent, Daniel entreprend vingt sortes d'affaires ; trafic d'étoffes, de laines, d'eaux-de-vie, de vins et de chaussettes. Soucieux d'élargir son négoce, il passe le détroit non sans appréhension. La moindre vague lui paraît monstrueuse, et plus tard il décrira les affres du mal de mer avec horreur. La traversée lui laisse un mauvais souvenir.

Daniel parcourt pendant deux ans le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie, la Hollande. Uniquement préoccupé de ses trafics, il reste indifférent aux beautés de la nature. Il déteste les contrées accidentées et pittoresques. Il n'admire que les villes de commerce intense. "Les rochers lui font une peur terrible." Les plaines lui plaisent assez quand on y trouve des auberges confortables. Quant aux montagnes — et particulièrement les Alpes, — elles l'exaspèrent. "Il peste furieusement contre ces murailles noires, blanches, épouvantables, qui obstruent la vue et nuisent au transport des marchandises." A Rome, le jeune Foë s'indigne que "des ruines occupent inutilement un espace que pourraient avantageusement remplir de nombreuses boutiques" !

Il juge aussi sommairement, aussi sévèrement les hommes que leurs pays. Les Hollandais lui semblent mériter des éloges. Relativement indulgent pour les Espagnols et les Français, Daniel traite les Allemands d'ivrognes, les Italiens de sbires et d'empoisonneurs, les Portugais d'efféminés orgueilleux qui, pires que les Turcs, joignent à tous les défauts des blancs tous les vices des nègres !

De retour, notre marchand-voyageur revoit avec joie le ciel brumeux, les ruelles sombres et les tavernes enfumées de Londres. Il se promet bien de ne plus jamais quitter son île. S'embarquer — fût-ce sur la Tamise — est une aventure trop dangereuse. A jamais dégoûté des voyages, on l'entendra répéter maintes fois qu'une sage commerçant ne doit jamais pousser ses excursions plus loin... que le premier étage de sa maison !

Telles sont les impressions que l'inspirateur de tant d'explorations rapporta de sa fugue encore moins affairée qu'effarée sur le continent.

III

Rappelons que, à vingt-trois ans, Daniel épousa, moins par amour que par raison, une jeune fille bien dotée qui devait lui donner huit enfants. Sans abandonner le commerce, Foë, espérant y gagner plus d'argent, se lança dans la politique. Et la politique passionna cet homme qu'avaient rebuté les voyages. Se vouant au plus offrant, rien moins que brave et disparaissant en cas de danger, il fut pamphlétaire, journaliste, tribun, conseiller du roi, informateur, agent secret, voire même espion. Devenu riche, Daniel connut les honneurs et la célébrité ; il s'adjudica alors la particule, arbora des armoiries et porta perruque. Puis, ruiné, décrié, déchu il fut emprisonné et mis au pilori. A soixante ans, il était près de tomber dans la misère et dans l'obscurité, quand, frappé du succès qu'obtenaient, parmi les livres offerts au public, les souvenirs et les mémoires de naufragés dans des îles désertes,

Daniel s'avisa de suivre la mode et d'écrire, lui aussi, non son propre voyage, mais un voyage purement romanesque. Faisant table rase de ses impressions réelles, il ne voulut se souvenir que de ses inventions de reporter, au temps où on le chargeait de décrire des catastrophes imaginaires. Et voici notre explorateur en chambre qui, empruntant sans vergogne ses principaux épisodes aux livres déjà publiés, les accommode à sa guise et y ajoute des détails de son cru, sans autrement s'embarrasser de la vraisemblance.

Il situe hardiment son île déserte à l'embouchure de l'Orénoque, fleuve qui lui est inconnu. Plus hardiment encore, il peuple les rives de cette île, quasi équatoriale, de pingouins et de phoques. C'est là que, après le classique naufrage, viendra atterrir le fameux Robinson. "Travailleur énergique, craignant Dieu et le diable, aimant les animaux d'un amour purement gastronomique et culinaire". Sauvage de convention, Vendredi partagera cette existence étrange.

De Foë rédige en hâte fiévreuse, décrit des paysages qu'il n'a jamais vus, conte des aventures qu'il n'a jamais vécues, se contredit sans cesse, accumule dates et chiffres erronés, en pleine inconscience de ses bévues. Ainsi Robin-

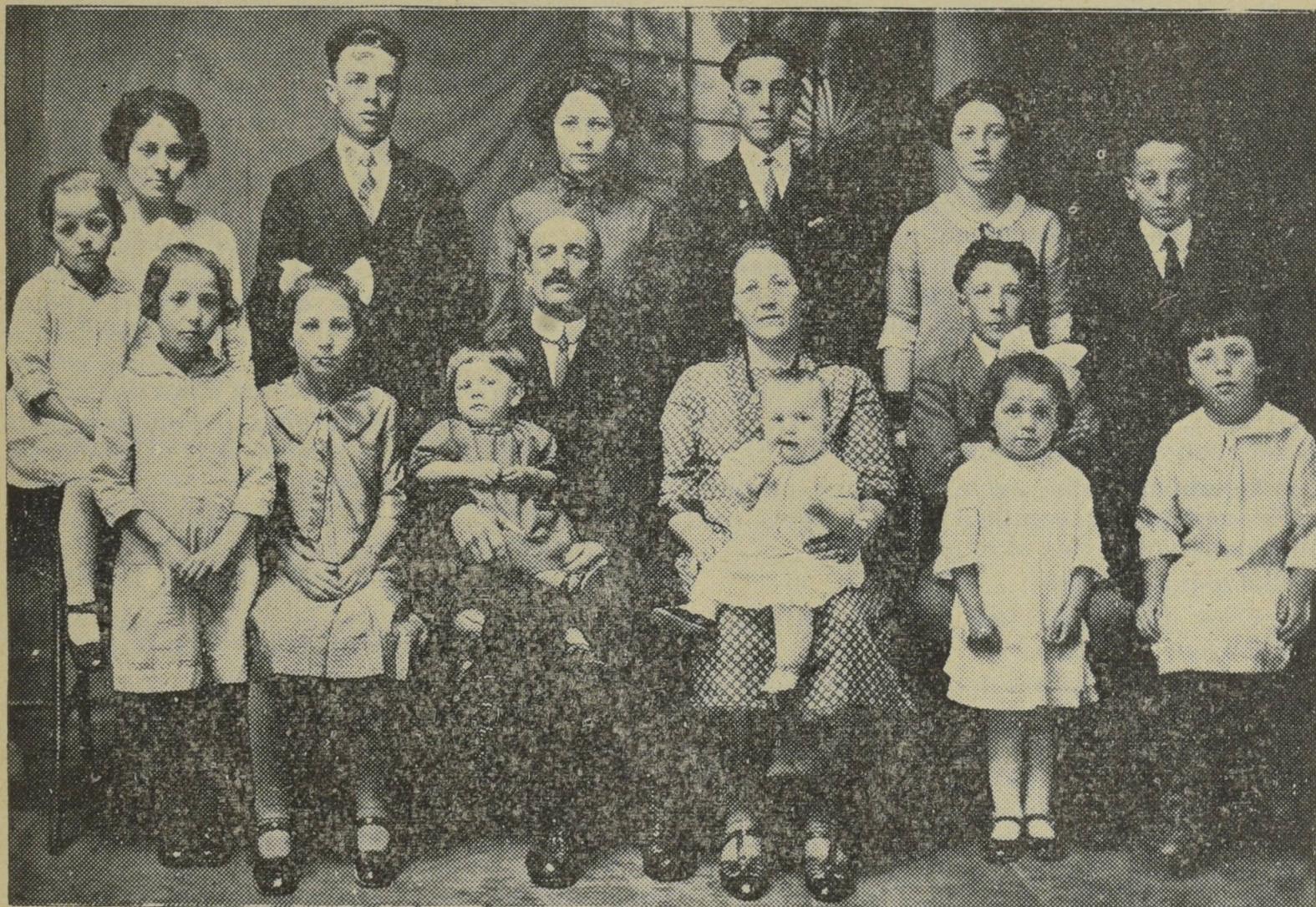
son, après avoir enlevé tous ses vêtements, nage jusqu'à l'épave et y remplit ses poches de biscuits. Il manque d'encre et donne plusieurs instructions par écrit ; il manque de sel et apprend à son nègre comment saler la viande. Il a une pipe, du tabac et gémit de ne pouvoir fumer.

Négligeables erreurs ! Daniel n'en affirma pas moins que son personnage était réel et ses aventures vraies. Le public le crut bonnement, et les mémoires autobiographiques de M. de Foë eurent, en 1719, un triomphal et durable succès. L'auteur, voulant exploiter sa veine en un second volume, n'hésita pas à promener son héros d'Arkhangel à Pékin, et de Madagascar aux Indes...

Robinson Crusôë, malgré ses défauts, est le chef-d'œuvre de toutes les *Robinsonnades*. "Il eut et il aura toujours, nous dit M. Paul Dottin, un public naïvement enthousiaste. Il fut plus souvent édité que n'importe quel autre ouvrage. La Bible exceptée !"

Qu'on soutienne, après cela, que l'imagination n'est pas pour les littérateurs le plus utile et le plus précieux des dons !

(Le Noël.)



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE

M. et Mme Marcellin Gagné, de Matane-Est, et leurs quatorze enfants.

Les allumettes



Le père du petit Gabriel aime le vin : il est au cabaret. Sa mère aime la danse : elle est à l'assemblée. Aussi, ce soir-là, dans la maison déserte et sombre, le petiot est resté seul à pleurer dans son berceau.

En passant dans le chemin pour se rendre à la fête, avec sa coiffe de dentelle et sa jupe à galon d'argent, Aliette, la petite voisine, a entendu les sanglots de l'enfant. Elle est entrée, et maintenant, assise sur l'escabelle, elle fredonne en berçant Gabriel :

“Dors vite, mon petit cœur, au bercement de ta sœur ; dors vite, mon petit enfant, au chant de ta petite maman.”

Qui pourrait dire depuis combien de temps la bonne petite Aliette chante et berce Gabriel ? Il n'y a pas d'horloge dans le pauvre logis ; mais, dans l'entre-bâillement de la porte, on voit la route, la haie et la campagne déjà toutes noires.

Voici que dans la nuit silencieuse, d'abord lointain, le trot d'un cheval se rapproche, puis s'arrête brusquement, et un homme, recouvert d'une longue pèlerine brune, le feutre rabattu sur les yeux, franchit le seuil et dit d'une voix grave que trouble un peu d'émotion :

— J'ai entendu chanter, et je suis entré... parce que la lanterne de ma carriole vient de s'éteindre. Je crains une contravention si je rencontre les gendarmes. Pouvez-vous me donner des allumettes, petite chanteuse ?

— Je ne suis pas chez moi, répond Aliette d'une voix encore plus émue que l'étranger. Je ne suis que l'amie du petit Gabriel, mais je viens souvent ranger le logis de mes voisins. Vous trouverez, je crois, les allumettes sur le rebord de la fenêtre.

L'homme à la pèlerine va lentement vers la fenêtre, et, tout en tâtonnant le rebord, il dit de nouveau :

— Combien vous avez soin des enfants, petite voisine, et combien les chansons sont jolies dans votre voix si douce !

Aliette lui réplique :

— C'est que j'aime beaucoup les enfants et les chansons.

— Cependant, toutes les filles de votre âge sont à la fête ce soir.

— Je n'ai ni la mine enjôleuse, ni l'œillade taquine, ni la langue babillarde qui attirent les garçons. Ils ne m'invitent jamais. J'ai froid et je m'ennuie de demeurer sur le banc toute seule à ne rien faire. C'est pourquoi je me suis arrêtée ici sans aucun regret de l'assemblée.

— Quand, à votre tour, vous aurez des enfants, petite voisine, vous ne serez guère embarrassée pour les élever et les tenir sages.

— Ah ! Monsieur, ce temps-là n'est pas venu et il ne viendra pas. Parce que je ne suis ni riche ni gaie, je n'aurai pas d'époux et je n'aurai pas d'enfant à moi... Qu'est-ce que ça fait d'ailleurs, puisque j'aime les enfants des autres ?

Il y a un grand silence où Aliette s'aperçoit que l'étranger ne cherche plus. Elle questionne :

— Ne trouvez-vous pas les allumettes, Monsieur ?

— Non, petite voisine ; il n'y a pas d'allumettes sur le rebord de la fenêtre.

— C'est qu'elles sont sur la planche, au-dessus de la cheminée. Voulez-vous que je vous les donne, Monsieur ?

— Non, non, petite voisine, bercez toujours l'enfant. S'il s'éveille et se met à pleurer, nous ne pourrions plus causer. Je découvrirai bien les allumettes tout seul. D'ailleurs, rien ne me presse : ma jument est patiente.

L'homme à la pèlerine va lentement à la cheminée et, tout en tâtonnant la planche, il demande :

— Pourquoi n'êtes-vous pas gaie, petite voisine, pourquoi ?

— Parce que je suis orpheline, Monsieur. Je sais ce que c'est que de sangloter toute seule dans un berceau. C'est ce souvenir-là qui me fait entrer dans les maisons tristes et silencieuses, chaque fois que j'y entends un petit enfant qui pleure.

— Je ne suis pas gai non plus, dit l'étranger. S'il ne faisait pas si noir, vous auriez vu que je porte encore mon deuil, quoiqu'il soit achevé. Plus qu'aucune autre, ma demeure est triste et silencieuse. J'ai un petit garçon, Johic, un orphelin aussi, car je suis veuf. Mes affaires m'appellent bien souvent au dehors et, sans que personne s'occupe de l'endormir, il doit pleurer tout seul dans son berceau. Quand vous passerez devant ma porte, petite voisine, entrez pour lui chanter ces chansons si jolies dans votre voix si douce ! J'essaye bien quelquefois, mais je ne sais ni les mots qui consolent ni les chants qui endorment les peines.

— Il n'y a que les femmes qui savent, dit Aliette. Toutefois, si vous voulez que j'entre bercer votre petit, il faut me dire quelle est votre demeure.

— C'est, au tournant de la route, une grande maison blanche, près du calvaire.

— Oh ! je sais !... Je passe devant chaque jour. C'est une belle maison, la maison du notaire. Seriez-vous le notaire, M. Fernand ?

— Oui, je suis le notaire.

— Au trot de votre cheval, je m'en étais doutée ; seulement, dans le noir, je n'étais pas certaine de vous avoir reconnu.

— Oh ! moi, petite Aliette, même dans le noir, je vous avais reconnue rien qu'à votre voix si douce ! Quand viendrez-vous ?

— Je n'oserai plus, Monsieur, c'est trop riche chez vous !

— Vous viendrez quand même, petite Aliette, parce qu'il y a des larmes dans la maison du riche comme dans celle du pauvre.

— On m'avait dit aussi que, de ce mariage auquel votre vieux père vous avait contraint par intérêt, vous gardiez une humeur si morne et si sauvage que vous ne vouliez plus recevoir de femmes chez vous.

— Parce que toutes les femmes ont des mines enjôleuses, des œillades taquines et des langues babillardes qui effarouchent la douleur. Mais vous, petite voisine, vous faites si peu de bruit, même quand vous chantez, que votre présence est un apaisement.

Il se fait un nouveau silence, puis Aliette demande :

— Est-ce que vous ne trouvez pas les allumettes, Monsieur ?

— Si, cette fois, je les tiens. Mais je veux vous dire encore ceci : mon Johic une fois consolé, s'il vous reste du temps, Aliette, vous me consolerez aussi.

— Oh ! vous êtes trop grand, vous, Monsieur ; je ne sais pas les chansons qui consolent les hommes.

— Quand les hommes ont le cœur en peine, Aliette, ils redeviennent semblables à de tout petits enfants. Je suis sûr que mon chagrin s'endormira quand vous me chanterez ces chansons si jolies dans votre voix si douce !

— C'est que j'ai à endormir beaucoup d'autres petits enfants qui pleurent.

— Il faut donner la préférence à ma maison petite Aliette, car c'est, je vous l'affirme, la plus triste du village.

— Ce mot-là suffit, Monsieur Fernand, j'irai. Mais votre jument a beau être patiente, puisque vous tenez les allumettes, allumez votre lanterne, et partez : il est tard.

— Je l'allumerai tout à l'heure, petite, car c'est bon de se parler dans l'ombre... et puis je veux vous dire encore ceci : ne vous inquiétez pas ; on ne jamera pas de vous voir entrer dans la maison d'un veuf, car j'ai le meilleur moyen d'imposer silence aux commérages.

— Et quel moyen si bon, Monsieur Fernand ?
— Je vous épouserai, Aliette, et, devenue ma femme, vous pourrez consoler mon Johic et moi-même sans que personne au monde y trouve matière à médisance.

Ici, M. Fernand gratte une allumette. Toute rouge, la petite voisine s'exclame d'un ton craintif :

— N'allumez pas encore, Monsieur Fernand, n'allumez pas tout de suite votre lanterne... c'est si bon de se parler dans l'ombre !... Et puis, je ne voudrais pas que vous vissiez mon visage en ce moment.

— Exprime-t-il donc une si grande répugnance pour un homme que le malheur, avant l'âge, rend songeur et sérieux ?

— Votre air songeur et sérieux ne me déplaît pas, Monsieur Fernand, bien au contraire.

— Est-ce donc ma richesse, Aliette, qui vous fait peur ?

— Elle me ferait très peur si vous étiez avare, Monsieur ; mais je sais que vous aimez à donner.

— Est-ce parce que je suis veuf ?

— Oh ! non, Monsieur Fernand, car, vous le savez, j'adore les petiots. Or, mariée à n'importe quel jeune homme, qui pourrait m'assurer que j'aurais des enfants ? Tandis que, vous épousant, je suis certaine, le jour même de mes noces, d'en avoir un de vous : votre petit Johic ! Maintenant, Monsieur Fernand, grattez votre allumette, ma rougeur est passée.

— Chère Aliette mignonne, merci pour ce que vous me dites de si joli dans votre voix si douce ! J'ai donc droit d'annoncer à mon petit Johic que j'amènerai bientôt, dans ma grande maison blanche, près du calvaire, une jolie petite mariée ?

— Ne lui dites pas cela, Monsieur, dites plutôt que vous lui ramènerez une petite maman. Cela vaudra mieux... et ce sera plus vrai.

— Ce sera aussi vrai, petite voisine. Au revoir !

— Au revoir, Monsieur Fernand... Hé quoi ! vous sortez sans allumer votre lanterne ?

— Pardonnez-moi, Aliette, ce n'était qu'un prétexte — avoue enfin le notaire légèrement confus. Je ne suis pas venu en carriole, mais à cheval. Vos allumettes ne me serviraient à rien... je n'ai pas de lanterne !

Charles FOLEY.

(*La Maison.*)

Il y a entre la gaieté et l'innocence d'une âme pieuse une affinité naturelle et charmante, l'une sort de l'autre comme le fruit de la fleur, comme le rayon du soleil.

MARQUIS DE SÉGUR.

On demande à un Marseillais s'il a visité l'Amérique, et celui-ci répond, avec un petit rire entendu :

— A peu près.

— Comment, à peu près ?...

— Oui, je suis allé jusqu'au Havre. L'Amérique... c'est en face !

Stephenson et la locomotion sur rails



É en 1781, près de Newcastle, Georges Stephenson était fils d'un chauffeur de machine de houillère, emploi qu'il occupa à son tour, l'âge venu, après une enfance laborieuse et misérable.

Il avait ajouté autant qu'il avait pu à l'instruction élémentaire qu'il avait reçue dans une école de village, tournant à peu près exclusivement son attention vers les mathématiques. Devenu surveillant de la mine en 1810, les connaissances qu'il avait acquises dans la mécanique lui permirent de réparer une machine de Newcomen qui ne fonctionnait plus, de la modifier même heureusement, et de prévenir ainsi l'inondation imminente. Il reçut une prime en argent et fut nommé mécanicien. Enfin, ses études constantes l'ayant évidemment mis en état d'occuper avec honneur cet emploi de confiance, il fut nommé ingénieur de la mine de Willington en 1812. Il débuta dans cette mine en y introduisant les rails en fer au lieu des rails en fonte d'alors, et en réduisant considérablement, au moyen de plans inclinés, la force nécessaire à la traction des wagons.

Ce fut à cette époque que George Stephenson s'occupa des moyens d'appliquer la vapeur à la traction des voitures, toujours dans le but d'apporter un nouvel avantage à l'industrie minière. Il suivit toutes les expériences faites alors, étudia la question avec ardeur, et, grâce à l'aide de lord Ravensworth, il put enfin construire et monter sa première locomotive sur rails à Killingworth en 1814.

Ce n'est pas cette machine pourtant qui devait faire la gloire de Stephenson. Elle traînait après elle 8 wagons pesant 38 tonnes, avec une vitesse de 4 milles à l'heure ; le progrès était nul. Mais l'ingénieur avait une machine ; il ne lui restait qu'à l'étudier, qu'à corriger les défauts qu'il y découvrirait, et il n'était pas homme à demeurer en repos tant qu'il n'aurait pas atteint le but. Il fit passer le tuyau d'échappement de la vapeur dans la cheminée, augmentant ainsi le tirage, et parvint à doubler la puissance de la machine. Il prit un brevet pour ce perfectionnement en 1815, et un autre brevet l'année suivante pour une locomotive à ressorts et un nouveau système de rails et de coussinets.

Quelques années plus tôt, un M. Blackett, propriétaire de mines, avait reconnu, contrairement à l'opinion reçue, que l'adhérence des surfaces unies des roues et des rails suffisait pourvu que la machine fût assez pesante, à lui permettre de gravir les côtes et de tourner les courbes sans le secours des systèmes divers d'engrenages qu'on avait adoptés jusqu'alors. De même Stephenson avait repoussé l'engre-

nage comme une complication, non seulement inutile, mais nuisible.

En 1821, Edward Pease ayant obtenu du Parlement l'autorisation de construire un railway de Darlington à Stockton, simplement pour transporter économiquement le charbon aux rives de la Tees, George Stephenson fut chargé de la direction des travaux. Pease, dans le principe, entendait employer sur ce chemin de fer la traction de chevaux ; mais Stephenson insista pour l'emploi d'une machine, comme sa machine perfectionnée, qui, disait-il, ferait le travail de cinquante chevaux. Sa proposition fut adoptée, et sa machine perfectionnée, baptisée *Locomotion*, fut définitivement choisie pour cet objet.

Mais ce ne fut pas sans opposition, de la part des particuliers comme de celle des sociétés de transport, canaux, etc., que la ligne de Darlington-Stockton put être établie, car il semble que le projet se soit modifié dans l'intervalle, et qu'au lieu de se borner au transport des charbons, on eût de bonne heure caressé le projet audacieux de faire concurrence à la malle-poste. Le duc de Cleveland s'opposa énergiquement à ce que la ligne passât trop près de ses terriers à renards. Mais, en Angleterre, où l'aristocratie est encore toute-puissante et respectée jusque dans ses plus ridicules manies, l'intérêt public a toujours, heureusement, primé l'intérêt individuel, si respectable qu'il fût.

Bref, après bien des tracas, le chemin de fer de Darlington à Stockton était ouvert au public le 27 septembre 1825.

A cette occasion, une foule immense s'était réunie à Busselton, près de Darlington, point culminant d'un plan incliné qui devait être franchi par les wagons chargés, avec le secours de machines fixes. Arrivée au pied de la pente orientale, la locomotive, conduite par G. Stephenson lui-même, était attachée au train. Outre treize wagons chargés de marchandises, charbon, farine, etc., il y avait une voiture pour les directeurs et leurs amis, et d'autres pourvus sommairement de sièges pour les passagers, qui n'étaient pas moins de 450. En tout, le train se composait de 38 voitures.

A un signal donné, la machine s'élança, entraînant cette longue file de wagons. Ce voyage de 9 milles s'effectua en 65 minutes. La vitesse du train avait atteint, à certains endroits, 12 milles à l'heure. De retour à Stockton, avec 600 voyageurs, il fut salué avec un enthousiasme frénétique, comme les anglais, ordinairement graves et froids, savent seuls en donner le spectacle.

Le 27 septembre 1875, le jubilé des chemins de fer fut célébré à Darlington avec une pompe éclatante, à laquelle prirent part plus de cent mille personnes. *Locomotion* fut, à cette occasion, exposée solennellement, couronnée de fleurs et pavoisée de bouquets et de trapeaux.

Cependant une ligne de railway avait été projetée entre Liverpool et Manchester, et le tracé en avait été commencé en 1824. Là encore avait été débattue la question de savoir si on emploierait les chevaux ou la vapeur. On voulait obtenir la plus grande vitesse qu'il fût possible d'atteindre. Dans ce cas, la traction par chevaux aurait été extrêmement coûteuse ; quant à la vapeur, comme on croyait être forcé, à cause des inclinaisons répétées du terrain, d'employer fréquemment des machines fixes pour tirer les trains à l'aide de câbles d'une station à l'autre, son emploi ne paraissait pas non plus bien satisfaisant. Ajoutons qu'à cette époque on considérait comme ridicule la prétention de traîner un certain nombre de wagons chargés avec une locomotive, à la vitesse de 8 à 9 milles à l'heure. L'expérience de Darlington-Stockton fit pencher la balance en faveur de la vapeur ; cependant le résultat paraissait encore insuffisant.

C'est alors que Stephenson parut, s'offrant à construire une machine capable de faire 20 milles à l'heure. On accueillit la proposition avec une méfiance peu dissimulée, et il fut établi en petit comité que ce pauvre Stephenson était évidemment devenu fou. Un rédacteur de la *Quarterly Review* n'hésita pas un seul instant à démontrer que rien n'était plus absurde que de prétendre faire aller une locomotive deux fois aussi rapidement que la malle-poste, et que d'ailleurs les voyageurs risqueraient aussi volontiers d'être projetés à travers l'espace au moyen d'une fusée de Congrève que de s'abandonner à la merci d'une machine qui atteindrait une pareille rapidité.

On prenait pourtant la chose plus au sérieux qu'on ne voulait le laisser croire. Une commission parlementaire se forma, devant laquelle ce fou de Stephenson comparut. Et voici, entre autres non moins dignes d'être rappelés, un passage curieux de l'interrogatoire qu'il y eut à subir.

“ Supposez maintenant, lui dit un des commissaires, une de ces machines roulant sur une voie ferrée avec la vitesse de 9 à 10 milles à l'heure, et qu'une vache, venant à errer par là, s'engage précisément sur la voie de la locomotive Est-ce que vous ne pensez pas qu'il y aura là une circonstance fort périlleuse ?

— *Yes*, répondit le témoin, avec un éclair de malice dans les yeux, très périlleuse en vérité... pour la vache ! ”

L'honorable commissaire, collé au mur, ne poussa pas plus loin l'interrogatoire.

En 1827, une invention importante, décisive, quant à son application à l'objet qui nous occupe surtout, était faite par l'ingénieur français Marc Séguin, mort en 1875. Nous voulons parler de la chaudière tubulaire dans laquelle, au lieu d'agir seulement sur les surfaces extérieures, le feu est conduit par des tubes à travers la

masse d'eau à vaporiser. Jusque-là, le grand obstacle à l'augmentation de force, et par conséquent de vitesse dans les locomotives, c'était le peu de vapeur produite par le système de chaudière employé. Séguin n'appliqua sa chaudière tubulaire à ces sortes de machines que vers 1829, et Stephenson s'empressa de profiter de cette invention, à moins pourtant qu'elle n'ait été faite simultanément par Séguin et par lui, ce qui paraît assez probable.

Cette même année 1829, les directeurs de la ligne de Liverpool-Manchester ouvrirent un concours de locomotives à Liverpool, offrant à la meilleure qui y prendrait part un prix de 500 livres (12.500 fr.). Les conditions principales étaient celles-ci : la locomotive serait à ressorts ; elle ne devrait pas peser plus de 6 tonnes, pourrait traîner le triple de son poids à la vitesse de 10 milles à l'heure, et ne devrait pas coûter plus de 550 livres.

Le concours s'ouvrit le 6 octobre 1829. Quatre locomotives y prirent part. C'étaient la *Persévérance*, de Burstall ; la *Novelty*, de Braithwaite, et Ericsson ; le *Sans-Pareil*, de Hackworth ; le *Rocket* (la *Fusée*), de George et Robert Stephenson, baptisé ainsi sans doute en souvenir du défi porté à l'auteur par la *Quarterly Review*. La première ne put faire que 5 à 6 milles à l'heure ; la seconde ne put même démarrer, par suite d'accident ; la troisième atteignit la vitesse de 14 milles à l'heure, mais un accident l'arrêta au huitième tour. Le *Rocket* poursuivit seul l'expérience pendant toute la durée du concours, faisant en moyenne 12 milles à l'heure. Mais le concours définitif, suivi de l'arrêt du jury, fut fixé au 8 octobre. Cette fois, la machine de Stephenson fit jusqu'à 29 milles à l'heure, soit près de trois fois la vitesse demandée, et que l'un des membres jury avait déclaré l'extrême limite du possible. Au total, le *Rocket* avait obtenu une moyenne de 15 milles à l'heure ; la cause était gagnée aussi bien pour les directeurs de la ligne, qui n'avaient pas grande confiance dans le résultat, que pour les chemins de fer en général.

Cette machine figure encore aujourd'hui au Musée des Brevets de South-Kensington.

La Compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester commanda aussitôt des machines système Stephenson, et le 15 septembre 1830, cette ligne était inaugurée en présence du duc de Wellington, de sir Robert Peel, et d'une assistance nombreuse et enthousiaste.

Ainsi se trouva désormais établi un système de locomotion dépassant en rapidité tous les systèmes connus, et qui, par son extension énorme, devait produire une révolution inouïe dans les relations sociales.

* * *

Stephenson construisit d'autres chemins de fer en Angleterre, en France, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Égypte, partout.

Son fils Robert, devenu son auxiliaire, puis son successeur, fut bientôt comme le grand entrepreneur des travaux publics du monde entier. C'est à lui, entre autres, que l'on doit, sinon peut-être l'invention, mais du moins la construction des ponts tubulaires, dont un des plus grands est celui qui franchit le détroit de Menay, entre l'Angleterre et l'île de Man.

Les deux Stephenson devinrent riches, très riches. C'était tant mieux, et cette fortune était bien acquise. Il est bon que les hommes qui se sont donné du mal pour enrichir les autres, pour leur fournir du travail, pour leur ouvrir des sources nouvelles de bien-être et d'activité, aient, eux aussi, leur part et leur récompense. George Stephenson, simple ouvrier autrefois, eut la sienne un peu tard, mais il l'eut. Sa vieillesse fut digne et simple comme toute sa vie.

Fatigué par l'excès du travail, il se retira dans une belle demeure, au milieu d'un grand parc, où il se plaisait à satisfaire son vieux goût pour les oiseaux et les bêtes ; mettant son orgueil à avoir les plus beaux fruits, les fleurs les plus belles et les plus beaux animaux. Il veillait même en personne sur les nids dont ses arbres étaient garnis, et enseignait aux petits enfants à ne pas leur faire la guerre.

Pour s'entretenir la main et ne pas perdre le goût du charbon, il administrait, pour son compte maintenant, la houillère de Clay-Cross, où il aimait à se trouver au milieu de ses anciens compagnons.

De temps en temps, lorsqu'une difficulté grave embarrassait son fils et les ingénieurs avec lesquels celui-ci était en relations, on l'appelait, comme on appelle un vieux médecin en consultation, dans le cabinet de Robert, à Londres ; et il était rare que son bon sens et son coup d'œil ne missent pas fin aux débats.

Mais ses courses les plus habituelles étaient vers Leeds dont l'école d'apprentis l'attirait. Il aimait à apporter à ces jeunes ouvriers ses conseils et les fruits de son expérience. Et voici, d'après ses biographes, le langage qu'il leur tenait :

“ La persévérance a toujours été ma devise ; sans elle je ne serais arrivé à rien.

“ En dépit de ma pauvreté et des difficultés qu'elle me créait, j'ai persévéré à m'instruire. En dépit des conseils et des exemples, j'ai persévéré à ne jamais mettre les pieds au cabaret. En dépit des revers de la fortune qui m'ont accablé si souvent, je me suis toujours répété ma devise : *Persévérance*. Elle m'a fait triompher de toutes les misères. Si vous voulez l'adopter, mes amis, elle fera pour vous ce qu'elle a fait pour moi ; elle vous rendra heureux.”

De pareils conseils, tombant d'une pareille bouche, étaient avidement écoutés. C'est ainsi que ce bon et grand homme est resté jusqu'à la fin le bienfaiteur de ses concitoyens et de ses camarades, et qu'après s'être élevé lui-même, il a travaillé à élever les autres. Peu fier, d'ailleurs, il était très peu empressé de répondre aux avances que lui faisaient à l'envi, maintenant qu'il était riche et célèbre, les personnages qui l'avaient d'abord contrecarré ou bafoué. C'est tout au plus si sir Robert Peel, qui, bien qu'il fût immensément riche, lui aussi, et de plus un grand ministre, avait conservé la bonhomie d'un brave bourgeois, réussit à l'attirer une fois ou deux chez lui, à Drayton-House.

Quant aux honneurs, on ne les lui marchandait pas. On voulut le faire membre du Parlement, baronnet, le décorer de l'ordre de la Jarretière ou de l'ordre du Bain. Il refusa et resta George Stephenson tout simplement.

Le choix reconnu

CATADA
THÉ VERT
CATADA

F 4

Adopté dans tout le pays à cause de ses qualités supérieures

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant “L'Apôtre” lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

Le baiser du lépreux

SŒUR Justine n'était point peureuse, et pourtant la première fois qu'elle croisa sur le sentier le lépreux Ramoudou, un tressaillement involontaire fit vibrer tout son être. Devant ce paria de la souffrance elle se sentit envahir par une impression pénible dont elle se souvint toujours.

Pressentiment ? . . . Intuition secrète ? . . . Qui le sait ? N'est-il pas arrivé à des personnes d'être prises d'un saisissement soudain la première fois qu'elles se sont trouvées en présence d'un être destiné à jouer un rôle dans leur vie ? Sœur Justine n'en tira aucun pronostic cependant, car la rencontre inopinée de cet hindou avait de quoi impressionner n'importe qui à première vue.

I

Ramoudou était en effet le type de ces lépreux que l'égoïsme féroce d'une civilisation païenne a depuis trois mille ans condamnés à errer par milliers le long des chemins de l'Orient. Au bord des routes fréquentées on les voit étendus au soleil, criant leurs misères aux passants comme les chacals glapissent leur faim à la lune. Ramoudou, il est vrai, n'avait pas toujours été ainsi. Son histoire touchante tranchait même sur les mœurs hindoues comme une page d'amour dans un poème de haine.

*

* *

Chinaya, son père, cultivateur aisé, s'était levé un matin avec la lèpre. Imprudence ? . . . atavisme ? . . . en Orient on ne sait jamais et l'on ne cherche pas à savoir. Le fait est que la lèpre avait saisi Chinaya et qu'elle était en train de le dévorer. Le voyant perdu la parenté le relégua au milieu des champs dans une hutte de deux mètres carrés. Seul, de tous ses enfants, Ramoudou s'était obstiné à suivre son père pour lui rendre les derniers devoirs.

Comme une mesure qui s'effrite, il vit le corps de son père s'en aller lambeau par lambeau. Quand il n'eut plus ni mains ni pieds, Ramoudou devint ses mains et ses pieds, le levant, l'asseyant, le couchant, comme une mère son enfant. Un soir, le fardeau de chairs pourries lui resta entre les bras : Chinaya était mort.

Pour tout héritage il lui avait légué sa lèpre. Ce fut d'abord une boursoufflure de tout le corps, puis des plaques sinistres lui bistrèrent la peau et des plaies se formèrent aux articulations des mains et des pieds. A n'en pas douter c'était la "grosse maladie". Soigner les lépreux c'est jouer avec la lèpre.

Banni à son tour de la société, Ramoudou se tenait au carrefour des routes ; assis sur un petit tertre, une sébile devant lui, il s'efforçait d'apitoyer les passants sur son sort par des boniments qu'on n'écoutait point. L'Orient mystique n'a pas le temps de s'intéresser aux souffrances humaines. Oh ! avoir vingt-cinq ans et se sentir dévoré par la lèpre ! . . . être le mendiant douloureux qu'on repousse du pied ! le paria que l'on tient à distance, à qui on rappelle à tout propos sa déchéance : "Tchi ! tchi ! va-t-en, maudit, ne me touche pas ! . . ." Quel sort !

C'était le sien.

*

* *

Il empira très vite.

Après les articulations des mains ce furent celles des pieds, après le nez les lèvres, après les lèvres les lobes des oreilles, après les lobes les yeux . . .

La lèpre est vorace et dévore tout.

Couché dans la poussière du chemin sous un soleil aveuglant, roulé dans des haillons sordides qui suintaient un sang noir, Ramoudou, l'être maudit, ne levait plus vers les passants que d'informes moignons sanguinolents, tandis que de sa bouche démesurément agrandie sortait le cri à peine articulé :

" Baboularâ ! baboularâ ! daya tchéyandi ! " (Messieurs, messieurs, miséricorde !)

Si dans leur sagesse les dieux de l'Inde l'avaient fait naître bœuf ou mouton, on se fut laissé toucher, mais aux yeux de ses compatriotes il avait le malheur de n'être qu'un homme — et un lépreux par-dessus le marché — il n'y avait donc pas lieu de s'émouvoir. Sa sébile restait vide . . .

Dans son effondrement physique et moral, Ramoudou se rappela qu'une fois — déesse compatissante — une dame blanche s'était arrêtée devant lui pour s'apitoyer sur son sort et lui faire l'aumône. Comment parvint-il à découvrir où elle habitait, peu importe. Il suffit de savoir qu'il se présenta un jour à sœur Justine pour être admis dans l'asile des lépreux.

II

C'était une douce créature que sœur Justine. Toute livrée à la grâce, autour d'elle elle répandait la joie et la lumière comme les lilas leur parfum. Visiblement elle était de ces âmes dont la vocation en ce monde est de rappeler aux hommes que Dieu est bon, et de le leur prouver en se jouant avec le sacrifice comme le verrier avec le feu . . .

Chose étrange ! l'être de pureté et l'être de souillure se comprirent aussitôt.

Le damné de la théologie indienne en entrant à l'asile crut avoir trouvé le Paradis. Grâce

surtout au régime et aux soins de propreté, la lèpre subit un temps d'arrêt. Ramoudou en fut heureux, et son âme, comme un oiseau dans des ruines ensoleillées, se reprit à chanter. Il s'ouvrait à la conversation et volontiers avec son aimable infirmière il abordait le grand problème de la souffrance que la philosophie hindoue se vante d'avoir résolu.

— “ Je ne suis donc pas “ maudit ”, avec ma lèpre ?... hasardait-il.

— Tu déraisonnes, chantait l'être de lumière, qui donc t'a mis cette idée dans la tête ?

— Mais tout le monde... Quand je me plaignais, les passants me poussaient en disant : tais-toi, tu n'as que ce que tu mérites. C'est ton “ Karma ”...

— Ton Karma ?... que dis-tu là ?

— C'est vrai, ce mot est inconnu aux Européens, mais il joue le rôle principal dans notre vie. Les brahmes nous enseignent — et chez nous tous savent cela — que la souffrance n'est que la conséquence de nos fautes commises en cette vie ou dans nos vies antérieures...”

Cette théorie du Karma amusa sœur Justine.

— “ Ramoudou, fit-elle, tu es donc mort et tu as vécu plusieurs fois depuis que le monde existe ?... ”

— Ama (mère), ce sont nos brahmes qui disent cela. Moi je n'en sais rien, ou tout ce que je sais c'est qu'en cette vie je suis lépreux pour avoir soigné mon père, voilà tout. C'est peut-être là mon péché ?...

— Ton péché ?... mais c'est précisément pour cela que Dieu t'a aimé et pris en miséricorde.

— Dieu m'a aimé ?... moi, un lépreux ?... un maudit ?... expliquez-moi cela !

— Oui, demain, si tu es bien sage.”

*

* *

Et Sœur Justine passait à d'autres maudits et à d'autres souffrances, répandant sur ces rebuts douloureux du paganisme, de l'amour et de la lumière.

Quand elle revenait, la conversation reprenait.

— “ Eh bien, Ramoudou, as-tu été sage ? as-tu pensé à l'amour de Dieu pour toi ? ”

— Oui, vierge blanche, mais ma tête rongée par la lèpre ne comprend plus qu'une chose. C'est que depuis dix ans, je n'ai “ mangé ” que des insultes et des mépris... J'ai aimé mon père, mais moi personne ne m'a aimé... les dieux pas plus que les autres...

— Tu te trompes, écoute et tu comprendras.

— Ama...

— Laisse courir tes dieux païens, tu sais bien maintenant qu'il n'y en a qu'un seul véritable. Or, ce seul vrai Dieu t'a aimé, et beaucoup. Qui t'a reçu ici ?... qui a lavé tes

plaies ?... qui les a pansées ?... qui te nourrit tous les jours ?... t'apprend à prier ?

— Toi, toi, vierge blanche, tu es une déesse.

— Ne dis pas cela, ou je m'en vais. Les servantes font-elles leur volonté ? réponds à cela.

— Non, celle du Maître, Ama.

— Eh bien, celle que tu appelles une déesse n'est qu'une petite servante du vrai Dieu, et c'est Lui, oui Lui seul, qui t'a reçu ici, qui te nourrit, qui te soigne par mes mains, comprends-tu ? de sorte que ma main et la sienne n'en font qu'une...

— Ama... ama...

— Je te soigne parce qu'Il le désire, sans cela crois-tu que je pourrais vivre avec les lépreux depuis quinze ans, comme je le fais ?...”

Ramoudou était abasourdi, il comprenait cette fois sans comprendre. C'était si merveilleux cette substitution ! l'union de la main de la servante avec celle du Maître !

— Dieu qui me soigne par la main de la sœur ! se répétait-il à lui-même, Sarvésvarà ! Sarvésvarâ ! Yémi vinta ! (Seigneur, Seigneur, quelle merveille !)

Depuis lors chaque fois que sœur Justine pansait les lépreux, Ramoudou fixait attentivement la main blanche dont elle se servait. A ses yeux elle était couverte de diamants...

*

* *

Mais la lèpre pardonne-t-elle jamais ?

Grâce aux soins donnés par la main blanche, elle avait d'abord fait mine de relâcher sa victime, puis elle l'avait ressaisie plus vorace qu'auparavant. Ramoudou n'était plus qu'une affreuse loque humaine, un paquet de chairs suppurantes ! Et dire qu'en cette pourriture vivante habitait une âme qui se purifiait à mesure que se lézardaient et s'écroulaient les murs de sa prison !

Ses jambes enflèrent puis éclatèrent, son ventre se ballonna, le nez disparut, les lèvres s'échancrèrent, et dans leurs orbites saignants les yeux menaçaient de s'éteindre. Le temps était venu de sauver la fleur puisque le vase allait se briser. L'eau sainte coula sur son front, et dans le Christ Ramoudou devint Grégoire, en souvenir du grand pape qui sous l'apparence d'un lépreux vulgaire avait hospitalisé le divin lépreux en personne. Et dans ce corps en décomposition, le Saint-Esprit fit sa demeure...

Oh Dieu ! quel est donc le prix d'une âme humaine pour que vous descendiez vous-même la chercher jusqu'au milieu de nos lèpres !...

III

Grégoire allait mourir.

Il avait encore un désir, mais ce désir il n'osait l'exprimer tellement il le sentait irréalisable.

Sœur Justine s'aperçut de suite que son bonheur n'était point complet.

— “ Mon Grégoire, tu souffres plus que d'habitude, n'est-ce pas ?

— Tu le sais, ces jours-ci mes écailles sont sèches, or pour un lépreux cela veut dire des douleurs plus aiguës. Mais ce n'est point cela qui m'inquiète...

— Quoi donc ? Regrettes-tu tes mains et tes pieds ?...

— Tu me l'as promis, Dieu m'en donnera de plus beaux, j'ai foi en Lui...

— C'est cela... Il te donnera même des ailes comme aux anges ; aie confiance, Il t'aime.

— Je le comprends maintenant. Il m'a aimé, mais...”

Grégoire se tut. Il n'osait toujours pas parler de son désir de lépreux, il était si invraisemblable !...

Sœur Justine revint le soir.

— Cette fois-ci tu vas me confier ton secret et tu seras heureux. Allons, vite !

Le pauvre enfant fit effort sur lui-même et timidement balbutia :

— “ Je voudrais baiser la main de Dieu...”

— Gros enfant ! C'est cela que tu veux ? mais ce n'est pas possible ! Après la mort, oui, tant que tu voudras... tu tomberas dans ses bras”.

Grégoire insista puis redevint silencieux.

Sur cette insistance, Sœur Justine pâlit. Elle venait subitement d'entrevoir le rêve de ce lépreux. Mais l'être de bonté et de lumière domina rapidement son émotion ; puis, prenant ce sourire des âmes immolées qui parmi nous, pauvres humains, est comme le prolongement de celui de Jésus, elle s'approcha du mourant :

— “ Alors, tu veux baiser la main de Dieu ? demande-t-elle doucement.

— Oui, ama, la tienne... puisque c'est la sienne...

— Que ne me l'as-tu dit plus tôt... Tiens et sois heureux !...”

Alors Grégoire s'anima une dernière fois ; il eut encore la force de lever ses moignons informes pour saisir la main qui l'avait soigné si maternellement. Il l'approcha de ses lèvres déchiquetées et laissa sur elle la trace de son affreux baiser : une traînée de sang noir et de sanie ignoble...

La Sœur frémit dans tout son être et vivement s'esquiva.

Le lépreux mourut dans la soirée.

IV

Deux semaines se sont écoulées, le docteur Hopewood est venu visiter l'asile des lépreux. Après avoir constaté que tout était en ordre dans l'établissement et que les malades étaient bien soignés, il a demandé à voir Sœur Justine, alitée depuis peu. Une légère coupure qu'elle s'était faite à la main droite en nettoyant des

instruments de chirurgie avait depuis quinze jours pris une tournure inquiétante. Elle avait une forte fièvre. Après l'avoir examinée, Hopewood est sorti en faisant la moue, ce qui chez lui était un fort mauvais signe.

*
* *

Le soir, au club, il était taciturne.

— “ Un whist, docteur ? lui proposa un ami. Le whist était son jeu favori. Hopewood continua de mâchonner son cigare sans répondre.

— Décidément cela ne va pas. Un malheur serait-il advenu ?... hasarda M. Rawson, le juge de l'endroit.

— Un très grand.

— Pourrait-on savoir lequel ?...

— Ma meilleure infirmière est malade...

— Bah ! vous la guérirez.

— Nul médecin ne le peut...

— C'est donc bien grave...

— Sœur Justine manifeste des symptômes de lèpre...”

Mgr P. ROSSILON.

(Extrait du nouveau livre *Sous les Palmiers du Coromandel* que l'auteur vient de publier chez Vitte, Lyon. Cet ouvrage est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne. Québec. Prix : 85 sous franco.

L'histoire du bonnet

DÉDIÉE AUX CATHOLIQUES DES TEMPS PRÉSENTS



P EUT-ETRE connaissez-vous l'histoire du bonnet ?

La scène se passait au pays de Munster. D'une ferme éloignée, pendant la nuit, un enfant avait été envoyé au presbytère. Il y avait dans sa famille un malade en danger et l'on priait le prêtre de venir le voir.

L'enfant arrive devant la cure. Il réfléchit un moment, puis prend son bonnet et se met à en frapper doucement la porte. Longtemps il tapote, mais rien ne bouge dans le presbytère.

L'enfant se prend alors à songer au malade de là-bas, à la maison, qui soupire après la venue du prêtre, et il fond en larmes.

Le curé entend des sanglots et met la tête à la fenêtre :

— Qui est là ? qui pleure ?

— Moi, dit l'enfant ; l'oncle est malade et il faut que M. le curé vienne vite.

— Eh bien ! pourquoi n'as-tu pas frappé au lieu de pleurer, petit simple ?

— J'ai frappé tout le temps depuis dix minutes... avec mon bonnet ; j'aurais bien frappé avec ma main, mais j'avais peur de vous éveiller.

— Petit nigaud, viens vite, dit à l'enfant le prêtre qui sort quelques instants après.

C'est ce qui se passe chez nous. Nos braves gens de catholiques sont malades, bien malades.

Et nous, qui devons aller chercher le curé et le docteur, nous faisons comme l'enfant de Munster. Au lieu de frapper ferme du poing, nous effleurons la porte avec un bonnet pour ne réveiller personne, et par crainte que le voisin nous entende et nous envoie à tous les diables.

Avec ce système, nous avons toujours sur notre carnet de conduite les meilleures notes de politesse, mais le malade mourra avant l'arrivée du prêtre et du docteur...

L'infinie discrétion de gens qui y vont à petits coups de bonnet ne nous a servi de rien.

Frappe poliment, mais dur aussi, à la porte jusqu'à ce que les honnêtes gens s'éveillent et que les malfaiteurs s'enfuient.

Robert MÆDER, curé,
Bâle, (Suisse).

Qui de nous ne trouvera quelque profit à méditer sur ce curieux apologue et à s'en appliquer les enseignements ?

Nous adonnons-nous aux œuvres catholiques et sociales ? La raison de nos succès, de certaines fatigues, ne serait-ce pas que, comme l'enfant, nous usons de la féconde tactique des coups de bonnet ?

Mais peut-être que nous aimons mieux ne point nous mêler à telles œuvres, et que nous regardons ou laissons faire les autres... non sans ménager les conseils. Et nous sommes catholiques et voulons le bien ! Avons-nous réfléchi à l'influence désastreuse que nous exerçons en faisant cela ? Avons-nous pensé que c'est nous " le voisin qu'on craint de réveiller " et que nos façons intimident ceux qui veulent bien faire et les portent à jouer du bonnet et à aboutir à rien ?

Oui, tous tant que nous sommes, scrutons en notre intime la *profondeur* de notre jugement et la *sagesse* de nos interventions, lorsque nous exigeons bien haut des ouvriers du bien qu'ils sachent éveiller les dormeurs... à coups de bonnet,— qu'ils sachent guérir les pires maux sans approcher le malade,— et corriger des mœurs que nous déplorons... sans toucher les vices de chacun que... du bout du bonnet !

Et profitons de nos réflexions.

LE NOTEUX.



LORD ET LADY BYNG DE VIMY
à bord de l'*Empress of France* causant avec M. E.-W. Beatty, président du Pacifique Canadien.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

HISTOIRE DE SOREL

PAR M. L'ABBÉ COUILLARD-DESPRÉS

LES peuples sans histoire, dit-on, sont les peuples heureux. Cette proposition est bien la plus sottise qui soit. A moins que l'on entende *histoire* dans un sens très familier, qu'on l'écrive au pluriel et que l'on dise alors : les peuples *sans histoires* sont les peuples heureux.

Brunetière écrivait, un jour : *le patriotisme n'est pas autre chose que la conscience qu'un peuple a de son individualité historique et morale.*

Certes, le fils n'est fier de son père et ne l'aime bien que s'il le connaît. Il en est de même de la patrie et des aïeux et même de toute chose ; il faut connaître pour aimer.

Et voilà pourquoi l'histoire est si grande servante de la patrie. Dans l'examen attentif du patrimoine des aïeux, l'observation de leur conduite, elle révèle les hautes leçons que les fils ne doivent point négliger.

Mais le patriotisme a sa source dans l'amour familial et il n'est en somme que le sentiment harmonieux qui groupe et coordonne l'affection envers la famille, la région, la nation, l'État.

De telle sorte que vous voyez immédiatement la position de la simple biographie, de l'histoire régionale vis à vis la grande histoire. Celle-ci qui groupe les puissantes synthèses n'a chance d'édifier des œuvres sérieuses que si elle peut s'appuyer sur un travail préliminaire, des biographies, monographies, etc. Absolument comme le sentiment patriotique a d'autant plus de force qu'il coule régulièrement de sa source, la famille, par son lit normal qui est la région, la nation, l'État.

Seulement, il faut plus de désintéressement peut-être, quoique non moins de recherches et de patience, pour écrire une monographie que pour tracer certaines grandes lignes historiques. La tâche est obscure, le profit modeste. Il est extrêmement difficile de dire simplement des choses simples et d'intéresser le lecteur aux détails familiers de la vie paroissiale ou communale.

*

* *

M. l'abbé Couillard-Després connaît tous ces obstacles. Il n'a pas reculé, cependant, et nous donne, cette année-ci, *L'Histoire de Sorel*.

Il est vrai que l'abbé Couillard-Després n'en est pas à un début. Monographies, biographies, ouvrages d'histoire, discussions historiques, cet auteur nous a fourni déjà une bonne douzaine de volumes.

Cette fois, en quelque trois cents pages, Sorel a son compte.

Sorel n'est pas une ville quelconque. Elle a même un passé qui par plus d'un angle appartient à la grande histoire.

Son sol fut témoin des exploits de Champlain vers 1610. C'est à deux milles de Sorel qu'en 1642 le Père Jogues, Guillaume Couture et René Goupil tombent entre les mains des Iroquois. M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, y construit un fort en 1642 également. En 1644, le Père Bressani, jésuite, y est fait prisonnier par les Iroquois.

Il y a mention, à plusieurs reprises, de Sorel, plus justement du fort Richelieu, dans les Relations des Pères Jésuites. La messe y fut dite, dès 1642 par le Père de la Noue qui devait mourir comme un saint, gelé à mort, victime de son zèle sacerdotal. Le Père Lejeune, un autre des héroïques missionnaires des premiers temps de la colonie, en fut le desservant.

Sur la terre d'Amérique où les communautés ont rarement plus d'un siècle d'âge, Sorel, petite ville de 8,000 âmes peut se glorifier de parchemins jaunis et d'une certaine noblesse.

Le Fort de Richelieu, abandonné en 1646, fut détruit par les sauvages ennemis en 1647 et reconstruit en 1665 par le capitaine au régiment de Carignan, Pierre de Saurel, à qui le roi, en 1672, accordera la seigneurie de Saurel.

Cette concession de 1672 ouvrit à la colonisation la région du Richelieu.

Le nouveau seigneur ne devait rien épargner pour le défrichement de son domaine. Aimé des soldats de sa compagnie, il en attache bon nombre à la seigneurie. Il leur concède des terres et les assiste comme un père.

M. l'abbé Couillard-Després a déniché et nous donne le texte d'une lettre d'un censitaire, Pierre Lozault, à son maître. On y aperçoit la plus grande cordialité, une simplicité, une politesse et une confiance assez touchante.

Le seigneur de Saurel est à la tête de ce groupe d'officiers du régiment Carignan-Salières qui secondés par Talon contribuèrent si puissamment au progrès de la Nouvelle-France.

Nous avons par le recensement de 1681, le nom des habitants de la seigneurie de Saurel, l'étendue de leurs terres et de leurs défrichements, le nombre de leurs têtes de bétail. Rien de plus intéressant à parcourir, en vérité.

A la mort de M. de Saurel, son domaine passe aux mains de M. Claude de Ramesay. Un des fils de ce dernier, après s'être distingué comme militaire, commandait à Québec lors de la capitulation.

En 1755, il y avait environ 700 âmes dans la seigneurie. Après la chute de Québec, on reçoit la visite de la flotte anglaise. Et la seigneurie est vendue 24,000 livres à Jean Bonfield, le 9 mars 1764, car les de Ramezay passent en France.

Puis, c'est la guerre de l'indépendance américaine et l'arrivée des Loyalistes. On place ceux-ci en Ontario, dans les cantons de l'Est, dans la presqu'île de Gaspé. Haldimand arrange ce petit plan pour encercler la population française et l'assimiler. C'est dans ce but qu'il achète une somme de 3,000 louis, au nom du gouvernement, la seigneurie de Saurel.

Si bien qu'en 1787, le bourg devient la ville de William-Henry et ses rues prennent les noms de King, Prince, Queen, etc.

Sorel ne redevient Sorel qu'en 1862. A cette époque, il y a, dans la ville, une population de 3,345 habitants dont un Écossais et sept Irlandais.

Haldimand avait eu le nez long...

*
* *

M. l'abbé Couillard-Després étudie l'histoire religieuse de la petite ville ; histoire de l'Église

catholique et histoire de l'Église anglicane. Il fouille la vie paroissiale, nous informe des progrès de l'instruction. Il passe en revue les citoyens les plus marquants de Sorel, ainsi ce Dr Nelson, descendant d'une famille de Loyalistes qui fit le coup de feu en 1837 à la tête des Canadiens français, pour la revendication des libertés parlementaires.

Nous apprenons que les Sorelois d'il y a un siècle ne se précipitaient pas pour construire église ou presbytère, négligeaient même d'enclore leur cimetièrre.

La vie communale n'est pas oubliée et on nous informe qu'en certaines luttes de politique provinciale ou municipale, la conviction quelquefois était forcée par de solides volées de bois vert — mode d'éloquence, du reste, qui n'appartint pas en ce temps-là, à la seule région du Richelieu.

Bref, le volume de l'abbé Couillard-Després écrit très simplement se lit avec un grand intérêt. Et l'on comprend par le résultat de certaines recherches de M. l'abbé Couillard-Després, à la Bibliothèque Nationale de Paris, qu'il n'est pas inutile de pratiquer la grande histoire et ses méthodes, d'être du métier, pour construire une bonne monographie.

L'Histoire de Sorel mérite toute votre attention.

Ferdinand BÉLANGER.

Il faut faire son paradis de tout ce que le bon Dieu veut . . . Dieu est bien sage, il est bien bon : restons dans ses mains et ne doutons jamais de son cœur.

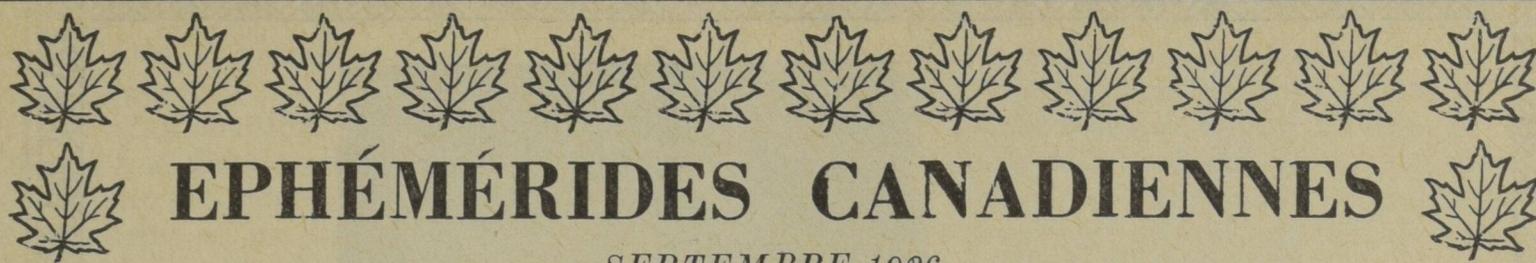
MGR GAY.

Je t'aime, ô sol natal ! Je t'aime et te révère !
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

PAMPHILE LEMAY.

Prier, souffrir, et surtout croire et aimer, tout est là, et la couronne qui nous attend est si belle que nous ne devons pas regretter ce qu'elle nous coûte.

Père GARAUD, O.P.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1926

2.— Une nouvelle migration en masse de 4,000 Mennonites vers nos plaines canadiennes est attendue en Saskatchewan, cet automne.

— Le T. H. M. Meighen, premier ministre du Canada, tient une assemblée politique à S. Sauveur de Québec, place Saint-Pierre. On estime à 25,000 personnes la foule présente à cette assemblée.

3.— Le jeune Charles-Émile Picard, fils de M. Joseph Picard, de Saint-Théodore d'Acton, gagne la médaille d'or du concours du Mérite agricole chez les jeunes.

4.— A Québec, à lieu l'ouverture officielle de l'Exposition provinciale.

6.— A Saint-Pascal, Kamouraska, a lieu l'ouverture du premier congrès pédagogique d'enseignement ménager tenu au Canada. Ce congrès durera quatre jours.

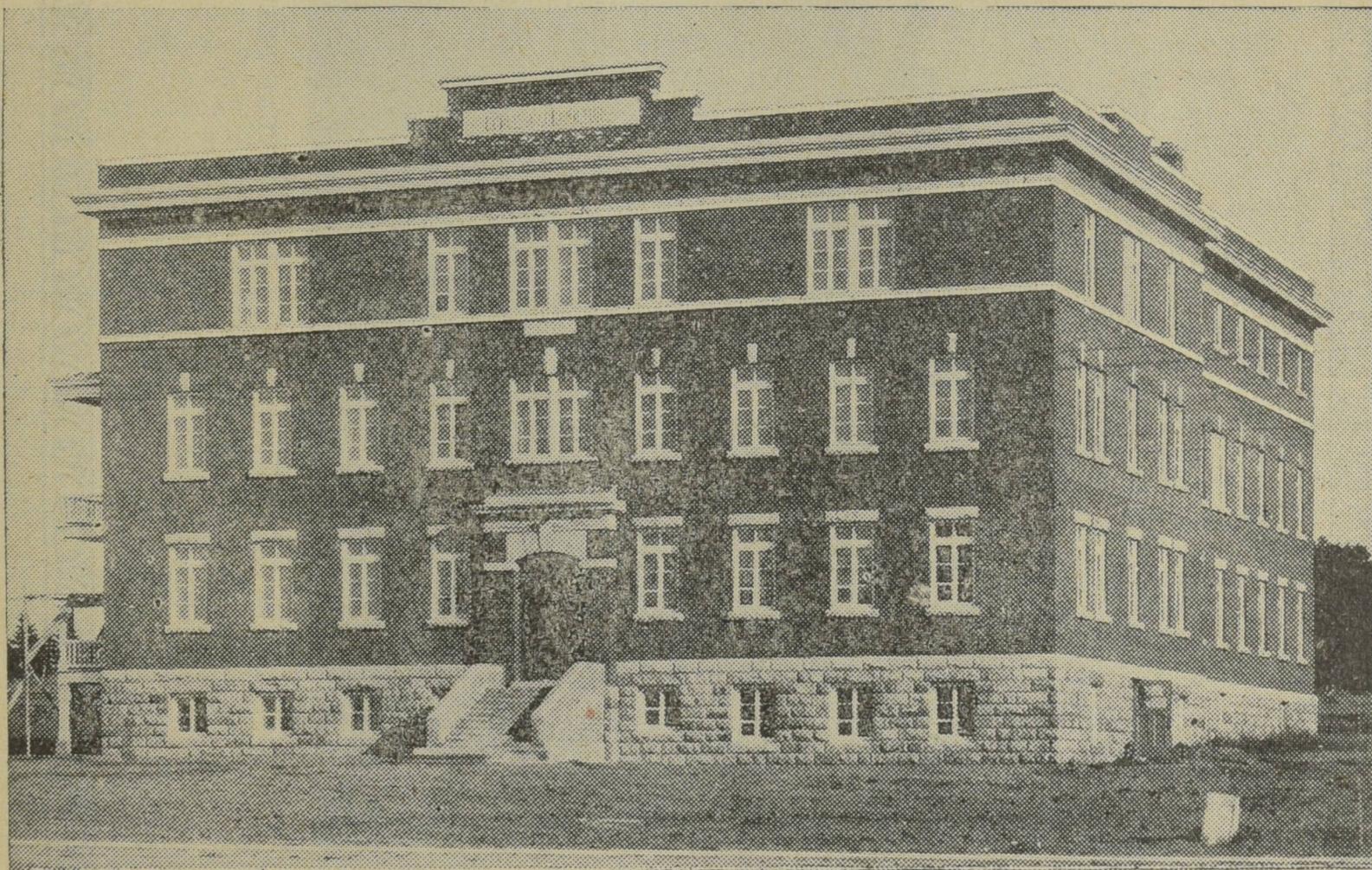
8.— A Saint-Hyacinthe décède Mgr J.-A. Fontaine, P. A., vicaire général du diocèse, à l'âge de 50 ans.

9.— La population de la ville de Toronto est aujourd'hui portée à 556,691 âmes, soit une augmentation de 7,263 depuis un an.

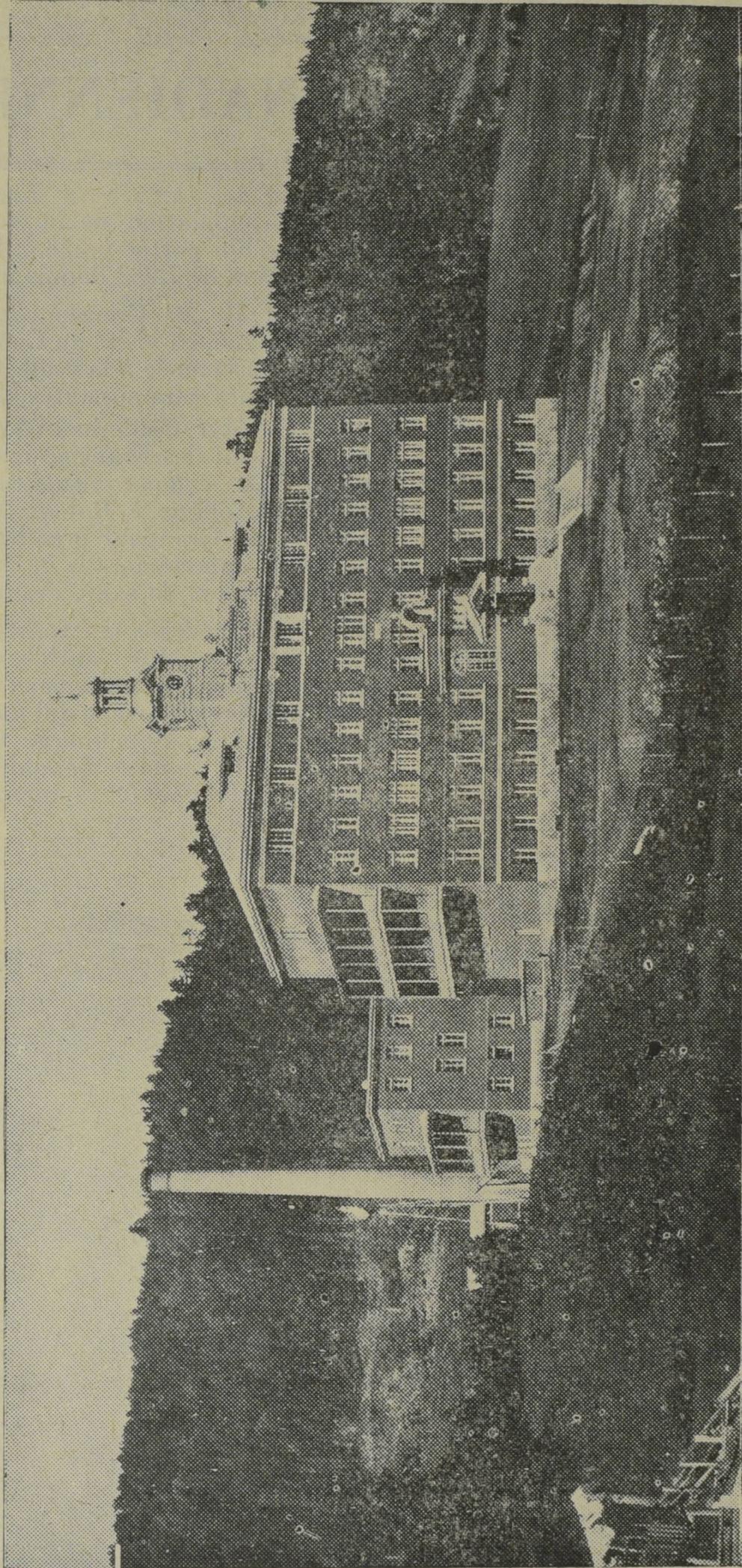
10.— Le R. P. Creusen, S. J., canoniste belge distingué, en visite au Canada, donne une conférence à Québec à la Salle Loyola. Il visite aussi plusieurs communautés de notre ville.

— S. G. Mgr Colomban-Marie Dreyer, ancien provincial des Franciscains au Canada, et depuis 1923 évêque titulaire d'Orthose et vicaire apostolique à Rabat, Maroc, arrive à Montréal. Sa Grandeur prendra part aux fêtes prochaines commémorant le septième centenaire de la mort de saint François d'Assise.

— A la cathédrale de Montréal, sous la présidence de S. G. Mgr Gauthier, a lieu l'impressionnante cérémonie des adieux de sept missionnaires canadiens français, qui partiront prochainement pour la Manchourie. Ces sept jeunes prêtres sortent de notre Séminaire des Missions Étrangères de Pont-Viau, près Montréal.



LA NOUVELLE ÉCOLE D'AGRICULTURE DE RIMOUSKI.



LE NOUVEAU PETIT SÉMINAIRE DE GASPÉ

11.— Le nouveau petit séminaire de Gaspé, tenu par les RR. Pères Jésuites, ouvre ses portes. Dès la première journée, il reçoit 65 pensionnaires.

14.— Aux élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui dans tout le Canada, les libéraux obtiennent 118 sièges, les conservateurs 91. Les progressistes et les indépendants se partagent les autres sièges. Les libéraux se trouvent à reprendre le pouvoir. Le premier ministre, le T. H. M. Meighen, et les trois ministres canadiens français, MM. Patenaude, Fauteux et Pâquet, sont défaits.

15.— Deux missionnaires de la Société des Pères Blancs s'embarquent à Québec pour les lointaines missions du centre de l'Afrique. Ce sont les RR. Pères Robillard et Bélanger.

18.— L'ouragan tropical qui vient de s'abattre sur les côtes de la Floride et qui a causé plusieurs centaines de pertes de vie et des centaines de millions de dommages, affectent plusieurs canadiens de langue anglaise qui avaient des propriétés dans cette région.

— On rapporte, de Hull, P. Q., la découverte de dépôts importants de sels ammoniacs, dans la région de la Gati-

neau supérieure, vallée de la rivière Gens de Terre, 65 milles au nord de Maniwaki.

— A Sherbrooke s'ouvre le Vème session de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, Plus de deux cents délégués assistent à ce congrès.

22.— L'association des "Canadian Clubs" du Canada projette d'organiser de grandes célébrations pour fêter le 60e anniversaire de la Confédération canadienne, au 1er juillet 1927.

23.— La Banque Royale du Canada entreprend de construire, rue S.-Jacques, un édifice dont la tour s'élèvera à 350 pieds du niveau du

sol, dominant d'une centaine de pieds, les tours jumelles, pourtant fort imposantes, de l'église Notre-Dame de Montréal.

— Dans une lettre adressée à toutes les pulperies de la Province de Québec, l'hon. premier ministre de la province, M. L.-A. Taschereau, ordonne à tous les fabricants de pulpe et de papier de se soumettre à la loi fédérale à propos de l'observance du dimanche.

— A Québec, se tient la journée diocésaine des Œuvres de l'Action Sociale Catholique.

— S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski, bénit la nouvelle école d'Agriculture de sa ville épiscopale.

24.— Il tombe plusieurs pouces de neige dans la vallée Nicola, en Colombie Britannique.

25.— Le T. H. M. Meighen et ses collègues ayant donné leur démission, le T. H. M. Mackenzie King, et les autres ministres prêtent serment vingt minutes après. Le nouveau cabinet libéral se compose comme suit :

Premier Ministre et secrétaire des Affaires Étrangères: le Très Hon. W. L. Mackenzie King.

Ministre sans portefeuille : l'hon. Raoul Dandurand, leader du Sénat.

Justice : l'hon. Ernest Lapointe.

Finances : l'hon. James-A. Robb.

Intérieur et Affaires de Sauvages : l'hon. Charles Stewart.

Agriculture : l'hon. W. R. Motherwell.

Santé Publique et Rétablissement des Soldats : l'hon. Dr J.-H. King.

Marine et Pêcheries : l'hon. P.-J.-A. Cardin.

Chemins de Fer et Canaux : l'hon. Charles-A. Dunning.

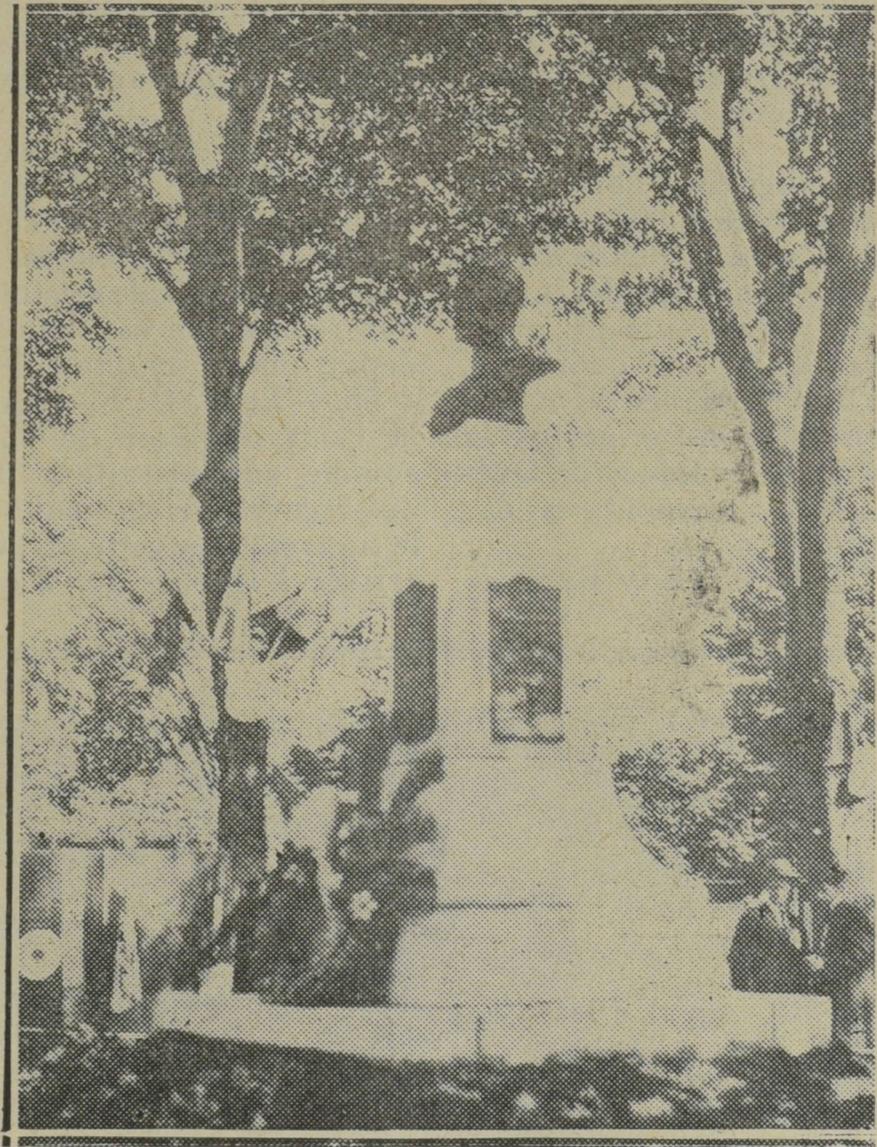
Travaux Publics : l'hon. J.-C. Elliott.

Solliciteur-Général : l'hon. Lucien Cannon.

Postes : l'hon. Peter J. Veniot.

Douanes et accise : l'hon. W.-D. Euler.

Secrétaire d'État : l'hon. Fernand Rinfret.



LE MONUMENT MARSAN

Commerce : l'hon. James Malcolm.

Immigration et Colonisation : l'hon. R. Forke.

Travail : l'hon. Peter Heenan.

25.— Le Premier ministre sortant de charge, le T. H. M. Arthur Meighen, après avoir démissionné, a fait connaître son dessein bien arrêté d'abandonner la direction de son parti et de rentrer dans la vie privée.

— Le Premier ministre, T. H. M. Mackenzie King, annonce qu'il partira dès le 8 octobre, pour aller représenter le Canada à la Conférence impériale du 19, et qu'il y sera accompagné par son collègue, l'honorable M. Ernest Lapointe, ministre de la Justice.

26.— La paroisse de N.-D. de Jacques-Cartier de Québec célèbre le 25ème anniversaire de sa fondation.

28.— De belles fêtes religieuses et civiques ont lieu à l'Assomption à l'occasion du dévoilement du monument érigé à la mémoire du Dr Amédée Marsan, le grand apôtre de la vie rurale en notre province. Ce monument, qui a été exécuté à Paris par un artiste québécois, M. G.-H. Duquet, sous la surveillance du maître sculpteur Félix Bonneteau, a été érigé par la Société des Agronomes de la Province de Québec avec l'appui du Gouvernement et des cultivateurs de notre province.

— Leurs Excellences Lord et Lady Byng de

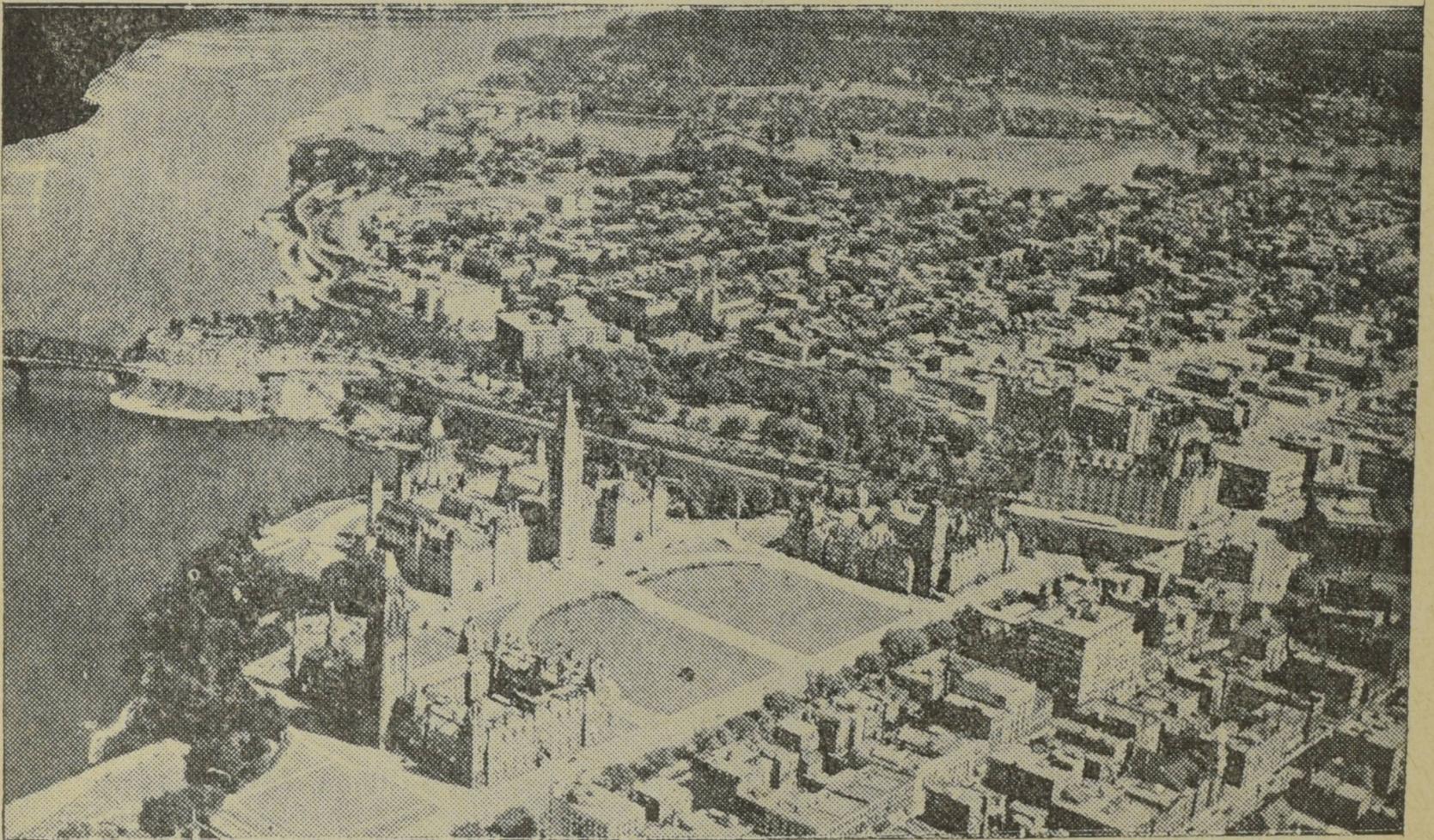
Vimy arrivent à Québec où ils sont reçus par les autorités municipales. Leurs Excellences s'embarqueront demain à bord de l'*Empress of France* pour rentrer en Angleterre. Leur passage à Québec donne lieu à plusieurs réceptions officielles et à des manifestations publiques.

29.— On annonce que les rails seront entièrement posés, au 1er novembre prochain, jusqu'au terminus de Rouyn, sur l'embranchement en construction du Réseau National Canadien, depuis la jonction Taschereau, au Transcontinental, jusqu'au cœur de la région minière Abitibi-Témiscamingue.

— Pendant l'absence de l'hon. Premier Ministre du Canada en Angleterre, c'est l'hon. J.-A. Robb qui agira comme premier ministre intérimaire.

— Le vénérable sénateur canadien G.-C. Dessaulles, de S.-Hyacinthe, entre dans la centième année de son âge. Il naquit, à S.-Hyacinthe, le 29 septembre 1827. Ce vétéran de notre vie nationale est toujours alerte, et assidu aux séances de la Chambre haute, où il siège depuis plus d'un quart de siècle.

30.— Le T. H. F.-A. Anglin, juge en chef de la Cour Suprême du Canada, prête serment comme administrateur du Canada. C'est lui qui recevra le serment de Lord Willingdon, le nouveau gouverneur du Canada, lors de son arrivée à Québec, le 2 octobre.



LES ÉDIFICES PARLEMENTAIRES A OTTAWA, VUS D'UN AÉROPLANE

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE MAL DE GORGE



Le mal à la gorge est une affection banale. Ce sont les heureux qui passent une année sans en être atteints d'une manière ou d'une autre.

Dans ces cas une ou les deux amygdales sont le plus souvent prises, mais l'inflammation s'étend fréquemment ; elle affecte alors les piliers, le voile du palais, la luette, et même l'arrière gorge.

* * *

Tout le monde sait comment le mal débute puis se comporte ; ce qui frappe le plus est la déglutition douloureuse, c'est-à-dire la difficulté à avaler. Pourquoi ce symptôme existe-t-il presque toujours, même dans les maux de gorge légers ?

Tout simplement à cause de la position de l'amygdale.

Ceux qui ont lu ma dernière causerie doivent se rappeler le dessin schématique dont je l'ai accompagnée. Les amygdales sont situées entre deux espèces de cordons charnus qu'on appelle les piliers. Or, lorsqu'on avale, ne fut-ce que sa salive, ces deux piliers se rapprochent. Lorsque l'amygdale est dans son état normal, ce rapprochement ne produit rien ; mais si elle est malade ?

L'amygdale malade subit le sort de tous les tissus enflammés ; elle se gonfle, et par conséquent occupe plus d'espace ; elle est aussi plus sensible. Dans ce dernier cas les piliers en se rapprochant, comme ils le font toujours dans la déglutition, la compriment ; voilà ce qui provoque la douleur. Car la compression est toujours nuisible à un organe endolori ; les porteurs de cors en savent quelque chose. La douleur dans le mal de gorge est donc due principalement à la position de l'amygdale, qui aurait besoin d'un repos absolu, et qui est logée à telle enseigne qu'elle ne peut pas le prendre.

Le mal de gorge s'accompagne aussi souvent de mal aux oreilles.

La cause ?

Cette douleur est un signe que l'inflammation s'est étendue à cette partie du voile du palais qui confine à l'ouverture inférieure de la trompe d'Eustache, canal, on se le rappelle, qui fait communiquer la cavité de l'oreille avec les fosses nasales. L'inflammation peut se propager par la trompe jusqu'à l'oreille moyenne, d'où gonflement de la muqueuse de la caisse, et douleur. Elle peut tout simplement, en obstruant complètement le canal, toujours par gonflement de la muqueuse, raréfier l'air de la caisse. Lorsque cela se produit, le tympan est projeté à l'intérieur par la pression atmosphérique qui n'est plus balancée par un apport d'air, d'où bourdonnements d'oreilles, et douleur.

* * *

Le mal de gorge s'accompagne aussi souvent de salivation, réelle ou apparente.

Même si la quantité de salive n'est pas augmentée, le malade est porté à croire le contraire, à cause de la douleur que lui cause la moindre déglutition ; il n'est pas alors étonnant qu'il se trouve trop de salive.

* * *

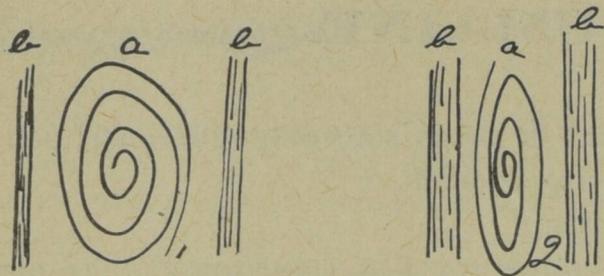
Le mal de gorge est encore souvent accompagné d'une modification caractéristique de la voix, le nasonnement.

Cela est dû à ce que l'inflammation s'étant étendue, a provoqué, dans l'arrière cavité des fosses nasales, un changement de volume qui modifie la résonnance.

* * *

Enfin, le mal de gorge s'accompagne souvent d'une douleur plus ou moins accentuée dans la région du cou, un peu en bas des oreilles. Cette douleur est causée par le gonflement des

Figure schématique



L'amygdale *a*, au repos 1 et durant la déglutition, où elle est comprimée par les piliers dans la figure 2.

ganglions lymphatiques cantonnés dans la région.

On sait que ces ganglions lymphatiques sont des avant-postes placés à tous les points stratégiques. Ils sont les premiers à soutenir le choc, lorsqu'un ennemi se présente... et les premiers aussi à en souffrir. Et donc, aussitôt que les microbes qui ont pris le dessus dans l'amygdale cherchent à gagner du terrain, les ganglions du cou s'agrippent à eux dans un corps à corps sans merci. Les microbes sont vaincus, et c'est alors la guérison ; ou les microbes ont le dessus, et c'est alors la suppuration qui détruit le ganglion vaincu.

La sensibilité dans la région du cou accompagnant presque toutes les inflammations de gorge, est donc un signe que la bataille engagée dans l'amygdale ou autour, se poursuit plus loin.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

LES OREILLONS



ES oreillons ou fièvre ourlienne constituent une maladie spécifique et contagieuse, caractérisée par une tuméfaction des glandes parotides et parfois des autres glandes salivaires.

Les oreillons ne sont pas une maladie particulière à l'enfance ; on peut les observer également chez les adolescents et à l'âge adulte.

Les oreillons sont contagieux pendant toute la période d'incubation et la période d'état. Le contact direct paraît nécessaire pour la transmission de la maladie. Chez l'enfant, la maladie est en général très bénigne, elle l'est toujours beaucoup plus que chez le jeune homme ou l'adulte. Les garçons paraissent plus prédisposés que les filles.

L'incubation dure environ trois semaines.

L'invasion s'annonce par une fièvre légère avec embarras gastrique et malaise général ; quelquefois l'enfant se plaint de l'oreille ou des mâchoires.

Le seul signe caractéristique, c'est la tuméfaction parotidienne. Exactement au niveau du siège de la glande parotide, c'est-à-dire en arrière de la joue et en avant de l'oreille, on observe un gonflement molaire au toucher et douloureux. Souvent, au début, une seule glande est prise, puis l'autre est prise à son tour, la figure paraît élargie et donne l'aspect de tête en poire. Le malade souffre également en ouvrant la bouche, il peut en résulter une gêne de la mastication et des mouvements du cou.

En général, la fièvre est très légère et on peut noter un léger degré d'embarras gastrique. En cinq à six jours les phénomènes inflammatoires disparaissent, le gonflement diminue peu à peu et tout rentre dans l'ordre. Jamais la parotidite ourlienne n'évolue vers la suppuration.

Dans l'enfance, l'atteinte des autres glandes est absolument exceptionnelle. Il n'en est pas de même chez l'adulte ou l'adolescent.

Quelquefois on peut observer une réaction méningée (maux de tête, raideur de la nuque).

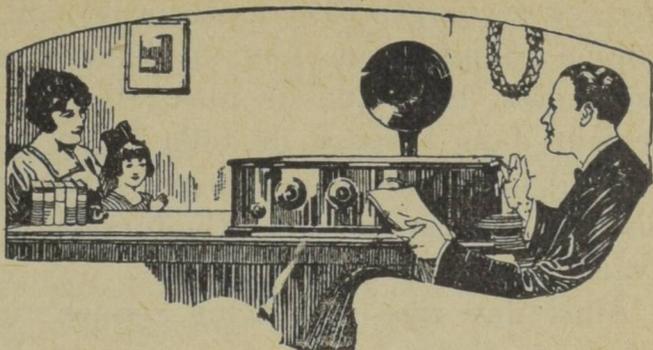
En raison de la grande contagiosité de la maladie, un diagnostic exact s'impose. Beaucoup d'oreillons sont pris souvent pour des ganglions augmentés de volume, consécutifs à une angine ou à une stomatite. Il est bon d'isoler l'enfant vingt-cinq jours. On lui fera se rincer la bouche, on lui donnera des gargarismes antiseptiques. Le séjour au lit, la diète lacto-végétarienne sont nécessaires dans les débuts de la maladie. Une onction avec une pommade calmante sera faite selon les indications du médecin, une ou deux fois par jour, sur les parotides et on maintiendra en permanence une large couche d'ouate au moyen de quelques tours de bande.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

Nous ne savons pas où nous allons, c'est vrai, mais nous marchons sous les yeux d'un Père ; nous allons où il nous mène et nous finirons par tomber entre ses bras... la mort c'est le baiser de Dieu.

Mgr BAUNARD.



LES PRINCIPES DU RADIO

LE radio est devenu un produit commercial sur lequel on peut compter, il n'est plus nécessaire qu'un propriétaire de radio soit en même temps un électricien et un expérimentateur pour obtenir des résultats. Il suffit qu'il se procure un bon appareil, qu'il le fasse bien installer, qu'il suive certaines précautions élémentaires expliquées par le vendeur et les résultats seront certains, même si ce propriétaire ignore totalement ce que c'est que le radio.

Mais combien plus intéressant et utile de savoir comment s'opère la transmission du sans-fil, quelle est la raison d'être des lampes, des condensateurs, des batteries, etc., quels soins prendre pour retirer toujours de l'appareil tout ce qu'il peut donner, etc., etc.

Pour répondre à ce désir bien légitime d'une grande partie du public propriétaire de radio, nous commencerons une série d'articles depuis les premiers éléments. Nous nous efforcerons d'éliminer le plus possible les termes techniques, les détails de construction, pour nous placer au service de ceux seulement qui veulent s'instruire sur cette matière sans toutefois entreprendre le travail d'expérimentation.

L'explication des principes de la radiotélégraphie et de la radio-téléphonie serait un problème assez difficile sans l'aide d'une comparaison. Heureusement nous pouvons établir une intéressante analogie entre une masse d'eau et les ondes du sans-fil. Voici comment M. Gernsback dans son livre intitulé : *Wireless Course* présente cette analogie.

Supposons, dit-il, une masse d'eau de trente pieds de longueur. Aux deux extrémités se trouvent deux radeaux munis chacun d'une rame tels qu'indiqués par la vignette. Sur un des

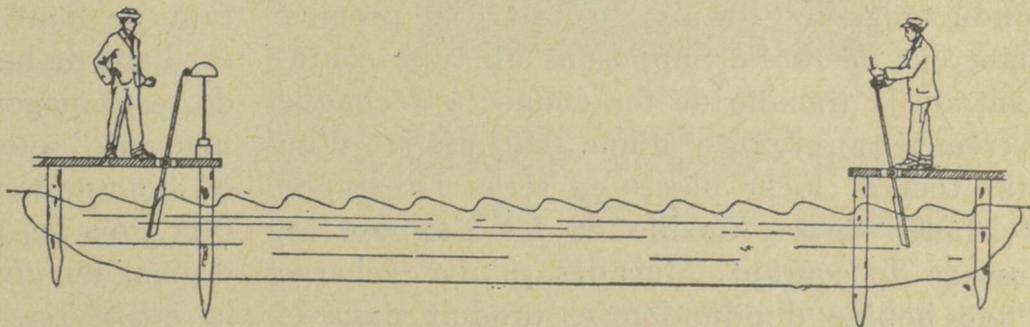
radeaux la rame est large et peut être mise en mouvement par la main d'un opérateur. Dès que cette rame est mise en mouvement toute une série de vagues sera formée à la surface, qui se propagera dans toutes les directions et finira par atteindre la rame du radeau situé à l'autre extrémité. Cette dernière rame est plus petite et surmontée d'une cloche. Il est évident que les vagues produites par la première rame mettront la seconde en mouvement et que la clochette sonnera en synchronisme avec le mouvement de la première rame.

La première rame représente un appareil transmetteur, la seconde, l'appareil récepteur. Dans la transmission radiotélégraphique nous retrouvons les mêmes principes. L'"éther" est le milieu conducteur, les ondes hertziennes ce sont les vagues produites sur le milieu conducteur. Les rames correspondent aux antennes du transmetteur et du récepteur respectivement.

Actuellement on sait bien peu de choses au sujet de l'éther. On la définit : une substance qui remplit toutes les autres espaces non occupées déjà par une autre substance. L'éther existe partout, entre les planètes et même dans les pores des métaux, du bois, etc. On peut comparer l'éther, à l'eau imbibée dans une éponge.

L'éther, est donc le milieu conducteur des ondes de la télégraphie sans-fil. Mais par quel moyen ces ondes sont-elles produites ?

En 1888, un jeune savant allemand, Hertz, découvrit par des expériences de laboratoire



que les décharges électriques provenant d'une bobine d'induction non seulement étaient oscillantes, mais que de plus, elles se propageaient dans l'espace de telle façon que l'on pouvait manifester leur présence à une certaine distance de la bobine d'induction qui les avaient produites.

Ainsi une tige métallique repliée sur elle-même de façon à faire un cercle et dont les extrémités se touchaient presque, produisait des étincelles en synchronisme avec celles d'une bobine placée à distance. Cette tige, désignée depuis sous le nom de " oscillateur de Hertz " recevait donc de la bobine d'induction une série d'ondes électromagnétiques que l'on appelle : ondes hertziennes. Ce sont ces ondes que l'on utilise encore en radio, mais produites par des moyens plus efficaces et capables de parcourir, au lieu de la distance d'un point à l'autre d'un laboratoire la distance de deux points les plus reculés du globe terrestre.

L'invention des ondes hertziennes a été le principe du radio. Mais il y avait encore une bonne marge à parcourir avant d'avoir le radio tel que nous l'avons aujourd'hui. Toute une série de physiciens, de savants, ont contribué à la découverte et à l'avancement du radio.

Il faut tout d'abord rendre justice à Maxwell, un mathématicien anglais, qui uniquement par calcul, avait prévu l'existence des ondes découvertes par Hertz, et c'est surtout en se basant sur les calculs de Maxwell que Hertz a pu réussir à en démontrer l'existence.

En 1890, le professeur Branly, de l'Université de Paris, découvrit que la résistance de la limaille de fer au passage d'un courant électrique pouvait être considérablement diminuée, lorsque cette limaille était soumise à la décharge d'une bobine d'induction, mais que cette même résistance revenait à son état normal, dès que l'on faisait subir un léger choc au tube contenant cette limaille. C'était du coup la découverte du premier moyen de " détecter " les ondes hertziennes, c'était le fameux radio-conducteur de Branly, c'était le premier détecteur de radio. Supposons un tube contenant de la limaille de fer connecté à chaque extrémité aux pôles d'une batterie et d'un vibreur à cloche placés en série. La grande résistance de la limaille de fer s'oppose au passage du courant. Mais dès qu'une décharge d'une bobine d'induction se produit dans le

voisinage, la résistance diminue, le courant passe et le vibreur frappe le tube à limaille sur lequel il est placé. Ce choc ayant rétabli la résistance de la limaille, le courant cesse de passer jusqu'à ce qu'une nouvelle décharge se produise. C'est le premier moyen de communication radio-télégraphique.

En 1895, le professeur Popoff fit la découverte de l'antenne et de la prise de terre. Jusque là, en effet, on n'avait songé, dans les expériences de laboratoire qu'à faire un appareil transmetteur et un appareil récepteur, sans penser que l'addition de l'antenne et de la prise pouvait aider à la transmission à distance. Le professeur Popoff qui s'occupait surtout de météorologie a conçu l'idée d'ajouter au radio-conducteur de Branly, le système d'antenne et de terre tel que nous l'avons aujourd'hui dans le but d'enregistrer les orages électriques qui se produisaient à des distances assez lointaines.

En 1896 Marconi commença ses expériences qui permirent l'utilisation pratique et commerciale des découvertes de ses prédécesseurs. Marconi n'a pas inventé le radio, il l'a seulement rendu pratique. Toutefois, l'œuvre de Marconi dans le radio a été considérable puisque dans l'espace de quelques années il a réussi à faire de cet instrument de laboratoire, efficace pour quelques verges seulement, un appareil assez puissant pour transporter la pensée d'un continent à l'autre. Il a fallu, pour arriver à ce résultat, surmonter une foule d'obstacles, faire une foule de découvertes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Dans la transmission par sans-fil, il faut un transmetteur et un récepteur. Disons d'abord quelque chose des éléments essentiels du transmetteur. Cet appareil devra " premièrement " posséder un générateur d'ondes hertziennes. Ce générateur consiste en une source de courant de haut voltage que l'on fait passer soit dans une bobine d'induction, soit dans une ou plusieurs lampes audion. Au sortir de ces lampes ou de cette bobine d'induction le courant de haut voltage est devenu un courant oscillant de haute fréquence ayant la propriété de se propager dans l'espace. Il faut " deuxièmement " que le poste transmetteur soit accordé sur une longueur d'ondes déterminée ; sans cela tous les postes transmetteurs se confondraient les uns avec les autres et produiraient la confusion. Lorsqu'on dit qu'un poste est

accordé sur une longueur d'ondes donnée, cela signifie qu'il émet un courant oscillant de tant d'oscillations par seconde. Un poste accordé sur 600 mètres doit émettre 500,000 oscillations par seconde. On sait en effet, que les ondes hertziennes ont la même vitesse que celle de la lumière, c'est-à-dire qu'elles parcourent 300,000,000 de mètres par seconde. Si donc nous avons un poste qui produit 500,000 ondes par seconde, il faudra que chacune de ces ondes aient 600 mètres de longueur pour atteindre la distance de 200,000,000 de mètres dans une seconde.

Comment le poste transmetteur est-il accordé sur une longueur d'onde déterminée? A peu près à la même façon qu'un poste récepteur, c'est-à-dire au moyen d'une inductance et d'une capacité, ou en d'autres termes, au moyen d'une bobine et d'un condensateur. En variant l'un ou l'autre de ces deux facteurs on peut arriver à donner au générateur d'ondes la fréquence d'oscillations que l'on désire.

L'appareil transmetteur devra "troisièmement" posséder un système de radiation pour les ondes. Ce système est constitué par l'antenne et la prise de terre réunies l'une à l'autre par une bobine placée en relation inductive avec la bobine d'accord de l'appareil générateur d'ondes. Les ondes de la bobine d'accord se reproduisent par induction dans la bobine d'antenne par laquelle elles s'échappent pour aller se propager dans l'espace.

Enfin, "quatrièmement" il faut que les ondes transmises dans l'espace soient modulées pour reproduire la parole ou encore simplement entrecoupées, pour les signaux télégraphiques.

Dans ce dernier cas il suffit d'interposer une clef de télégraphe dans une partie appropriée du circuit d'ondes. Dans le cas de la radio-téléphonie où il faut reproduire la voix on intercale un microphone dans ce même circuit.

Voilà en quelques mots la théorie de l'appareil transmetteur. La pratique est plus compliquée. Dans un appareil à grande puissance comme par exemple celui de WJZ New-York, qui développe 50,000 watts, il faut plusieurs lampes géantes avec refroidissement circulaire à eau seulement pour la production du courant oscillant. Il en faut aussi pour la modulation de la voix et l'amplification de cette modulation. Il faut toute une série d'appareils enregistreurs pour utiliser le transmetteur

dans toute son efficacité, sans risquer d'outrepasser la capacité de chaque partie en particulier.

Ajoutons à cela l'organisation et le fonctionnement du studio, la retransmission des programmes exécutée à distance et l'on s'imaginera faiblement encore ce que c'est qu'un poste de radio-téléphonie.

L.-M. BOLDUC, ptre.

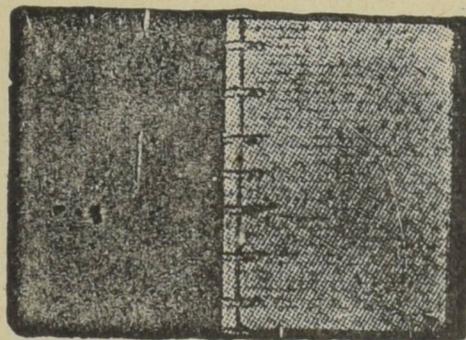
N'achetez pas sans connaître les avantages du *Radio de Forest*

CATALOGUE adressé sur demande.
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs

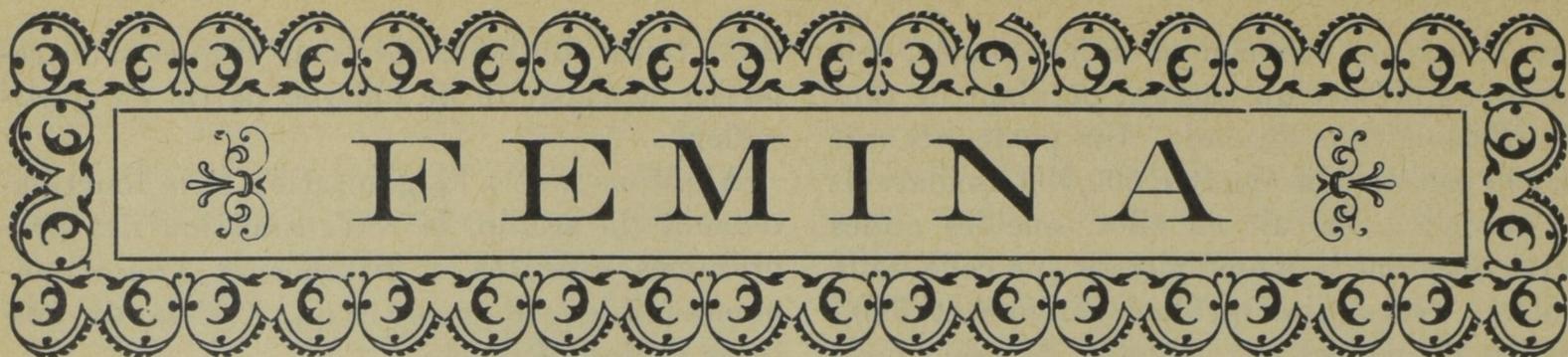
Robitaille
EST.

320 rue St-Joseph, Québec.

LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec



L'enthousiasme et l'engouement

RARES sont les femmes qui ont un caractère aussi pétulant que Mme de Balzac — mère du grand romancier — dont un auteur célèbre a tracé une plaisante étude. La moindre émotion, joie ou peine, la plongeait dans des océans d'amertume ou de jubilation. En cas de contrariété, elle s'écriait trépignant d'impatience : " Une pierre au cou et le Pont-neuf ! " en levant les yeux et les bras au ciel... Elle ne mit jamais ce projet à exécution, un plongeon de cette nature l'eut détournée pour longtemps de sa manie d'exagération...

La vivacité de certaines imaginations féminines entraîne souvent à des extrémités qui, pour n'être pas aussi funestes, n'en sont pas moins déplorables.

L'exagération est toujours un défaut, il faut en toutes choses garder la juste mesure que préconise le bon sens ; l'équilibre parfait entre la volonté et l'intelligence ; or il arrive trop souvent que cet équilibre est rompu par la violence des sentiments ou l'emportement des admirations.

Quelques-uns s'étonnent après coup d'avoir tant insisté sur un sujet à peu près inconnu ou de s'être données trop vite à une tâche que maintenant elles réprouvent, le raisonnement, le jugement sain font se dissiper le mirage, mais souvent il est trop tard.

On doit réfléchir avant d'approuver. C'est ce que ne font pas les foules si promptement hostiles à ce qu'elles avaient d'abord choisi, ni les flatteurs que séduisent les promesses et les dehors brillants.

Il ne faut pas condamner l'enthousiasme, source des grandes actions, mobile des mouve-

ments généreux, mais il faut éviter aussi de tomber dans l'excès.

L'enthousiasme nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous rend capables de grands efforts, il nous laisse la liberté de notre jugement et ne veut pas que nous soyons esclaves de l'opinion publique. On ne s'enthousiasme que pour les bonnes causes et souvent, ce ne sont pas celles-là qui ont le plus d'admirateurs et surtout de défenseurs.

L'engouement se jette spontanément vers tout ce qui est nouveau, inattendu ; ce sentiment est arbitraire, mais il peut arriver qu'il soit justifié, il ne faut le suivre qu'après avoir réfléchi. Il importe de ne pas se donner trop vite à certaines causes, à certaines idées ; ne vouons notre vie qu'à ce qui en vaut vraiment la peine.

Avant de juger, attachons-nous à connaître et à étudier afin de ne pas entreprendre de tâches au-dessus de nos forces et de notre talent et de ne pas ainsi perdre en travaux inutiles l'activité de notre esprit et de notre cœur.

Réfléchissons pour ne pas arriver au soir de notre vie — alors que toutes nos illusions se sont dissipées et que seuls les faits nous restent — avec le regret de nous être égarées sans espoir de retour.

Jeanne LE FRANC.

UNE RÉPONSE

— Vous postulez la place de secrétaire général?... Mais vous ne paraissez bien jeune pour cela?...

— Je sais, Monsieur, c'est un défaut dont je me corrige chaque jour !

Quand j'étais jeune, j'avais une voix!... Le directeur de l'Opéra m'a engagé...

— Vraiment?

— Oui... à rester chez moi !

BOITE AUX LETTRES

BENJAMINE.— La petite isolée est mille fois la bienvenue. Je n'ai pas eu les loisirs de lire votre travail ; si nous pouvons le publier croyez que ce sera avec plaisir. Continuez de chercher et d'étudier et vous serez contente de vos progrès, n'en doutez pas.

SONGEUSE.— C'est vers la fin du dix-septième siècle que le portugais Gusman s'éleva le premier en ballon, mais il mourut en emportant son secret. Les vrais inventeurs du ballon ou aérostat sont les frères Montgolfier d'Anonay en France. Depuis 1783 où dans une expérience concluante, ces inventeurs eurent prouvé la possibilité de voyager dans les airs, l'aérostation a subi bien des modifications ; pendant la guerre elle a accompli des progrès marquants, et tous les jours nos savants ajoutent des inventions nouvelles à cette science de l'aviation.

Merci de votre confiance sympathique.

HERMANCE.— Il peut très bien arriver que des lettres se perdent et cela ne serait pas nouveau, peut-être aussi ces personnes sont-elles absentes pour un long temps ? Vous pourriez renouveler votre demande en mettant sur votre enveloppe : " Prière de retourner sinon réclamée " en ajoutant votre adresse.

Quel plaisir vous me faites en me disant que vous aimez notre revue ! Je vous assure que nul compliment ne peut m'être plus agréable, d'autant mieux que je le partage avec tous ceux qui nous encouragent de leur sympathie agissante.

PETITE POSTE

BENJAMINE aimerait à correspondre avec une des amies de *Femina* dans le but d'échanger des poésies, une gentille amie qui voudra faire la correspondance en sténographie sera la bienvenue.

Jeanne LE FRANC.

SIMPLICITÉ ET GRANDEUR

La *Vie Catholique* raconte cette charmante anecdote :

" Un jour, il y a une quarantaine d'années, un jeune prêtre frappait à la porte de l'évêché de Mantoue. Ne recevant pas de réponse, il

cherche à ouvrir quand l'évêque lui-même, tenant une tasse de café à la main, vient le tirer d'embarras.

— " Excusez-moi, Monseigneur, dit l'étranger, si je viens vous déranger ainsi. Je suis Dom Ratti, bibliothécaire à Milan. Je viens de célébrer la messe dans votre cathédrale et je ne voulais pas partir sans saluer Votre Grandeur.

— " Parfait, répondit l'évêque, si vous avez dit la messe vous pouvez déjeuner avec moi. Seulement vous allez m'aider parce que ma sœur qui s'occupe de ma maison est sortie et n'est pas encore de retour.

" Et, tasse en main, l'évêque conduisit son invité à la cuisine pour y faire griller un peu de pain et chauffer le café.

" L'évêque devint Pie X, le prêtre Pie XI, et celle qui tenait la maison épiscopale, Anna Sarto, est morte récemment."

A mon ange gardien

Glorieux gardien de mon âme,
Toi qui brilles dans le beau ciel
Comme une douce et pure flamme,
Près du trône de l'Éternel ;
Tu viens pour moi sur cette terre,
Et m'éclairant de ta splendeur,
Bel Ange, tu deviens mon frère,
Mon ami, mon consolateur !

Connaissant ma grande faiblesse,
Tu me diriges par la main :
Et je te vois avec tendresse
Oter la pierre du chemin.
Toujours ta douce voix m'invite
A ne regarder que les cieux ;
Plus tu me vois humble et petite,
Et plus ton front est radieux.

Je veux pendant ma courte vie,
Sauver mes frères, les pécheurs ;
O bel Ange de la Patrie,
Donne-moi tes saintes ardeurs.
Je n'ai rien que mes sacrifices,
Et mon austère pauvreté ;
Unis à tes pures délices,
Offre-les à la Trinité.

A toi le royaume de la gloire,
Les richesses du Roi des rois.
A moi, le pain du saint ciboire.
A moi, le trésor de la Croix.
Avec la Croix, avec l'Hostie,
Avec ton céleste secours,
J'attends en paix, de l'autre vie,
Le bonheur qui dure toujours !

Ste THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

MOTS EN TRIANGLES

M A R T I N E T
A V E Y R O N
R E C R U E
T Y R A N
I R U N
N O E
E N
T

CHARADE A TIROIR

Til — *bu* — *ry* — Mon premier est *til*, puisqu'on dit alcali vola til (alcali volatil). Mon second est *bu*, puisque bu, c'est phale (Bucéphale), et phale ange (phalange). Mon troisième est *ry*, puisque ry vaut li (Rivoli) et que li, c'est cinq louis (Lycée Saint-Louis).

QUESTION LITTÉRAIRE

Ces vers sont de Florian, *Fables*, Livre V, fable XIX, *Le chien coupable*.

ENIGME

Vol.

Il n'y a que Mlle Celine Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery, et Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me, qui ont osé affronter les difficultés de la charade à tiroir, et elles y ont pas mal réussi. Nous leur avons accordé un prix.

JEUX D'ESPRIT N° 89

TRIANGLE SYLLABIQUE

* *	* *	* *	* *	Pouvoir (substantif)
* *	* *	* *		Bizarrerie
* *	* *			Creusée par les soucis
* *				Pronom

ANAGRAMME

Si vous en changer l'ordre au gré de votre
Six lettres, en trois fois, vous ont bientôt
Un quadrupède agile, un habit galonné
Et l'instant où du rêve on revient à la vie.

LOGOGRIPHE

Je suis énorme avec ma tête
Et très minime sans ma tête ;
Si l'on me mange avec ma tête,
On fait de même sans ma tête ;
Je peux porter avec ma tête,
Et l'on me porte sans ma tête ;
Ma voix s'entend avec ma tête,
Mais je suis muet sans ma tête.
Roux, noir ou gris avec ma tête,
Je suis toujours blanc sans ma tête ;
Je peux tuer avec ma tête,
Mais je fais vivre sans ma tête.
Lecteur, devin de forte tête
Qui suis-je, avec ou sans tête ?

CHARADE A TIROIR

Mon premier est un assassin ;
Mon deuxième est une note de musique ;
Mon troisième marche toujours précédé de
Mon tout est une cérémonie funèbre.

UN NIAIS

— Voyons, mon ami, regardez ce que vous faites, vous me présentez deux bottines du même pied.

— Ah bien ! Monsieur, c'est drôle, l'autre paire est aussi comme ça.

Conseils des champs

Après vos sœurs et votre mère,
Enfants au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont vos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel ;
Il fait croître en âge, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront et mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte ;
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donne toujours un bon conseil.

Enfant qui devez être un homme,
Les bois vous diront leurs secrets ;
Venez, il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts...

Le chêne, aux jours d'ardeurs brûlantes,
Pour que tout vienne en sa saison,

Garde à ses pieds les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches ;
Voyez, sous son feuillage épais,
Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix.

Sur le chêne, essayant sa force,
L'enfant, jusqu'au nid du bouvreuil,
En s'aidant des nœuds de l'écorce,
Sait grimper comme l'écureuil...

Imitez les grands bras du chêne
Qui lutte avec le vent du Nord ;
Endurcissez-vous à la peine,
C'est en luttant qu'on devient fort.

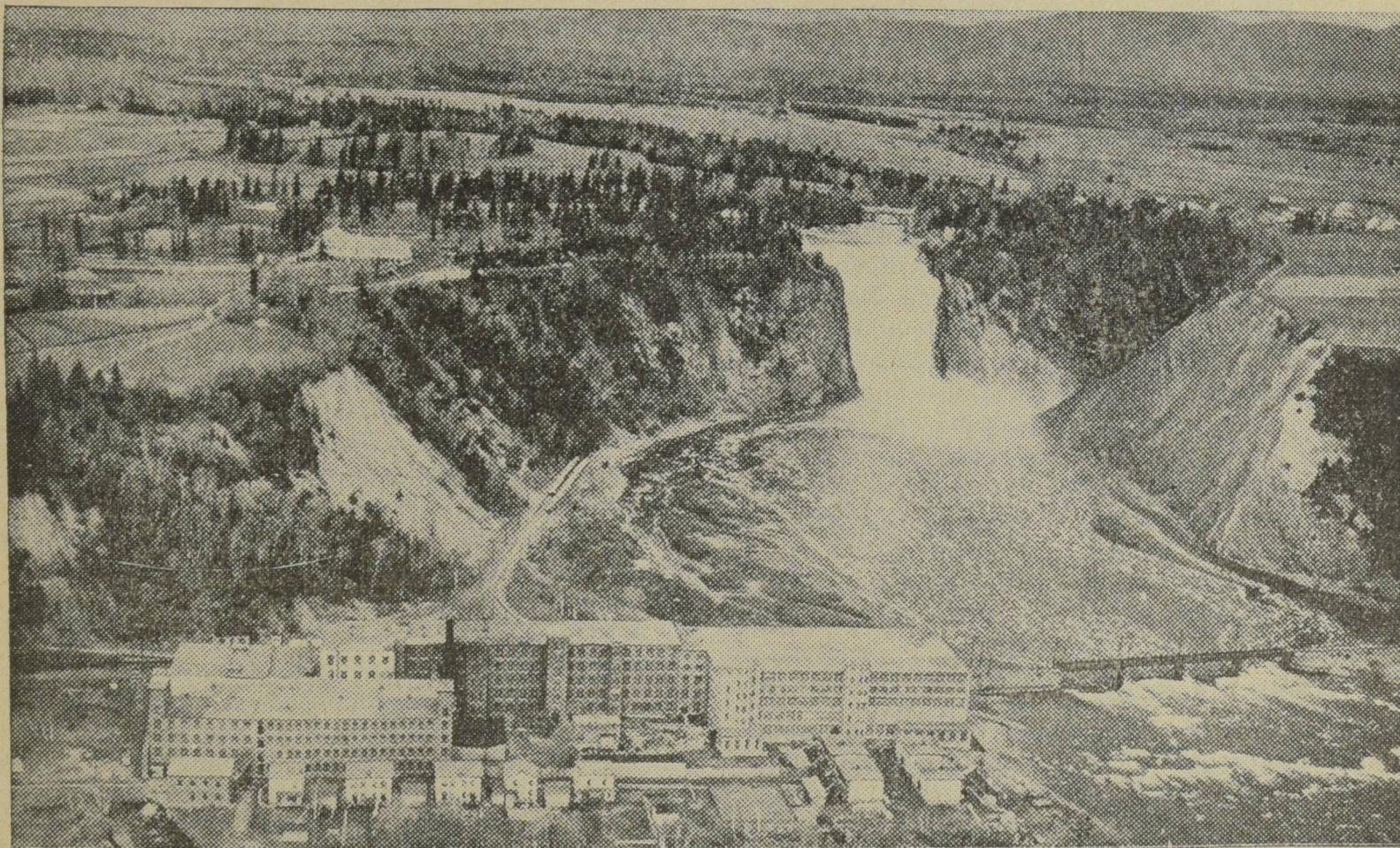
Loin de vous une enfance molle !
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant, la rude école ;
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.

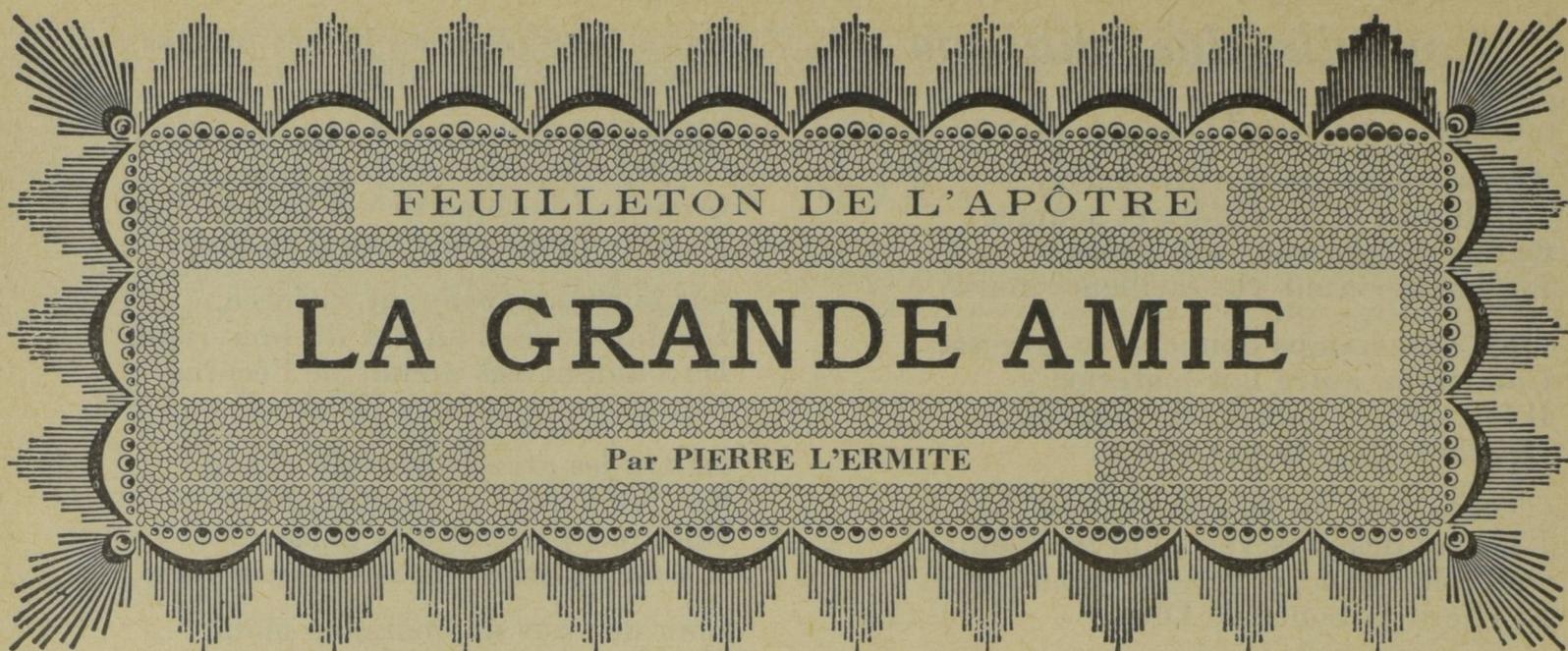
Partout la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil ;
Semez, enfant, la bonne graine :
Dieu vous donnera le soleil.

V. DE LAPRADE.

(Livre d'un Père.)



LES CHUTES MONTMORENCY, PRISES EN AÉROPLANE



No 2

CHAPITRE VI

— Oh ! le bon express, gare du Nord... 3 h. 50 minutes !...

Odile, tour à tour abattue par la dépêche de Jacques et un séjour à Paris plus prolongé qu'elle n'aurait voulu, puis remontée par le docteur et la perspective d'un départ immédiat, va... vient... fait les cent pas, gaie... heureuse... exubérante... devant le compartiment du milieu, choisi spécialement à l'usage de tante Berthe, qui n'aime pas les roues et se précautionne toujours avec soin contre les probabilités d'un tamponnement.

Odile, personne de tête sous sa frêle apparence féminine, organise d'une façon entendue et distincte le paquetage de tante Berthe et le sien, afin qu'au Val il ne se produise point de confusion de pouvoirs.

D'abord, et avant tout son fameux sac de voyage en cuir jaune, doublé de moire verte — un sérieux cadeau du sérieux Jacques, — cadeau qui a provoqué dans l'intimité d'Odile les plaisanteries les plus variées : la jeune fille, qui craint toujours de le perdre ou de l'avoir perdu, ne peut se faire à l'idée de se priver de ses services, même pour le plus minime trajet. Aussi le sac de Mademoiselle commence-t-il à jouir d'une petite réputation à laquelle chacun apporte son concours ; les bonnes elles-mêmes sourient quand, à la table de l'Abbaye, il s'esquisse un projet de voyage ; et, passant au salon, la petite Rosalie, une fine mouche, ne résiste pas au plaisir de murmurer à l'oreille de sa jeune maîtresse...

— Comme cela, Mademoiselle, il faut que je le descende... ?

— Quoi donc... ?

— ... Mais le petit sac... !

Puis, avec le sac, viennent ses frères et ses sœurs, famille nombreuse et chère, dont il ne faut oublier aucun membre sur le quai de la gare : la photojumelle, les parapluies, les couvertures, le cache-poussière, etc., etc... Et Odile, très attentive, vérifie

tous les colis à mesure que la femme de chambre les apporte.

Une fois chaque chose bien installée, les préoccupations matérielles écartées, la jeune fille se laisse aller tout entière, avec une joie d'enfant, au plaisir de partir.

La voici à l'avant du train, puis à l'arrière, puis de nouveau à l'avant ; elle meurt d'envie d'interviewer le mécanicien ou le chauffeur, traverse le quai et va vérifier les wagons qui sont en face, sur la voie de garage, leurs freins, leurs étiquettes, absolument comme si, pour ce travail, elle émergeait de dix-huit cents francs aux guichets de la Compagnie.

D'instinct, elle prend partout des points de comparaison pour savourer davantage son bonheur, ce sont les hommes d'équipes obligés de vivre toujours dans ce bruit de fièvre, dans cette atmosphère âcre, fumeuse, sillonnée de courants d'air ; dans ce cahin-caha de tous les quais, dans ce danger de toutes les voies... C'est la marchande de journaux... qui trône... divinité abrupte et moderne, rappelant de très loin les vieux et artistiques dieux Termes de l'antiquité.

Et elle, Odile, comme Dieu l'a gâtée ! comme il l'a faite heureuse entre toutes les heureuses !... comme, suivant l'expression du docteur, la Providence courbe sous ses pieds les épines de la route !...

Dans quelques minutes elle va quitter ce tourbillon, et, au travers des cités ouvrières, versées comme un remous et un trop-plein autour de Paris, elle prendra son essor vers le véritable "chez soi", vers le calme divin des choses, vers les figures amies de Jacques et de sa sœur, qu'elle voit déjà par la pensée, s'encadrant toutes deux, impatientes, presque anxieuses, sous la marquise de la gare...

... Et puis, après quelques rues traversées, on roulera dans le soleil couchant, au milieu des horizons sans fin, des bois aimés, des cultures connues ; la terre aura un nouvel aspect sous le vêtement tour à tour sévère et royal de l'automne ; les champs qu'elle a quittés couverts de moissons et ressemblant, sous le souffle des lourdes brises, à des mers d'or fauve, elle les retrouvera, ce soir, dépouillés, déserts,

nus sous le ciel gris. Les bois qui, du haut de l'Abbaye, chantaient la vie ardente et mystérieuse des choses, vont évoquer la mort toute-puissante, avec leurs feuilles sèches qui luttent, qui se débattent au bout des branches, comme si elles ne voulaient pas se décider à mourir.

Odile jouit avant de voir, semblable à ces dilettanti qui tournent et retournent une lettre aimée entre leurs doigts, sans vouloir se décider à l'ouvrir.

Et puis, il faut monter dans le train.

Comme Odile est bonne, elle regarde avec commisération ces *employés* qui vont rester sur le quai banal, tous ces hommes, tous ces ouvriers, tous ces infiniment petits qui échafaudent de leur travail monotone et anonyme le bonheur des autres... et cela pour un maigre morceau de pain, qu'ils ne *veulent* pas reconnaître meilleur autre part.

... Enfin, pense Odile, la vie est ainsi faite... on ne peut pas obliger tout le monde à être heureux d'après la même formule... s'ils trouvent autant de bonheur sur leur bitume et au milieu de leurs montagnes de colis, que notre berger de la Jouine au pied de ses grands peupliers, c'est leur affaire !... et Dieu doit avoir des raisons pour permettre ces déviations de perspective...

Et le train part : Odile, à la portière, ne sent peser sur elle aucun regard d'envie. Dans sa charitable petite âme, elle en est contente ; son bonheur est entier, car personne n'en souffre !

— Eh bien ! tante, es-tu satisfaite... ? Et Odile, qui mêle des joies enfantines à des mélancolies que Schopenhauer n'eût pas désavouées, prend la main de sa tante, et, par deux fois, embrasse son possesseur. Encore un voyage bien terminé, n'est-ce pas, tante ?

— Le dernier !...

— Tu dis toujours cela... l'année prochaine nous irons en Suisse... ou au cap Nord... dis... tu veux... ?

— Au cap Nord !... Et l'honnête tante Berthe lève vers le plafond des yeux terrifiés... ; pourquoi pas au Pôle... ?

— ... Oh ! Suède ou Italie, tu sais, tante... la différence n'est pas énorme ; c'est en haut au lieu d'être en bas, répond Odile, qui abuse du vague géographique dans lequel tante Berthe a toujours vécu. Et puis, continue la jeune fille, comme le docteur a été bon pour moi !... Maintenant je suis heureuse de t'avoir obéi... tu es un amour de tante !... j'hésite d'abord, et, à la fin des fins, c'est toujours toi qui as raison.

— Je retiens l'aveu, dit tante Berthe en pliant avec soin ses mitaines.

A Creil, le train stoppe pour la correspondance d'Amiens...

Odile, qui n'aime pas les réclusions prolongées auxquelles nos Compagnies françaises condamnent les voyageurs, descend aussitôt sur le quai, fait quelques pas, puis brusquement vient appeler sa tante.

— Tante, viens donc un peu !...

— C'est bien nécessaire ?

— Oui... vite !

Et tante Berthe descend. Tout de suite, Odile la prend sous le bras :

— Tu ne vas pas regarder du côté droit... il sera temps tout à l'heure... dans une demi-minute... quand elle va repasser...

— Qui "*elle*..." ? murmure tante Berthe, très facilement déroutée, aussitôt qu'on accélère le mouvement ordinaire de ses déductions.

— ... Une jeune fille très drôle qui, au guichet de Paris, a pris devant moi trois *premières* pour le Val... Tiens... elle passe là... ne regarde pas encore...

— En gris clair... ?

— Ne regarde pas trop... Tu peux maintenant... c'est celle-là !...

Il s'avancait alors, entre deux gros messieurs en noir, une jeune fille, grande, forte, bien découpée, d'allures presque garçonnières, costume tailleur, coiffée d'un feutre qui se piquetait d'une plume chasseur très courte.

Elle parlait haut et fort, comme une personne qui a l'habitude de commander sans réplique. Elle passa à une ligne d'Odile et de sa tante, les regarda d'une façon quelconque, quelques instants arrêta ses yeux sur la nièce dont le grand air la frappa peut-être ; puis s'en alla indifférente, ennuyée, entre ses cavaliers.

Les deux femmes s'appuient alors à la poutre de fer et observent... de plus en plus intéressées... D'ailleurs, elles ne sont pas les seules ; tous les regards convergent évidemment vers le groupe bruyant, presque exotique, et d'autant plus qu'un agent supérieur de la Compagnie vient de l'aborder, casquette à la main :

— Messieurs... ? Mademoiselle... Maintenant, nous aurons souvent le plaisir de vous voir... vous ne sauriez croire combien j'ai été content quand on m'a télégraphié votre succès au Val d'Api... Je l'ai eu dix minutes après la fin de la séance.

— Monsieur, vous êtes trop bon !...

Ils marchent ensuite à petits pas, le long du quai, causent avec animation, rient même aux éclats, sans se préoccuper autrement de l'attention qu'ils excitent, l'air même heureux de leur attitude de propriétaires, de se sentir chez eux sur ce quai banal de la gare.

Sans s'y prêter le moins du monde, Odile peut entendre une partie considérable de la conversation... Mais elle n'aime pas ce genre de procédé, et il faut bien s'attendre à voir désormais beaucoup de figures nouvelles dans le train du Val d'Api. Or, depuis le télégramme de Jacques, elle a pris la résolution de ne pas s'en inquiéter autrement... l'Abbaye est à deux honnes lieues de la gare, cette distance suffira longtemps pour défendre le calme de son *home*... Après... ? Eh bien ! arrê, on avisera ! A chaque jour suffit son mal... le docteur l'a dit et répété dix fois, l'autre jour !...

Pourtant, ce va-et-vient perpétuel sous ses yeux, les allures de ces trois personnes, ces bouts de conversation jetés comme une tentation, dédaignée sans doute, mais agaçante, la toilette sobre, et pourtant

portée singulièrement par cette jeune fille, et surtout sa manière hautaine de regarder, donnent à Odile la résolution de ne pas se laisser dévisager plus longtemps par cette voyageuse.

— Dis donc, tante, si nous allions au buffet ?

— Mais, si tu veux, ma grande !... répond avec empressement tante Berthe, assez accessible aux petites douceurs du confortable... Voilà même une proposition qui me fait plaisir pour toi... Tu sais, il n'y a plus de doute, ce voyage t'a fait du bien.

Et la bonne tante regarde toute fière, avec des yeux humides de plaisir, "sa grande" qui attend la décision, debout, suprêmement gracieuse et distinguée.

—... Alors... dépêchons-nous !...

Et, veillant bien sur sa compagne pour lui éviter la secousse des brusques descentes, Odile traverse les voies, se rend au buffet, et installe tante Berthe, le dos à la lumière, entre trois sandwichs et deux tasses de lait.

Et comme Odile, au travers du carreau, jette encore un regard sur le groupe qui discute de plus en plus fort :

—... Tu les connais, ces gens-là... ? demande distraitemment tante Berthe, en attaquant avec entrain le premier sandwich.

—... Moi... ? non...

— C'est que tu m'as fait descendre avec une telle précipitation ! ! !

— Oh ! uniquement parce qu'ils avaient pris leurs billets pour le Val... ce cher Val... Tu devines, tante, j'ai beau m'armer des résolutions les plus philosophiques... quand il s'agit de *lui*... tout de suite mon cœur saute dans ma poitrine.

— Toi... philosophe... ? quelle immense illusion !... murmure tante Berthe, étendant la main vers le second sandwich... tiens ! prends donc le troisième... cela sera plus sérieux.

Odile s'assied, relève sa voilette sur ses cheveux blonds, et se dispose — de très loin — à imiter les exploits gastronomiques de sa tante.

Mais il était dit que l'obsession commençante allait se continuer, même au buffet...

La démarche d'Odile avait-elle été entraînante, ou bien les trois voyageurs obéissaient-ils à une réclamation spontanée de leur estomac... ? Mais, tout d'un coup, ils s'encadrèrent, les messieurs d'abord, la jeune fille ensuite, dans la porte du buffet, regardèrent un instant ; puis, sans doute, trouvant l'idée heureuse, s'installèrent à la table voisine de celle des deux femmes.

— Alberte, que veux-tu prendre ? demande l'un des messieurs d'une petite voix grêle qui grince dans toute la salle.

La jeune fille esquisse un imperceptible mouvement d'épaules, indiquant que le choix lui est parfaitement égl.

—... Comme toi, père.

— Alors, garçon, une bouteille de *pale-ale*... et vivement.

Puis la conversation s'engage.

Cette fois, Odile est bien obligée de l'entendre, car tante Berthe, le nez dans sa tasse, s'absorbe de plus en plus dans les délices de Capoue.

Ils parlent d'abord de matériaux à expédier de Paris au Val d'Api, de fermes de fonte, de turbines, de plans de construction, de peausseries, de toitures métalliques, de courroies de transmission, de toute cette cuisine de fer, de bois, de matériel, qu'exige l'établissement de plusieurs usines.

— Tu sais, Victor, dit le père de la jeune fille, j'ai fait sonder le cours de la Jouine depuis le Val jusqu'à la Neigerie, et même jusqu'à la Ferlandière... en voilà une fameuse rivière !... c'est à peine s'il faudra un barrage avant le Val... un poids d'eau à activer dix turbines.

— Alors, fait Victor — un gros rouge, — en débouchant la bouteille, tu as définitivement renoncé au projet d'installer ta succursale de lavage à la Neigerie... ?

— Oh !... tout à fait !...

— Et pourtant, c'était d'un pratique... la rivière coule là, autrement encaissée et puissante qu'au Val d'Api ! Je ne sais pas, je n'ai pas fait le calcul, mais du dois perdre une force motrice considérable... ?

— Quand tu me diras tout cela, puisque c'est impossible !...

— Impossible... fait Victor d'un air sceptique, quand on veut y mettre le prix !...

— Je l'ai mis, même le double !...

— Et alors... ? répond l'autre en soulevant deux paupières grasses sur deux petits yeux clignotants.

— Et alors... rien à faire !... Garçon ! Une seconde bouteille... D'ailleurs, si tu veux t'en offrir l'expérience toi-même... ? Tu peux aller interviewer un certain monsieur qui habite là-bas... tout près de la Neigerie...

— Mais enfin... quel est le motif précis ? insiste Victor, d'autant plus désireux de se documenter qu'il est de moitié dans les intérêts de l'usine...

— Eh bien ! voilà : je tenais beaucoup, il y a quatre semaines, à placer mes souliers à la Neigerie ; je te l'ai dit, mais pas, comme tu pourrais le croire, uniquement à cause de la rivière... Sans doute, elle est tentante à la Ferlandière, et même à la Neigerie ; pourtant, j'avais encore d'autres raisons... je me flatte de posséder une certaine expérience de l'usine ; or, j'aime les ateliers en dehors des centres... on tient mieux l'ouvrier, il est plus complètement sous notre main ; on lui supprime ainsi bien des comparaisons et des excitations ; mais surtout, l'industrie des peaux est terrible dans une ville à cause des criaileries qu'elle suscite... Tout ce qui pue... c'est le cuir ! Nous endossons la responsabilité des odeurs de la ville entière... ceci c'est réglé comme du papier de musique ! Or, en m'installant à la Neigerie, j'avais pour voisins deux propriétaires que je croyais pouvoir empoisonner avec flegme et sécurité...

— Eh bien ?

— Ils ont résisté... ou, ce qui est plus exact, "Il a résisté", car l'un des deux propriétaires est

une vieille fille partie momentanément chauffer ses rhumatismes en Italie avec sa nièce, une gentille petite, dit-on ; l'autre, une sorte de hobereau de sacristie, qui ne jure que par ses pommes de terre !... Soupôt l'appelle même Patate... D'ailleurs, rappelle-toi ce grand gaillard que nous avons croisé au-dessus du Bois-Roux, le soir même du vote?... Te souviens-tu... un blond... large d'épaules... ?

— Ah !... s'écrie Victor, en vidant sa chope, cette espèce de Vercingétorix... ??

— Tout juste !... il causait avec le facteur.

— Parfaitement, j'y suis.

— Je t'ai fait pressentir par le maire... j'ai offert de le couvrir d'or... Il n'a même pas répondu !... Or, le Chemin de fer peut *imposer* l'expropriation, parce qu'il a l'État derrière lui ; mais moi, particulier et bien que juif, je n'ai pas encore cette puissance-là... Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Moi... fait Victor qui réfléchit en riant, le menton dans la main, et se prépare évidemment à dire quelque chose d'énorme...

Un instant, la conversation tombe... le temps de boire une gorgée de pale-ale, Alberte, le dos à la chaise, roule et déroule ses gants, absolument indifférente ; Odile, très rouge, regarde Victor, comme si, d'avance, elle voulait lui faire rentrer les paroles dans la gorge.

— Moi... continue Victor, j'aurais eu recours à tous les expédients, plutôt que de laisser les quatre cents croquants du Val hurler comme des brûlés, et rédiger la petite protestation qu'on t'a montrée ce matin au ministère...

— As-tu remarqué... ? Soupôt avait gratté un zéro... cela ne fait plus que quarante...

— Possible, mais il y avait un meilleur moyen d'arranger les choses... Tu es veuf, n'est-ce pas... ? et même, ce n'est pas pour flatter que je dis cela, je te trouve très bien de ta petite personne ! Eh bien !... au lieu de m'attaquer tout droit à Vercingétorix, j'aurais fait un doigt de cour à la vieille !... Parfaitement !... les vieilles... tu sais... moi je les apprécie au delà de toute expression !...

— A celle de l'Abbaye ?

— Pourquoi pas... ? Et ensuite tu convolais en justes et légitimes noces !... Coup double, mon cher Nathan !... Tu devenais le roi du pays, et même...

A ce moment, Odile posa d'une telle force sa tasse sur la table de marbre, que les morceaux lui restèrent entre les doigts...

—...Et même, continue avec un rire épais, mouillé de bière, le gros Victor, Alberte aurait pu le même jour épouser le farouche Vercingétorix ! ! Tu ne trouves pas qu'elle est géniale, ma petite combinaison... ? Dis-moi donc, Alberte, ça ne t'aurait pas flattée d'avoir un sac de pommes de terre dans tes armes... et de t'appeler Madame de... au fait, quel est son nom exact, à ton hobereau ?

Nathan n'a pas le temps de répondre... Odile s'est levée toute droite, toute frémissante :

—...Il s'appelle Jacques de la Ferlandière, Messieurs... mon parent et notre ami !...

Les deux hommes se soulevèrent aussitôt, et balbutièrent des excuses qu'Odile n'entendit pas, car la voix de l'employé résonnait maintenant dans le buffet :

—...Les voyageurs de l'express... en voiture ! !

Il y eut un brouhaha... une marche précipitée vers le train, où la femme de chambre d'Odile, déjà inquiète du retard, faisait des signaux pour indiquer le wagon... Les juifs saluèrent en dépassant les deux voyageuses... Alberte s'inclina, mais contrainte, avec un geste fâché, un regard dur, qui s'attacha sur Odile en une interrogation dédaigneuse, menaçante, et qui semblait dire : " Tu es bien pâle, ma petite, pour attaquer ainsi la première !... A bientôt... peut-être !..."

CHAPITRE VII

De Creil au Val d'Api, l'express met une grande heure. Pendant tout ce temps, Odile, enfoncée dans son coin, se pose avec incertitude la question : Faudra-t-il, à l'arrivée, raconter aux amis de la Ferlandière l'incident du buffet de Creil... ?

Tante, qui, pendant la très rapide intervention d'Odile, avait encore le nez au fond de sa tasse, n'a pas saisi grand'chose à l'attitude subitement prise par sa nièce :

— Qu'y a-t-il ? a-t-elle demandé, ne sachant même pas au juste s'il y avait quelque chose.

—...Rien qui doive te tourmenter...

—...Pourtant... !

— Je t'assure...

Et, suivant en cela son habitude de mangan-gâteau, la tante tourne la page avec une facilité charmante qui dispense de toute explication.

Donc, de ce côté, aucune inquiétude dans le cas où la jeune fille voudrait se taire.

Du côté de la Ferlandière, la question est plus compliquée : sans doute, Jacques la remercierait de lui faire savoir les réels sentiments des nouveaux venus à son égard ; mais cette révélation peut le préoccuper d'une façon exagérée ; et ensuite, rien n'empêche Odile de la faire plus tard, dans mille circonstances différentes, si, toutefois, le jeune homme et sa sœur n'en savent pas déjà bien plus long qu'elle !...

A dire vrai, Odile raconterait assez volontiers les propos tenus par le père et l'oncle d'Alberte au buffet ; mais, à aucun prix, elle ne veut faire connaître à Jacques son intervention personnelle...

Pourquoi... ?

Elle-même serait très embarrassée d'en expliquer les raisons ; c'est aussi vague, aussi compliqué à dire que simple pourtant dans la pensée.

Mais, avec sa nature franche, si elle ne dit pas tout... Odile ne dira rien... Donc, son parti est pris : elle se taira.

Et, pour épuiser la question et n'avoir plus à y revenir, elle réfléchit encore, dans le silence que lui ménagent les circonstances, sur la bizarrerie de cette

rencontre. Ainsi, sans qu'elle l'eût cherché, elle s'était trouvée devant les fameux étrangers, en face des adversaires avoués de Jacques ; c'était elle la première qui avait pris contact avec l'ennemi !... Elle en est presque fière ; maintenant, elle connaît leurs sentiments, et même une partie de leurs projets ; on s'est réciproquement regardé bien en face ; et, dans son esprit, Odile évoque les figures quelconques des deux industriels, mais surtout celle d'Alberte.

Avec cette intuition merveilleuse que possède la femme, Odile avait presque compris, en le sentant peser sur elle, ce que signifiait la fixité de ce regard, l'expression, dure mauvaise, fermée de la jeune fille.

Et puis ce nom d'*Alberte* ?

Est-ce imagination... ? ou bien réalité... ? mais elle trouve dans ce nom quelque chose d'agressif... qui éveille comme une idée de bataille... bataille contre elle... contre Jacques... contre sa sœur... contre tout ce qu'elle aime !...

Comme ces réflexions commencent à mettre un peu d'ombre sur le bonheur de son retour, Odile par un brusque effort de volonté cesse de penser et regarde les paysages connus qui s'enfuient avec des allures de vision à la portière du coupé... Voici l'Oise très haute, avec ses péniches pittoresques qui semblent amarrées en plein champ... Thourotte et sa vieille église... la tour Mennechet, qui découpe sur le ciel la fantaisie folle de ses dentelles de pierre ; puis Noyon, dont les maisons se serrent avec amour autour de sa bonne cathédrale ! Aussitôt après, les sites se font plus connus, plus intimes, et les souvenirs chers semblent s'élever partout dans la brume du soir...

Ici on avait chassé à courre avec Jacques... Là c'était le couvent des Dames de la Croix où elle avait passé un an ; plus loin, les propriétés de familles amies...

Quand elles arrivèrent, le jour baissait déjà sur le Val, et, par delà les étendues claires des champs, le ciel, d'un bleu froid, fonçait les lignes lointaines de l'horizon. Jacques et sa sœur Jeanne attendaient là, au premier rang sous la marquise de la gare : lui, presque sévère dans sa pelisse sombre ; elle, chaudement couverte d'un plaid ; si bien qu'Odile se mit à rire dès qu'elle les aperçut.

— Mais il gèle donc, dans votre pays ?...

— Oui !... depuis que tu es partie, ma belle Odile répond Jeanne.

— *Autremain*... vous n'êtes pas malades... ? continue Odile.

— Malades !...

Certes, il suffisait de voir le frère et la sœur dans toute leur jeunesse et leur force, pour en écarter même l'idée.

Jeanne, une expansive, embrassait Odile sans se préoccuper le moins du monde des hommes d'équipe et des voyageurs qui suivaient d'un œil bienveillant cette petite scène de famille : entre deux baisers elle se reculait pour mieux voir sa chère grande.

— Mais tu es toute dorée de soleil ?...

Jacques, lui a embrassé tante Berthe avec un affectueux respect ; puis, quelques secondes, a gardé dans la sienne une autre petite main qui ne se retire pas.

— Alors, on va tout à fait bien... ?

En disant ces mots, Jacques enveloppe Odile de son bon regard ; et, sans qu'il puisse s'en empêcher, il a cette voix des commencements, voix émue que possède l'homme de cœur à certaines heures, et qui donne au plus simple mot la douceur d'une caresse.

— Tout à fait bien !... répond Odile, et vous, Jacques... ?

— Oh... moi !...

Et le jeune homme fait un geste, indiquant qu'il est la dernière de ses préoccupations. Puis il insiste pour qu'on ne reste pas dans le courant d'air perfectionné qui circule maintenant à travers la gare, dont les carreaux, depuis dix jours, n'existent plus qu'à l'état de menaçants débris.

—... Et qui les cassés ? demande Odile.

— Qui... ? tout le monde ! On s'est battu ici, le jour du Conseil... Et puis, matin et soir, on charrie du fer, des moellons, des machines, du ciment, et même, faites attention à vos robes !...

Les quais de la gare, jadis si calmes et si propres, sont, en effet, transformés en un fouillis sans nom ; le coquet petit jardin du chef de gare sert aujourd'hui de remise à pétrole ; partout on voit des figures inconnues : arpenteurs, géomètres, entrepreneurs, terrassiers, ouvriers belges... tout ce monde grouille, désœuvré, car 6 heures ont sonné depuis quelques instants au cadran des chantiers.

Et Jacques presse pour partir, car il se pose déjà sur les jeunes filles des regards hardis, auxquels personne ici n'était jadis habitué.

— Oui, partons, dit Odile.

— Firmin ?... appelle Jacques, en regardant autour de lui.

Et le valet de chambre, qui réunissait les malles, s'approche de son maître.

— Je vais te laisser là ; occupe-toi de tout. Voici le billet d'enregistrement, il y a six colis... tu les ramèneras à l'Abbaye sur le char à bancs.

— Que ces dames soient tranquilles... rien ne manquera à l'appel.

Ils sortent alors de la gare, où l'omnibus de la Ferlandière les attend, entouré d'une légion de gamins.

— Comment ! fait Odile un peu désappointée, Jacques... vous avez pris votre omnibus... ? moi qui espérais la victoria !

— C'est cela !... dit Jacques en installant son monde et en s'assurant que l'attelage est impeccable, vous auriez voulu la victoria... pour perdre dès l'arrivée le fruit du voyage... le vent sera très frais tout à l'heure dans la campagne, quand nous aurons dépassé Brésolettes... vous n'êtes plus en Italie, et même, c'est moi qui vous conduirai ce soir, précisément parce que le cocher a pris froid la nuit dernière ; vous voyez, ma grande, il faut être prudente...

Il y a maintenant un cercle de plus en plus compact de gamins qu'on ne connaît pas, et dont les figures n'ont rien à voir avec les bonnes têtes joufflues des enfants de paysans. Derrière eux, s'allongent des figures de journaliers... de mendiants... de maçons... qui regardent, l'air désœuvré et narquois.

— Nous partons ? demande Odile, impatiente des regards indiscrets qui la dévisagent et de certains commentaires qu'elle devine.

Pendant que Jacques prend les guides et s'avance lentement à cause des enfants qui ne veulent pas s'écarter, une victoria très select dépasse au grand galop les voyageurs, emportant la raison sociale Victor et Nathan Harmmster and Co.

Jacques regarde le contenu, aperçoit le haut d'un chapeau de femme et se penche aussitôt vers l'intérieur de sa voiture, dont la glace est baissée.

— Regardez donc, dit-il, en riant, les futurs propriétaires de la Ferlandière !...

Odile se souleva à demi, et, reconnaissant le groupe, devint subitement très rouge :

— Déjà !... murmura-t-elle tout bas.

Le bonheur l'avait fait oublier.

Mais Jeanne souligne la réflexion de son frère.

— Odile... salue !... c'est... la cordonnerie qui passe !... mille paires de souliers par jour pour commencer ! on ne pourra plus dire que nous sommes un pays de va-nu-pieds !...

— Ils ont une jolie voiture, et deux chevaux qui paraissent superbes, observe Odile.

— C'est vrai... demande Jeanne à son frère... ils sont vraiment beaux, leurs chevaux ?...

— Des chevaux superbes !... répète Jacques qui rassemble ses guides en un geste de commisération ; ma pauvre Odile, je ne sais pas s'ils seront plus forts pour le reste, mais j'ai rarement vu dans ma vie de fermier deux messieurs plus parfaitement *enrossés*... D'ailleurs, vous allez voir !...

*

* *

Du Val d'Api jusqu'au hameau du Blanc-Buisson la route est double et presque parallèle ; presque toujours on choisit la neuve... parce qu'elle est la neuve. Surtout à cette époque, et avec le grand nombre de fardiens qui circulent pour la construction des usines, l'ancienne est redevenue préférable... Un peu plus longue que l'autre, et plus accidentée, elle serpente au travers des champs de Filleux, côtoie Brésolettes et vient rejoindre la nouvelle route aux premières chaumières de Blanc-Buisson.

Jacques prit l'ancienne, et, dix minutes après, à l'entrée de Frilleux, il aperçut la victoria, dont les deux carrossiers, au trot prétentieusement allongé semblaient rappeler quelques lointains souvenirs du cirque.

Quelques instants, les sabots de Fripon et d'Étincelle résonnent, vigoureux et réguliers, sur les petits calloutis de Frilleux ; puis, de nouveau, on entre dans la campagne. Mais, dès la sortie du village,

quand les maisons commencèrent à s'espacer un peu. Jacques chercha la victoria ; ce fut difficile car le crépuscule confondait tout à l'horizon ; pourtant, le jeune fermier désigna un point qui courait vaguement sur la route neuve :

— Les voyez-vous, là-bas ? dit-il... ils ont déjà perdu un kilomètre ! Et pensez, ajouta-t-il en souriant qu'ils viennent de payer cette paire-là dix mille francs ! !...

— Mais ce sont *leurs* chevaux... ? demande Odile.

— En personne !...

— Ils se sont donc installés avec la rapidité de la foudre... ?

— Absolument !... Ma pauvre Odile, nous sommes tous ici une famille de braves gens, mais d'un naïf !... Ainsi, le lendemain de la fameuse séance, j'ai appris par Étienne que les deux tiers du Conseil municipal étaient achetés, soit purement et simplement avec des pièces de cent sous comme Soupot, ou d'une façon plus éthérée, par une certitude d'expropriation, la promesse d'une rue à percer, etc... Dans ces conditions, le vote devenait une amère plaisanterie ; pendant que nous discussions là-bas, en Conseil, les deux apôtres qui se prélassent derrière nous se dépêchaient, en prévision de l'hiver, d'expédier leurs meubles en gare du Val et louaient pour un an l'ancienne résidence de Frilleux, où, d'ailleurs, ils vont coucher ce soir.

—... Mais Frilleux... nous l'avons déjà dépassé... ? fait observer Odile.

— Sans doute, seulement ils ont toutes les délicatesses, ces messieurs ; comme le parfum des peaux les gênerait, l'usine la plus répugnante se bâtit à mi-chemin de Brésolettes ; de cette façon, le Val est sûr d'être embaumé à la fois des trois points de l'horizon ; et ils vont la montrer à la jeune fille, cette fameuse usine...

— Je suppose que la chose ne l'intéressera que médiocrement ?

— D'ailleurs, ils ne pourront jamais lui donner qu'un rapide coup d'œil, car la nuit vient vite, répond Jacques.

Et Odile se met à rire en regardant le jeune homme.

— On dirait que vous êtes leur cousin !... , vous savez tout de ces gens-là !...

— Certainement !... je ne les perds plus de vue ! La première bataille fut malheureuse ; mais j'ai bien la ferme intention de gagner la seconde... D'ailleurs, *en apparence*, ce sont des ennemis très bons garçons ; ils ne demandent même qu'à voisiner. Firmin a déjà dû refuser une boîte de londrés de leur cocher... Mieux que cela, on m'a fait pressentir par lui pour acheter douze paires de bœufs à la Ferlandière...

— Et vous les vendriez... ?

— Je ne sais pas... je verrai... probablement... et pourquoi pas... ?

— Il me semble, dit Odile, que c'est donner des armes à l'ennemi.

— A première vue, oui... pas après réflexion... D'ailleurs, ils les payeront cher, les braves bœufs

de la Ferlandière, s'ils veulent s'en passer la fantaisie !...

Pendant quelques minutes, les voyageurs se turent, s'abandonnant aux réflexions du retour... Rien ne trouble maintenant le calme de la campagne : à peine, de loin en loin, un cahot de la voiture coupant une ornière, ou l'aboïement d'un chien qui accourt à la barrière au paysage des voyageurs. On est parti du Val en plein jour, et, certainement, il faudra allumer les lanternes pour traverser le Bois-Roux.

Odile, un instant silencieuse, prend alors la main de Jeanne.

— Comme vous êtes bons, tous les deux, de venir ainsi nous chercher à la gare !...

A ces mots, Jacques se retourne et regarde les jeunes filles dans le sombre de la voiture :

— Dis donc, Jeanne, te figures-tu tante Berthe et Odile arrivant toutes seules au Val, à 6 heures du soir, en pleine sortie des chantiers, au milieu de la déroute de la gare... sans autre visage ami que celui de leur vieux Baptiste pour égayer un peu la situation ?

— C'est vrai, dit Odile simplement... mais c'est si bon, à un retour, alors que les choses ont cessé d'être *vôtres*, que tout est modifié, détruit, de trouver une amitié qui, elle, n'a pas changé.

— Et qui ne changera pas, répond Jeanne.

— Ou pour devenir meilleure encore... complète Jacques.

— Mais, reprend Odile, les usiniers ont donc fait travailler jour et nuit ?...

Jacques reste quelques secondes sans répondre, car on approche de l'Abbaye, et la pente devient très raide... Quand il peut rendre la main à ses chevaux :

— Les équipes de tous les chantiers sont doublées ; il y a équipe de jour et équipe de nuit ; et tout ce monde travaille avec une fièvre d'enfer !... Le lendemain du vote, alors que rien n'était encore ratifié à Paris, on piochait déjà dans les prés de Frilleux, et les premières poutres de fonte, expédiées de Montataire, arrivaient à la gare. D'ailleurs, vous verrez demain ; s'il fait beau temps, j'irai vous chercher avec la victoria, et je vous montrerai l'œuvre de la bande Soupot.

— Enfin... pauvre Val !... dit Odile.

— Puis, comme si elle avait un doute, une défiance de son appréciation personnelle :

— Croyez-vous, Jacques, que ce soit chez moi une sorte de sentimentalité, une simple sensation d'artiste, qui aime son paysage et ne veut pas qu'on le gâte... une impression exagérée ? L'établissement de toutes ces fabriques constitue bien réellement un malheur pour le pays ?

— Sans le moindre doute, répond le jeune homme... un malheur immense, non pas à cause des usines en elles-mêmes — elle sont parfois la fleur nécessaire de certains pays, — mais en raison des circonstances très caractéristiques au milieu desquelles ces usines se bâtissent chez nous.

Et pendant toute la montée qui précède l'Abbaye Jacques raconte les scènes du Conseil... les réponses arrogantes de Soupot... les compétitions, les divisions que la seule perspective des usines jette déjà dans toutes les familles de la campagne ; jusqu'à présent on se connaissait au pays, et quand un malheureux journalier avait besoin d'un coup d'épaule — ce qui était rare, — toujours quelqu'un s'offrait... Dès aujourd'hui, du Val d'Api au Blanc-Buisson, on ne rencontrait plus que des figures étrangères. ce pauvre Étienne en sa qualité de maire, avait déjà dû prendre des mesures de police contre les vagabonds, et faire voter deux mille francs au Conseil pour bâtir un asile de nuit à la sortie de Frilleux. Les fermiers avaient ainsi un prétexte pour refuser leurs granges au sans-gêne menaçant des chemineaux.

La nuit tombe tout à fait immense, grave, sereine, avec un poudroiement d'étoiles, qui rayonnent là-haut dans l'infini silencieux... c'est le grand calme du soir... à peine quelques feuilles qui susurrent au sommet des tremblants peupliers ; la voiture roule sourdement sur le chemin durci ; les haies ont dans l'ombre, des attitudes vivantes ; et quand les lanternes jettent en courant leur lumière crue sur les buissons de la route, des choses étranges semblent surgir et disparaître, escortant la voiture de leurs silencieux mystères.

— Maintenant, murmure tout bas Odile, j'aurais presque peur de revenir toute seule, il doit y avoir des rôdeurs partout... ?

— Non répond Jacques, l'influence des usines ne dépassera pas Blanc-Buisson, j'en ai la certitude absolue. D'ailleurs, je *nous* défendrai ; j'ai loué le Bois-Roux pour la chasse ; et si un jour, je puis l'acheter tout à fait, je l'achèterai !... Je vous veux toutes trois heureuses et tranquilles comme par le passé. Entre l'usine et vous il y aura... "moi".

Et il dit cette phrase simplement, comme les forts.

— Où sommes-nous ? demande Jeanne à son frère, on ne distingue plus rien... .

— Nous entrons dans le Bois-Roux... .

— Tu vois clair... ?

— Pas plus qu'il ne faut... .

En effet, Jacques ralentit ses chevaux, à cause de la route qui passe maintenant au milieu des coupes et s'obstrue d'arbres entiers jetés au bord des fossés.

— Je suis sûre, intervient tante Berthe, que tout est bien prêt à l'Abbaye.

— Les lits seulement, répond Jeanne.

— Comment... ?

— Puisque vous dînez à la Ferlandière... .

— Mais, pas du tout... J'ai écrit de Paris à Constance pour lui dicter le menu.

— Eh bien ! vous trouverez ce même menu à la Ferlandière... .

Tante Berthe s'insurge quelques instants, puis reconnaît que c'est en réalité une solution très raisonnable... Rester seule, en tête-à-tête, dans cette grande maison, au milieu des malles défaits,

au soir d'une absence mouvementée de plusieurs mois... oui cela serait un peu triste. Pourtant, elle veut s'arrêter quelques instants pour saluer la vieille maison où le bonheur des parents d'Odile s'est jadis évanoui comme un rêve.

— ... Alors dépêchons-nous, dit Jacques, car il se fait tard.

A la sortie de la coupe, les chevaux vont à toute allure : du Bois-Roux à l'Abbaye, la route est superbe ; elle monte peu à peu au-dessus du pays, entre deux rangées de hauts peupliers, qui n'enlèvent ni la vue ni l'air, et dominant la contrée ; à droite, les hameaux de Fumeçon et l'Abbaye ; à gauche, les toits de la Neigerie, le cours de la Jouine, où se mirent des milliers d'étoiles, et la Ferlandière.

Tante Berthe, à la vitre de la voiture, semblait vouloir percer l'obscurité.

— Nous nous arrêterons un peu tout de même à l'Abbaye ? demande-t-elle encore à Jacques.

— *Un peu* seulement, répond le jeune fermier, car si vous tardez trop longtemps, vous nous exposez aux foudres culinaires de Palmyre !...

— Nous sommes déjà sur le plateau... tenez je vois la tourelle.

Et, en effet, l'Abbaye se dresse là tout près, proilant sur le sombre des arbres l'ombre grise de sa masse. Et, bien qu'il ne reste plus des vieux bâtiments que des pans de murs tout enlacés ; tout étreints, tout mordus de lierre, l'Abbaye a grand air, vue dans cette nuit, et caressée, auréolée d'un immobile et spectral rayon de lune.

Est-ce le renouveau que donne toujours aux choses la séparation ?... Est-ce la nouvelle disposition d'esprit dans laquelle se trouve la jeune fille, mais Odile, debout dans la voiture, regarde, elle aussi, son "home", avec des yeux attendris.

— Vous ne trouvez pas Jacques... l'Abbaye ce soir, me paraît avoir des allures de forteresse ?...

— C'est vrai, dit Jacques, mais elle en devient une, sans compter l'autre, plus moderne, qui est là-bas.

Et, de la main, il lui montra tout au fond de l'horizon, dans la direction de la route quelques lueurs qui se piquetaient au milieu des champs...

C'étaient les fenêtres éclairées de la Ferlandière...

— Je crois même qu'on nous y attend... dépêchons-nous tante !... dépêchons-nous !!

Le conseil n'est pas inutile, car la vieille demoiselle a retrouvé sa jeunesse pour sauter de la voiture devant l'Abbaye et prodiguer des bonjours et des recommandations aux domestiques accourus à la grille, au bruit familier de la voiture sur la route déserte.

Il y a dans la nuit des embrassements, des poignées de main échangées, des demandes, des réponses, des exclamations... tous ces mille petits riens qui font le charme délicieux des retours.

— Au moins, tout va bien... ?

— Oui.

— Il n'y a pas eu d'accidents... ?

— Non ?...

— Pas de mal de mer... pas de coups de soleil... ?

— Non. On vous racontera tout demain. Baptiste, vous viendrez nous chercher vers 10 heures.

Jacques alors intervient. Jeanne et lui ramèneront bien les voyageuses, ce soir jusqu'à l'Abbaye... Merci, les chevaux ne manquent pas dans les pâtures de la Ferlandière. Mais ce pauvre Baptiste, le cocher de l'Abbaye depuis plus de vingt ans, et qui avait conduit Odile pour son baptême à la petite église de Fumeçon, regardait sa jeune maîtresse avec un air si désappointé, que Jacques battit en retraite aussitôt.

— Allons, mon pauvre Baptiste, ne prends pas une figure aussi navrée, tu viendras ce soir à la Ferlandière ?...

— Merci, Monsieur Jacques, c'est qu'il y a si longtemps *que nous jeûnons* de Mademoiselle !

— C'est juste, alors, entendu ; seulement, tu prendras le coupé, le vent piquera, ce soir...

— Oh ! certainement.

Jacques doubla lentement l'Abbaye, comme s'il voulait bien laisser aux voyageuses le temps de l'entourer de leur "revoir" puis à belle allure, laissa partir ses chevaux sur la route qui descend à la Ferlandière ; ils sont maintenant chez eux et sentent l'écurie ; des deux côtés de la route les bêtes en pâture, juments, poulains, vaches, génisses à la généalogie renommée, accourent à la barrière qui clôture les prés, et, curieusement, regardent passer l'équipage.

Tout était *ami* dans cette nature ; les journaliers attardés de la Ferlandière ou de l'Abbaye qui regagnaient Fumeçon et la Neigerie ; les gardiens de bestiaux, les bergers appuyés sur leur bâton, philosophes et rêveurs sous leur lourde limousine rayée ; tous les rudes remueurs de terre qui, des sentes pleines d'herbe, apparaissaient sur la route et levaient leurs chapeaux en un geste familial disant leur silencieux bonheur.

C'étaient les humbles, connus et respectés, qui saluaient les trésoriers de Dieu, les économes de la terre ; les grands et vieux enfants souhaitant le bonsoir au jeune père, fils des anciens qu'ils avaient aimés, et sous lesquels leurs familles avaient servi... Et un perpétuel : " *Bonjour, Monsieur Jacques !...* " scandait la route de notes amicales et libres, faisant de la Ferlandière un autre pays, loin, bien loin du nouveau Val d'Api.

Odile, de sa place, regardait Jacques assis bien droit sur son siège, dominant de sa haute taille toute l'immense plaine herbeuse endormie dans la nuit, répondant par le même grave : " Bonsoir, mon ami ! " au plus petit pâtre comme aux importants chefs de culture...

La jeune fille le sentait " roi " à la façon des antiques ; et, un à un, comme les grains d'un chapelet qu'on égrène, et qui d'eux-mêmes se placent sous les doigts, les souvenirs passaient devant son esprit dans cette fin de voyage et le recueillement du soir.

... Elle se voyait orpheline à seize ans... sa mère morte en la mettant au monde... son père frappé

en plein champ, terrassé d'un coup de soleil au milieu de ses moissonneurs... dans le feu de la récolte, et rapporté à l'Abbaye, à cheval, dans les bras de Jacques... Elle évoquait cette douloureuse chambre d'agonie, où, par la fenêtre grande ouverte, le soleil de juillet semblait contempler et attendre son martyr qui mourait tout guêtré sur un lit pas défait. "...A quoi bon!... j'ai mon compte... délacez seulement les souliers pour les Saintes Huiles!..." Et quand l'abbé Hans eut fini, son père, appelant Jacques qui regardait la scène, debout dans un coin, une indicible et silencieuse tristesse au fond des yeux. "...Jacques!... demandait le père, venez ici..." Et le mourant mettait sa main déjà froide sur la tête d'Odile qui sanglotait à ses côtés; puis, élevant cette main sur la campagne immense, tout incendiée, toute vibrante d'éclatant soleil... sur le domaine de l'Abbaye qui se profilait dans le cadre de la fenêtre avec ses lignes calmes et lointaines, sa vie intense, son grand murmure de midi. "Jacques!... Ma fille et ma terre... je les confie toutes deux à votre honneur et à votre amitié!..." Le jeune homme tombait à genoux à côté d'Odile, tous deux baissant la tête sous la main tremblante et toujours étendue du père... La mort venant juste à cette seconde, et doucement, comme une consécration, un sceau de l'au-delà, abaissant cette main paternelle sur les deux fronts qui se touchaient dans une même douleur et un même abandon!!...

Et depuis!... depuis!...

Jacques devenait le protecteur discret, respectueux et fort; celui dont on sent la présence tuté-

laire partout; qu'on est sûr de trouver à ses côtés aux heures tristes, et dès que, *peut-être*, on pourrait avoir besoin de lui!...

Jacques! celui qui réalise le mot le plus doux à prononcer, le plus grave, le plus grand sur la terre, Jacques, qui est "l'ami"!

*

* *

Et bercée à l'allure rapide de la voiture, tous les souvenirs, heureux ou désolés, s'endorment ensemble dans son âme fatiguée par la succession rapide et profonde des sensations. Odile reste là bien silencieuse, avec un sourire au coin des lèvres, semblable aux enfants qui font un beau rêve. "Comme Dieu est bon!..." Cette phrase lui revient toujours quand elle pense à l'affection qui garde sa route, et se met entre sa faiblesse de jeune fille et la méchanceté du monde. "Oui, comme Dieu est bon!!"

Ce fut sur ces mots que la voiture s'arrêta; et quand, par la portière ouverte, Odile, blottie comme un oiseau au fond de la voiture, aperçut la figure de Jacques, et, derrière elle, tous les vieux domestiques de la Ferlandière qui souriaient dans l'ombre à sa jeunesse et à son heureux retour; quand elle descendit dans cette sympathie, au milieu de ces mains tendues, de ces figures joyeuses, de cet accueil discret mais silencieusement troublant des choses qui aiment, Odile n'eut pas un mot, mais ce fut d'une main tremblante qu'elle rendit toutes les étreintes... Les joies profondes sont muettes comme les immenses douleurs.

(à suivre)



LES COLOSSES DE MEMNON, EN HAUTE ÉGYPTÉ.